

1093 aa 7

**HISTOIRE**  
**DE MONSIEUR**  
**CLEVELAND.**  
**TOME SIXIEME.**



THE  
MUSEUM  
OF  
THE  
CITY OF  
NEW YORK  
AND  
THE  
MUSEUM  
OF  
THE  
CITY OF  
NEW YORK



LE PHILOSOPHE  
ANGLAIS,  
OU  
HISTOIRE  
DE MONSIEUR  
CLEVELAND,  
FILS NATUREL  
DE CROMWEL;

*Ecrit par lui-même & traduite de l'Anglois.*

NOUVELLE EDITION.

Enrichie de Figures.

TOME SIXIEME.



A LONDRES,  
Chez PAUL VAILLANT.

---

M. DCC. LXXVII.

THE PHILOSOPHY  
OF  
HISTORY  
DE MONSIEUR  
CLEFT AND  
THE NATURAL  
D. R. C. R. O. W. E. L.  
LONDON  
NOVEMBER EDITION



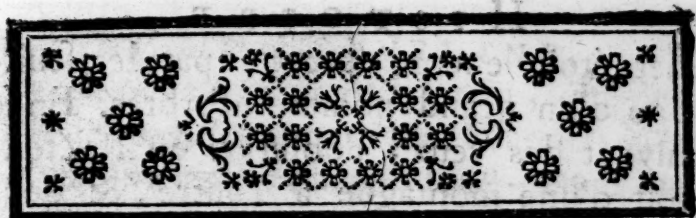
1850  
1851  
1852  
1853  
1854  
1855  
1856  
1857  
1858  
1859  
1860  
1861  
1862  
1863  
1864  
1865  
1866  
1867  
1868  
1869  
1870  
1871  
1872  
1873  
1874  
1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880  
1881  
1882  
1883  
1884  
1885  
1886  
1887  
1888  
1889  
1890  
1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900  
1901  
1902  
1903  
1904  
1905  
1906  
1907  
1908  
1909  
1910  
1911  
1912  
1913  
1914  
1915  
1916  
1917  
1918  
1919  
1920  
1921  
1922  
1923  
1924  
1925  
1926  
1927  
1928  
1929  
1930  
1931  
1932  
1933  
1934  
1935  
1936  
1937  
1938  
1939  
1940  
1941  
1942  
1943  
1944  
1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000  
2001  
2002  
2003  
2004  
2005  
2006  
2007  
2008  
2009  
2010  
2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
2016  
2017  
2018  
2019  
2020  
2021  
2022  
2023  
2024  
2025  
2026  
2027  
2028  
2029  
2030  
2031  
2032  
2033  
2034  
2035  
2036  
2037  
2038  
2039  
2040  
2041  
2042  
2043  
2044  
2045  
2046  
2047  
2048  
2049  
2050  
2051  
2052  
2053  
2054  
2055  
2056  
2057  
2058  
2059  
2060  
2061  
2062  
2063  
2064  
2065  
2066  
2067  
2068  
2069  
2070  
2071  
2072  
2073  
2074  
2075  
2076  
2077  
2078  
2079  
2080  
2081  
2082  
2083  
2084  
2085  
2086  
2087  
2088  
2089  
2090  
2091  
2092  
2093  
2094  
2095  
2096  
2097  
2098  
2099  
2100





Liv. 14<sup>e</sup>





LE PHILOSOPHE  
ANGLOIS,  
OU HISTOIRE  
DE M<sup>R</sup>. CLEVELAND;  
FILS NATUREL  
DE CROMWEL.



LIVRE QUATORZIÈME.

UN jour qu'ayant traversé une plaine  
vaste & stérile, je cherchois un  
asyle pour la nuit, je découvris entre  
deux montagnes qui terminoient l'horizon,  
un mur fort élevé, dont le som-

Tome VI.

A



met étoit encore surpassé par le feuillage d'un grand nombre d'arbres. En le suivant des yeux, j'observai qu'il s'étendoit d'une montagne à l'autre, & qu'il paroissoit servir à boucher la gorge qui laissoit naturellement un passage dans la plaine. En un mot, c'étoit un ouvrage de la main des hommes, & qui annonçoit même une industrie plus relevée que celle des Sauvages. Mais je ne m'arrêtai à cette réflexion que pour bénir le Ciel, qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur, & dans le premier mouvement de ma joie, je ne pensai qu'à m'approcher du terme de tous mes desirs. Le soleil étoit si bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impossible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une Ville, ou de quelque habitation régulière. C'étoit assez pour faire naître tout d'un coup la plus douce tranquillité dans mon cœur. Cette nuit, pour la première, je négligeai toutes les précautions dont je m'étois fait une habitude, & me bornant à garantir Cécile des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il se leva si clair & si serain , que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenés long-temps au long du mur , je n'apperçus point de porte à laquelle je pusse m'adresser ; mais en levant les yeux je découvris quantité de figures humaines qui m'observoient attentivement , & qui paroissoient se communiquer leurs réflexions. J'étendis les bras vers eux , & leur montrant Cécile qui étoit à terre auprès de moi , je les invitai par mes signes à nous accorder leur secours. Ils ne balancerent point à me répondre par d'autres signes que je crus comprendre. Sur le champ , je leur vis préparer une machine qu'ils laisserent couler jusqu'à moi , & de laquelle sortirent deux hommes , qui m'aborderent avec beaucoup de douceur ; je n'entendis point leur langage , mais je fus frappée de leur politesse & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vue de Cécile. Leur visage étoit blanc ; & je crus démêler dans leurs regards qu'ils étoient surpris de trouver la même couleur dans un enfant qui n'étoit point de leur nation , & qui leur étoit présenté d'une manière si extraordinaire. J'étois si altérée par mes fatigues &

par les ardeurs continuelles du soleil ; que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vêtue que la plupart des femmes Sauvages , ils me prirent pour une fugitive de quelque nation voisine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers sentimens , si je ne les avois eus d'eux-mêmes dans la suite , après avoir appris leur langue. Vous ne serez pas surpris , par la même raison , que je vous explique tout d'un coup quantité de circonstances qui ne furent pas d'abord si faciles à pénétrer. Cette nation , la plus douce peut-être & la plus polie qui existe dans l'univers , m'a laissé un souvenir si tendre de ses bienfaits , que j'ai regreté mille fois de n'avoir pas eu assez de lumières pour me faire des idées justes de la situation du pays , & pour me mettre en état d'en ouvrir la route à nos Voyageurs. Si ce n'est pas le desir des richesses qui pourroit les y conduire , ceux à qui la vertu est chère , iroient en admirer des exemples qu'on ne trouve pas dans des régions plus riches & plus éclairées.

Sans porter si loin mes espérances , je fus excitée par la douceur de ceux qui s'approchèrent de moi , à me rendre avec

Confiance à leurs invitations. Ils me firent passer par une porte que je n'avois pas aperçue. Et me trouvant environnée tout d'un coup d'un grand nombre d'hommes qui leur ressembloient, & qui portoient de longs bâtons armés d'un fer pointu, je n'eus pas de peine à deviner que c'étoit un corps de troupes qui gardoient la porte. Leur Chef, que je distinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations, qu'il interrompit lorsqu'il eut remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cécile entre ses bras, & l'ayant caressée long-temps, il la remit entre les miens. Quelques-uns de ses compagnons, touchés apparemment de l'état où ils la voyoient, me présentèrent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'enveloppai aussitôt. Ils parurent surpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucune des nations qui leur étoient connues. Leurs propres habits étoient du même drap; c'est-à-dire, de laine grise, travaillée assez grossièrement, mais tirant pour la forme sur les juste-au-corps de l'Europe.

Dans cet intervalle j'avois eu le temps



d'observer que le lieu où j'étois avoit beaucoup de ressemblance avec nos Villes. Les maisons étoient de brique, les rues percées avec méthode, & quoique cette petite place ne servît de séjour qu'aux gardes du mur, elle ne manquoit ni de propreté ni d'agrément. J'y remarquai même des jardins qui ne me parurent point sans art. Les arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La première idée dont je pris plaisir à me flatter, fut que j'étois tombée dans une colonie de quelque nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le Chef des gardes m'ayant fait servir quelques alimens, grossiers à la vérité, mais cuits, & d'assez bon goût pour se faire manger avec appétit, je conclus par les préparatifs que je vis faire à la porte de sa maison, que j'allois être transportée dans quelque autre lieu. On atteloit à une petite voiture deux animaux dont l'espèce m'étoit inconnue. Je ne me fis pas presser pour m'y laisser conduire, & sentant croître ma confiance à chaque démarche de mes Hôtes, j'y montai avec Cécile que je tenois toujours dans mes bras. Ils paroissoient aussi surpris de me voir entrer tranquillement dans toutes

leurs vus, que j'étois satisfaite de leur trouver constamment la même douceur & les mêmes apparences de politesse.

Ainsi n'ayant aucune alarme sous la conduite d'un cocher & de deux gardes qui avoient pris place avec moi dans ma voiture, je traversai une campagne assez riante, où j'aperçus de tous côtés des traces de culture & des maisons qui n'avoient pas l'air négligé. La disposition des collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes observations; mais après une marche d'environ quatre heures, je découvris une Ville fort étendue. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques signes d'étonnement. Je jugeai de leur pensée par le soin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me causer de l'admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre que ce spectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin nous arrivâmes aux portes de la Ville, qui étoient sans défense & sans gardes. Au premier coup d'œil les rues me parurent belles & les maisons fort bien rangées. Les Habitans qui me prirent apparemment pour une Sauvage des nations voisines, nous laisserent passer



sans curiosité. Je n'avois point vu de femmes jusqu'alors. J'en distinguai plusieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des Sauvages, & leurs robes, d'une laine plus fine que celles des hommes, les couvroient jusqu'aux talons.

L'édifice à l'entrée duquel on me fit descendre, me parut si supérieur à tous les autres, par sa beauté & par son étendue, que je le reconnus aisément pour le Palais du Chef de la nation. Je fus introduite dans une vaste Salle, au milieu de plusieurs hommes armés qui composoient la garde du Prince. Ils me regarderent avec négligence, se figurant comme les autres que j'étois un Sauvage. Je demurai assez long-temps parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au Prince, des circonstances de mon arrivée. Enfin sur le signe qu'on me fit d'avancer, je traversai plusieurs chambres, qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, & je n'eus pas besoin, en entrant dans celle du Prince, qu'on prît la peine de me le montrer, pour me le faire connoître.

Il étoit assis, suivant les usages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur éblouissante, & n'avoit que cette marque qui le distinguât des autres; mais l'air respectueux de quelques Officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'approchai de lui avec une contenance modeste; & au hasard de n'être point entendue, je lui exprimai en Anglois la satisfaction que je ressentais après tant d'infortunes, d'être tombée dans une nation si généreuse.

Si mon discours ne fut compris de personne, mon action & les mouvemens de mon visage, furent heureusement entendus. Je remarquai par l'impression qu'ils firent sur le prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes misérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi le jettoit dans des réflexions profondes. Il les communiqua à ses Courtisans, & leur curiosité paroissant augmenter, ils prirent Cécile qu'ils lui firent voir de près, & pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre aussi-tôt qu'elle fût portée à l'appartement de la Princesse. Le mouvement que je leur vis faire pour sortir avec elle me causa de l'inquiétude. Ne pénétrant

point leur dessein, je me disposai à les suivre, l'on ne pensa point à s'y opposer.

Quand j'emploie les noms de Prince & de Courtisans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richesses, mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juste différence entre le Chef d'une nation & des Sujets fort empressés à lui obéir. Figurez-vous d'ailleurs une société de gens simples, qui ne connoissent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne se proposent pour but que de mener une vie tranquille sous la conduite d'un maître aussi simple qu'eux; instruits néanmoins de plusieurs de nos usages, par un hasard dont ils ont su profiter, & assez heureux pour avoir établi sur ce fondement une sorte de politesse & d'agrément dans leur commerce. Toutes les observations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenue à les entendre, me causèrent autant d'admiration que de surprise.

Je fus frappée particulièrement de la propreté & des agrémens de leurs femmes. La Princesse se faisoit distinguer aussi aisément que son mari par son air & par sa

parure. Sans affectation de magnificence elle étoit vêtue si galamment, que je crus remarquer des traces de notre goût dans sa coëffure & dans ses habits. Elle n'étoit point sur un trône, mais les femmes qui l'environnoient étoient sur des chaises beaucoup plus basses que la sienne, & dans tout le reste j'observai la même subordination entre elle & ses sujettes. Leurs mouvemens plutôt que leurs discours me firent juger qu'avant que de présenter Cécile à la Princesse, on vouloit la revêtir plus décemment, & j'admirai la propreté des habits qu'on lui destinoit. Mais la Princesse parut souhaiter de la voir dans l'état où je l'avois apportée, & ce ne fut qu'après l'avoir considérée long-tems avec mille réflexions que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vêtir à ses yeux, & qu'elle commença à la caresser.

Quelque idée qu'on eût prise de nous, je jugeai, par le soin avec lequel nous fûmes traitées, que nous n'étions point regardées comme des Sauvages, sur-tout lorsqu'après m'avoir offert aussi des habits assez proportionnés à ma taille, on me vit non-seulement les accepter avec empressement, mais m'en revêtir avec une fa-



cilité dont toute l'assemblée parut surprise. Nous fûmes menées dans une maison où l'on me fit connoître par divers signes qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me servis assez heureusement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on me laissa avec Cécile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient la même maison continuèrent de m'offrir toutes sortes de secours & de services.

A peine fûmes-nous libres, que tournant tous mes sentimens vers le ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs inespérées. Cécile étoit désormais à couvert de ce que j'avois appréhendé si long-tems pour sa vie. Dans quelque partie du monde que je voulusse me supposer, il me sembloit impossible qu'une nation aussi douce & aussi policée que celle où j'étois, fût sans liaison avec les colonies de l'Europe, ou même qu'elle n'en fût pas une, dont je ne tarderois guères à parler le langage. Avec beaucoup de mémoire & d'impatience, je me promis de n'être pas six semaines à me faire entendre; & sur combien de points ma curiosité n'avoit-elle pas à se satisfaire ?

L'ardeur avide avec laquelle je m'attachai à cette étude fut si vive & si constante, que je ne trouvai point de difficultés capables de m'arrêter. Mes hôtes s'appercevoient avec étonnement de mes progrès ; & communiquant leur admiration au Prince & à toute la Ville, ils disposerent tout le monde à me voir sortir de ma retraite comme un prodige qui surpassoit toutes leurs idées. J'avois refusé avec constance de paroître à la Cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en spectacle. Cécile n'étoit pas sortie de mes bras, & toutes les instances que j'avois essuyées de la part même de la Princesse, n'avoient pu me faire relâcher de ma résolution. Enfin je m'étois proposé de ne me livrer au Public qu'après avoir acquis une parfaite connoissance de la langue, & m'être procuré quelques lumieres sur ma situation.

Je parvins à ce but plus promptement que vous ne sauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi augmentant à mesure que mes discours devenoient plus clairs & plus libres, je me vis bientôt assiégée d'une multitude de curieux que leur témoignage attiroit pour



m'entendre. Ma première attention fut d'éviter toutes les ouvertures auxquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je pensois à me faire un mérite auprès du prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui; & ne doutant point qu'il ne fût sensible à cette préférence, ma réponse aux questions importunes qui m'étoient renouvelées à tous les momens du jour, étoit tournée d'une manière si propre à le flatter, qu'il m'en fit faire plusieurs fois des remerciemens. Cependant j'eus soin dans cet intervalle de démêler parmi ceux qui m'approchoient, un homme assez sensé pour me donner de justes explications sur mille choses dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premier compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de la Nation.

Il y avoit environ cent cinquante ans (& c'étoit remonter par conséquent fort près de la première découverte des Indes) qu'elle ressembloit, me dit-il, à celles de quantité de sauvages qui habitoient encore les pays voisins, & qui étoient menacés de conserver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres; sans loix, sans discipline, nue, accoutumée à mener une vie errante, & à se

nourrir, sans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux sexes étoit olivâtre, & ce qu'il regardoit comme le plus triste état dont ses ancêtres eussent été délivrés, il n'y avoit parmi eux ni principes de Religion, ni règles de morale.

Dans cet horrible avilissement, qui déshonorait la nature, un sauvage qui avoit disparu pendant plusieurs années, & qui avoit rejoint ses compagnons lorsqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il se vantoit d'avoir vécu fort heureusement. Il en avoit appris quantité de choses qui lui attirerent en effet l'admiration de tous les sauvages; mais les ayant assemblés plusieurs fois pour leur proposer le changement qu'il desiroit, il ne put faire goûter au plus grand nombre des idées qui choquoient leurs anciens usages. Après bien des efforts inutiles, il resserra ses vûes à une seule nation, qui avoit toujours été distinguée par sa douceur, & tâchant seulement de gagner parmi les autres un certain nombre de particuliers qu'il trouva plus disposés à l'écou-

ter, il composa de ce mélange un corps assez considérable, auquel il donna des loix qui se perpétuerent constamment.

Tels furent les premiers éclaircissements que je reçus, & je les sépare de quantité de circonstances fabuleuses qu'il me fut aisé de distinguer dans le récit d'un homme simple, qui n'avoit point d'autres lumières que la tradition de ses peres. Je lui demandai le nom de sa nation, & quelle étoit celle d'où leur fondateur avoit tiré ses principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais la sienne se nommoit les *Nopandes*. La ressemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs usages & les nôtres, ne m'avoit pas laissé douter qu'elle ne leur fût venue de quelque communication avec les colonies de l'Europe. Ce que la connoissance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette pensée, & mon opinion est encore que leur législateur avoit passé les années de son absence dans quelque établissement Espagnol.

Sans être encore sortie de ma maison; chaque remarque que je faisois sur la conduite & les actions de mes hôtes, contribuoit

buoit à me persuader qu'ils tenoient de l'Espagne jusqu'à leurs pratiques de Religion. J'avois d'abord ignoré l'usage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains ; mais apprenant qu'elles servoient à leurs prières, je conçus aisément ce que j'en pûs savoir d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eû des idées de Religion assez nettes pour me rendre compte de leurs principes : il me parut, dis-je, fort clair que ces figures étoient des images de Saints, auxquels ils adressoient leur culte sans les connoître. Toutes les maisons en étoient remplies, & leur trouvant l'air aussi ancien qu'informe, je jugeai que leur législateur en avoit fait d'abord une prodigieuse quantité, qui se conservoit précieusement dans la nation. Mais il en étoit de même de la plupart de leurs opinions & des objets de leur culte, qui me parurent visiblement autant d'altérations des nôtres ; soit que le tems seul eût été capable de produire ce changement, soit que le zèle du fondateur eût manqué de lumieres.

Je ne me crus pas plutôt en état de m'expliquer librement, que je fis deman-



der au Prince la permission de le voir. Elle me fut accordée avec des circonstances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. Il m'envoya sa propre voiture, accompagnée d'un de ses principaux Officiers, & de quelques-uns de ses Gardes. Dans une occasion où je me figurai qu'il étoit important de soutenir ma réputation, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit servir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'usage de la nation, j'employai toute mon adresse pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élégance. L'habillement de Cécile m'occupa particulièrement, & si l'on excepte les ornemens précieux dont la vanité des Nopandes n'avoit point encore découvert la source, je doute que dans la plus polie de toutes les villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une manière plus galante. Nous fûmes présentées dans cet état au Prince & à la Princesse, qui marquerent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablèrent Cécile de caresses, & leur empressement pour apprendre de moi qui nous étions, ayant

beaucoup augmenté par le silence que j'avois affecté de garder jusqu'alors, ils me prirent à l'écart en me témoignant la curiosité qu'ils avoient d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les Abaquis, pour obtenir de ce bon peuple la liberté de le quitter. Ce souvenir me faisant craindre de nous former trop aisément les mêmes liens chez les Nopandes, j'avois médité un discours dont j'attendois un effet tout opposé. En apprenant au Prince par quel enchaînement d'aventures nous étions tombés dans ses états, & de quelle reconnoissance je me croyois redevable à ses bienfaits, je lui confessai que le plus grand malheur que j'eusse à redouter, étoit d'y être arrêtée trop long-tems. Je ne me suis hâtée, lui dis-je, d'apprendre votre langue, que pour être plutôt en état de vous demander la seule faveur qu'il me soit permis de desirer; c'est celle de m'ouvrir incessamment la route de ma patrie, & de me rejoindre, s'il est possible, à des personnes cheres, dont je pleure amèrement l'absence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un souvenir si tendre, firent tant d'impression sur le



cœur du Prince, qu'il en versa lui-même en m'écoutant, & paroissant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe lorsque j'eûs ajouté quelques autres circonstances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon silence, il me demanda depuis quand j'étois séparée des personnes que je regrettois, & si elles avoient quelques marques auxquelles je pusse les reconnoître. Ce discours me causant une juste surprise, il continua de me dire que depuis environ quinze mois il avoit reçu dans sa ville deux étrangers qui s'y étoient présentés, & qui y avoient fait quelque séjour; que malgré l'obscurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis de les entendre, il avoit été si satisfait de leur figure & de leurs manières; qu'il ne les avoit pas vû partir sans regret; qu'il les avoit comblés de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorsqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles caresses, l'un des deux fondant en larmes l'avoit serré entre ses bras, & lui avoit présenté un paquet qu'il conservoit encore. J'en ignore l'usage, ajouta le Prince, & la tendre idée qui m'est restée de cette aventure, est le seul motif qui me l'a fait garder

si précieusement. Mais seroit-il impossible que ces deux étrangers fussent les amis que vous cherchez ; Ils étoient à peu près de votre couleur , & quoiqu'ils ne fussent pas vêtus plus richement que vous , ils n'avoient rien de ressemblant dans la figure & dans les mœurs aux nations sauvages dont ils avoient pris l'habillement.

Je me serois flatté de quelque espérance s'il m'avoit parlé de deux personnes d'un sexe différent , & l'espace de quinze mois qu'il comptoit depuis leur départ , m'auroit paru une erreur de sa mémoire ou de la mienne ; mais ayant pris soin de lui faire répéter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient accompagnés d'aucune femme , j'aimai mieux renoncer à cette douce idée que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement s'il avoit fallu supposer qu'un sort encore plus terrible vous eût séparé l'un de l'autre. Cependant ma curiosité me faisant profiter de la disposition où je voyois le Prince, je le pressai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laissé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné sans dessein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je

L'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau sèche qui en enveloppoit une autre, & celle-ci étant pliée avec beaucoup de soin, je me hâtai de l'ouvrir aussi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché jusqu'aujourd'hui une circonstance si intéressante. Il étoit peu nécessaire de vous rappeler des souvenirs douloureux, lorsque j'ai vû la fortune attentive à vous combler de ses faveurs; mais je suis dans un moment où le même silence coûteroit trop à mon cœur, & vous avez dû vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendrissant dans mes aventures lorsque vous en avez exigé le récit.

Cette peau, conservée si précieusement, ne renfermoit qu'un petit nombre de caracteres. N'ayant été tracés qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eûs pas besoin de les lire entièrement pour m'assurer de quelle main ils étoient partis. Ils étoient Anglois. Je n'en oublierai jamais les termes; « Si quelque faveur de ciel fait un  
» jour tomber sur mes traces mes chers  
» enfans & ma chere amie; si Cleveland,  
» Fanny, & Madame Riding, sont jettés  
» par quelque hasard dans cette nation

» bienfaisante, qu'ils prennent confiance  
 » à leurs hôtes. J'y ai passé quelques  
 » semaines, & j'emporte de la reconnois-  
 » sance pour l'accueil que j'y ai reçu. Je  
 » prends ma route directement vers le mi-  
 » di, pour gagner l'isle de Cube, d'où  
 » je tâcherai de revenir ici sur mes pas,  
 » avec des secours qui me feront retrou-  
 » ver la vallée des Abaquis. Adieu mes  
 » cher enfans.

Retenez vos larmes, reprit Madame  
 Riding, en s'apercevant de l'impression  
 que ce récit faisoit sur Fanny & sur moi,  
 & ne pensez qu'à la satisfaction que je  
 ressentis d'une si heureuse aventure. Ne  
 m'interrompez pas, reprit-elle encore,  
 pour prévenir les effusions de cœur aux-  
 quelles Fanny paroïssoit prête à s'aban-  
 donner; souvenez-vous que c'est à mon  
 discours que vous devez votre attention.  
 Et feignant de nous croire dans la disposi-  
 tion qu'elle nous demandoit, je ne resistai  
 point, continua-t-elle, aux transports de  
 joie qui s'éleverent dans mon cœur. Le  
 Prince, surpris de me voir lever les  
 mains au ciel avec mille marques d'atten-  
 drissement & de reconnoissance, s'imagi-  
 na qu'il ne s'étoit point trompé dans ses



conjectures, & le félicitoit déjà d'avoir rempli si heureusement mes desirs. Je le détrompai aussi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre générosité me procure aujourd'hui est ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'apprens qu'un homme qui m'est aussi cher que moi-même, est échappé à de cruels dangers où j'appréhendois qu'il n'eût été abandonné par le ciel; mais il nous reste à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe sur moi qui les connois. Je pris cette occasion de m'expliquer plus ouvertement sur le malheur que j'avois eu d'être séparée de vous, & m'efforçant de lui faire joindre au penchant qu'il m'avoit marqué pour Mylord un peu de compassion pour l'infortune de ses enfans, je conçûs l'espoir de l'engager peut-être à suivre les traces de votre pere & les vôtres. Il m'écouta néanmoins sans s'ouvrir, & n'osant rien conclure de l'attendrissement où je le voyois, je remis à le presser avec plus d'instances lorsque notre familiarité seroit mieux établie.

Nous fûmes interrompus par les acclamations de plusieurs femmes, qui vinrent



rent prier le Prince avec des transports de joie de rentrer dans l'appartement de sa femme. Il me fit signe de le suivre. J'avois laissé Cécile dans les bras de la Princesse ; & croyant déjà connoître assez la Nation pour vivre sans défiance , je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me causer de l'inquiétude. Cependant le spectacle que j'eus en entrant , & les cris de joie qui redoublerent à la vûe du Prince, me jetterent dans quelque allarme. Je vis Cécile comme abandonnée aux caresses d'un jeune homme , qui la tenoit amoureuxment sur ses genoux , & la Princesse qui applaudissoit à ce spectacle avec toutes ses femmes. Ayant demandé l'explication de ce mystère , on m'apprit que le jeune homme , à peine âgé de douze ans , étoit le fils aîné du Prince , & qu'au premier regard qu'il avoit jetté sur Cécile il avoit pris pour cette aimable Enfant une passion qui s'étoit déclarée par mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa mere avoit eu la complaisance de la remettre entre ses bras pour le satisfaire, & dans le saisissement de son cœur il s'étoit placé sur une chaise avec elle, où il ne se laissoit point de l'embrasser avec des transports de ten-

dresse & d'admiration. C'étoit ce spectacle qu'on avoit voulu procurer au Prince, & j'entendis répéter de tous côtés, que jamais le Ciel n'avoit marqué sa bonté pour la Nation par un augure plus favorable.

Je crus pénétrer le sens de cette félicitation ; mais je la trouvai trop contraire à mes vûes pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cécile, toutes les caresses du jeune Prince dussent être regardées comme un badinage, la bienséance ne me permettant point de les souffrir trop long-tems, je repris ma chere fille avec une espece de jalousie. On me pressa inutilement de la laisser passer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propositions qui m'eussent exposé un moment à me séparer d'elle. Le Prince approuva ma conduite ; & marquant de l'attention & du goût pour tous mes discours, il m'offrit un logement dans son Palais ; mais je le refusai par la même raison, & la liberté que j'étois sûre de conserver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient se changer en obstacles pour mes desseins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à

les ménager m'obligeant de paroître souvent à la Cour, j'acceptai tout ce qui me parut propre à me donner quelque éclat extérieur, & à soutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la Nation. Les présens que je reçus de la Princesse furent employés à ma parure. Le soin que j'avois de me conformer aux usages n'empêchant point que je n'accordasse quelque chose à mon propre goût, je donnai naissance à quantité de modes qui furent suivies avidement par toutes les femmes. On m'importunoit à tous momens par mille questions sur ma Patrie, & je remarquois que mes réponses n'étoient pas négligées. Le Prince en mit plus d'une à profit dans son Gouvernement. Avec plus d'ambition, ou plutôt avec un souvenir moins pressant de la situation où je vous avois laissés, & moins d'ardeur pour vous rejoindre, j'aurois peut-être entrepris de communiquer à la Nation bien des lumières qui lui manquoient, & qui ne surpassoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin se présentait sans cesse à mon esprit; & dans le tems même que je m'efforçois de gagner la confiance du Prince pour la faire servir à mes vûes, j'appréhendois qu'elle ne

devint un lien trop difficile à rompre. La passion de son fils qui se fortifioit de jour en jour, jusqu'à le retenir continuellement chez moi, étoit un autre sujet d'alarme. On paroissoit approuver ses visites, & lorsque je tournois en raillerie cette tendresse extraordinaire pour un enfant, on me répondoit que dix ans qui manquoient à Cécile pour avoir le même âge que son amant, n'étoient pas un espace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vûes qu'on formoit sur elle. Je ne pouvois rien opposer d'ailleurs au prétexte que le jeune Prince employoit pour me voir. Il cherchoit, disoit-il, à s'instruire, & mes discours étoient autant de leçons dont il vouloit faire usage pour le bonheur de son peuple. Ainsi j'étois partagée entre mes propres intérêts, qui ne me permettoient point de répondre à ses empressements, & celui d'une Nation douce & généreuse à qui j'aurois rendu volontiers des services considérables, si je n'avois eu des motifs si pressans pour m'arrêter.

Il se présentoit tous les jours quelque occasion de leur faire ouvrir les yeux sur une infinité d'erreurs. Je balançois alors avec une incertitude qui alloit quelque



fois jusqu'au plus amer chagrin. La Religion même me faisoit souvent un scrupule de les laisser comme abîmés dans une multitude de superstitions, qu'il me paroïssoit aisé de détruire. Mais je leur voyois attacher un si grand prix à mes moindres services, que dans le danger inévitable de ne jamais sortir de leurs mains si je me rendois trop nécessaire à leur instruction, toute la difficulté se réduisoit à savoir si leur intérêt devoit l'emporter sur le mien. Et dans les momens où le zèle de la Religion prévaloit sur mon propre bonheur, je me serois peut-être déterminée à leur en faire le sacrifice ; mais ne me devois-je pas bien plus à Cécile & à vous, qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaison ?

Qu'auriez-vous fait, par exemple, si dans un Conseil, où je fus appelée, le Prince vous eût offert, comme à moi, de gouverner souverainement sous ses ordres ? Cette proposition, qui pouvoit flatter la vanité d'une femme, ne se présentant à mon esprit que sous les couleurs que je vous ai représentées, je la regardai comme un piège contre lequel je ne pouvois être trop en garde. Mon refus chagrina le Prin-

ce. Il me demanda quelle raison j'avois de mépriser une Nation qui me marquoit tant d'estime. Cette question augmenta mon embarras. Pour être sincère je devois répondre que ne pensant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité sans fin ; mais cette franchise avoit ses dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voie la plus sûre pour faciliter mon départ, que d'en rappeler si souvent la pensée, & je ne me défendis que par les usages de ma Patrie, qui dispensent les femmes du soin des affaires publiques.

La principale erreur dont j'aurois voulu guérir les Nopandes étoit l'opinion qu'ils s'étoient formée de l'Être Souverain sur les premières idées qu'ils en avoient reçûs apparemment de leur Fondateur. Je ne trouvai personne dans la Nation qui pût me donner d'autres lumières sur l'origine de leur Religion & de leur Gouvernement, que celles dont je vous ai déjà entretenus ; mais je n'eus pas besoin de voir deux fois l'Image sous laquelle ils représentoient le Créateur du monde pour m'assurer que l'idée leur en étoit venue des Espagnols. C'étoit une Figure aussi vénérable par la

grandeur de sa fraise, que par la blancheur de ses cheveux & de sa barbe. Ils l'adoroient comme le Dieu unique & tout puissant, quoiqu'il fût accompagné, sur ses Autels, de deux autres Figures auxquelles ils donnoient le nom de ses enfans. Je reconnus aisément dans ces traces grossières de notre Foi, les trois Personnes qui composent l'essence Divine. Mais l'idée de spiritualité s'étant perdue sans doute par la longueur du tems, ils ne portoient pas leurs connoissances au de-là de ces représentations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puissance & une sagesse infinie à des Statues presque informes, dans lesquelles ils confessoient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de pensée ni de mouvement. C'étoit un mystère, disoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raison d'approfondir. Ainsi, employant notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une seule notion qu'ils pussent expliquer nettement. Ils n'entendoient pas leurs vûes plus loin que la matiere; ils ne concevoient point d'autre état après la vie qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de

réurrection. Quelquefois, en leur voyant baisser affectueusement les Images dont leurs Maisons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce Culte. Ils me répondoient que ces petites Statues étoient autant de Saints qui avoient mérité des récompenses, & dont le bonheur consistoit à être baisés & caressés continuellement.

De quantité d'autres opinions que le tems ou l'ignorance avoit altérées parmi les Nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la Justice Divine, même en la défigurant. Si l'on aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur Fondateur, qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à soutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il faudroit prendre une assez haute idée de sa prudence. Je vous ai fait remarquer que le Terrain qu'ils habitoient étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs, sans que j'aie pû m'assurer exactement de l'étendue qui étoit renfermée dans cette enceinte. Mais il s'y trouvoit un Rocher fort élevé, au pied duquel étoit une Vallée profonde, ou plutôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit des-



cendre que par une voie étroite & escarpée. L'avenue en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargés de cette garde, passoient dans la Nation pour de Saints Ministres de la vengeance Divine, & se consacroient à cette fonction dès leur jeunesse. Mais ce n'étoit que le premier degré de leur Sainteté, car la perfection consistoit à se dévouer au ministère intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçu qu'après de longues épreuves, & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en sortoient jamais. A quelque distance de la première porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à se resserrer, on en trouvoit une autre qui étoit encore plus impénétrable. C'étoit l'entrée des Ministres intérieurs. Ils habitoient le fond du précipice. Leur emploi étoit d'y entretenir perpétuellement un grand feu, dont les flâmes s'élevoient assez pour être apperçues au dehors. Ce feu se nommoit l'Enfer, & les Ministres portoient le nom de Diables.

Vous concevez que cet appareil redoutable étoit destiné à la punition des crimes. Mais il y en avoit peu qui fussent jugés

dignes d'un châtiment si terrible. C'étoient seulement ceux qui bleffoient la Majesté Divine, l'autorité du Prince, & la sûreté publique. Ainsi, la profanation, le parjure & le blasphême ; la révolte & la trahison ; le meurtre, le vol & la calomnie, passioient pour les seuls attentats qui méritassent l'Enfer. Il n'y avoit point de grace à espérer. La conviction du fait portoit avec soi la Sentence. On conduisoit le Criminel à la premiere porte, où il étoit livré aux Gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le suivre jusqu'à la porte intérieure. L'espace qui étoit entre les deux portes avoit assez d'étendue pour contenir un grand nombre de spectateurs, & la disposition du terrain, qui alloit en descendant, laissoit voir par dessus le second mur jusqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler dans ces occasions funestes, rendoit le spectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toujours la nuit qu'on choisissoit pour l'exécution. En livrant le Criminel aux Ministres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, comme une victime dévouée à la colere Divine, & la porte se fermant aussitôt, on

redoubloit l'horreur par des cris, jusqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût consumé par les flammes.

Je n'ai jamais pu démêler, dans les explications des Nopandes, s'ils regardoient ce supplice comme une simple image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'Enfer même qui se trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs sens. Et ce n'étoit pas dans leur seule Nation que ces flammes dévorantes étoient redoutées: tous les Sauvages voisins trembloient au seul nom de l'Enfer. J'ai vû plusieurs fois ces Barbares amener leurs Criminels au Prince des Nopandes, lui exposer leurs crimes, & les abandonner à sa Justice. Il consentoit à se charger de leur punition, autant pour l'exemple de son propre Peuple, que pour la terreur de ses voisins. Si quelque chose a pu me persuader qu'il étoit entré plus de politique que de superstition dans la plupart de ces établissemens, c'est le soin avec lequel on s'étoit efforcé de soutenir tous ceux qui pouvoient contribuer particulièrement au bon ordre de la société;

& au maintien de l'autorité souveraine.

Avec quelle joie n'aurois-je point entrepris d'inspirer des idées plus justes à ce bon Peuple, si je n'eusse été retenue par des craintes que l'expérience grossissoit à tous momens? Je voyois leur affection & leur zèle augmenter pour moi de jour en jour par l'utilité qu'ils tiroient quelque fois de mes conseils. Leur tendresse croissoit encore plus pour Cécile, & l'assiduité du jeune Prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne dissimuloit plus l'espérance commune à toute la Nation de la voir, dans quelques années, Princesse des Nopandes. Ils croyoient mon ambition flattée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. Envain, dans les visites familières que je rendois au Prince, avois-je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens sur la nécessité où j'étois de partir, & sur les secours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce discours avec si peu de ménagement, qu'il avoit quelque fois paru offensé de me les entendre renouveler. La compassion qu'il m'avoit marquée pour le sort de votre pere, & que je m'efforçois souvent de faire renaître, ne paroif-

loit  
toit  
toit  
gere  
non  
certa  
lui-m  
être  
claré  
ter n  
voir  
pouv  
expli  
de lu  
En  
mene  
mon  
desirs  
meté  
cœur  
de no  
mérit  
avec  
sur m  
s'obst  
suivre  
bleme  
le mē



soit plus capable de le toucher. S'il écou-  
toit une partie de mes plaintes, il se hâ-  
toit bientôt de les interrompre, pour exa-  
gerer les raisons qui devoient me faire re-  
noncer à l'espérance de trouver une route  
certaine dans des deserts dont il ignoroit  
lui-même l'étendue, & qui n'avoient peut-  
être jamais été pénétrés. Sans m'avoir dé-  
claré nettement qu'il fût résolu de m'arrê-  
ter malgré moi, il m'avoit accoutumé à lui  
voir rejeter si brusquement tout ce qui  
pouvoit l'engager là-dessus dans quelque  
explication, qu'il m'avoit ôté la hardiesse  
de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s'écouloit sans m'a-  
mener rien de plus favorable, l'ennui de  
mon esclavage, & l'impatience de mes  
desirs, me firent rappeler toute ma fer-  
meté pour lui ouvrir naturellement mon  
cœur. Je lui parlai du dessein qu'il avoit  
de nous arrêter, comme d'une faveur qui  
méritoit ma reconnoissance; mais insistant  
avec force sur mes inclinations autant que  
sur mon devoir, je lui protestai que s'il  
s'obstinoit à me refuser le moyen de les  
suivre, le parti auquel j'étois fixée inviola-  
blement étoit de partir avec ma fille dans  
le même état où j'étois venue; c'est-à-dire,

fans guides, fans secours, seule, nue, s'il m'y forçoit, plutôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & sacré dans la vie. La fatigue, la misere, rien ne m'étonne, lui dis-je, & les épreuves par où j'ai passé m'ont appris à ne rien redouter. Il parut surpris de cette chaleur; mais comptant fans doute sur les moyens qu'il avoit de s'opposer à mon départ, il sourit ensuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'espérant plus rien de ses dispositions, & me sentant plus pressée que jamais de vous chercher, je méditai sur toutes les voies qui pouvoient faciliter mon évafion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui se présentèrent à mon esprit, la vûe du jeune Prince qui continuoît toujours de nous rendre des soins, me fit naître l'envie de le faire servir à mes desseins. Je l'avois entretenu cent fois des agrémens de ma Patrie, & je m'étois apperçû que la description de nos richesses & de nos usages avoient fait une vive impression sur lui. Je ne désespérai pas de l'engager à nous suivre; & chéri comme il étoit dans toute la Nation, je me figurai qu'il se feroit accompagner aisément d'un certain nombre de gens d'élite

qu'il pouvoit prendre pour les compagnons de sa fortune. Je regardois déjà ce projet comme infaillible, lorsqu'un nouvel incident auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En sortant de la barbarie, les Nopandes avoient conservé un usage cher à leur Nation, & pratiqué si constamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur Monarchie. Tous les ans, au milieu de l'Automne, il se faisoit un détachement considérable de leurs plus habiles Chasseurs, pour se répandre dans les Forêts voisines, où ils passaient environ trois semaines à faire la guerre aux Bêtes sauvages. Outre le fruit de leur chasse, qui étoit toujours assez abondant pour leur servir de principale nourriture pendant l'hiver, ils avoient pour but de se soutenir dans une certaine réputation de force & d'adresse parmi les Sauvages voisins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domestiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de soin; mais ce mélange d'alimens rendoit leur table plus abondante; & sans savoir d'où ils tiroient leur venaison, j'avois été surprise d'en voir ser-

vir une prodigieuse quantité, qu'ils avoient l'art de conserver pour toutes les saisons.

Le tems de cette expédition approchoit, & j'entendis le jeune Prince, qui avoit obtenu, pour la premiere fois de son pere, la permission de se mettre à la tête des Chasseurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas ! lui dis-je sans affectation, vous ne nous reverrez plus ; car le parti que j'ai pris de m'éloigner est invincible, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant son étonnement, & vous êtes capable d'un secret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret s'il falloit partir sans vous donner cette marque de reconnoissance & d'estime. Mais gardez-vous de trahir ma confiance en révélant mon dessein. Il parut mortellement affligé de cette déclaration ; & n'osant me menacer d'en avertir son pere, il me protesta que pour s'opposer à mon départ il alloit renoncer à la chasse. Je savois combien il avoit d'ardeur pour cette partie : S'il est vrai, repris-je, que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raisons qui m'y forcent ? Je n'ai point d'autre vûe que de chercher des personnes



personnes dont je ne puis supporter l'absence ; le pere, la mere de Cecile qui vous est si chere. Je vous ai raconté vingt fois leur funeste aventure. N'en avez-vous pas été touché ? Le Ciel reserve peut-être leur salut à votre secours. Votre chasse n'est-elle pas le plus heureux moyen que je puisse desirer pour découvrir leurs traces ? Il reçut cette ouverture avec un transport de joie , & me promettant d'employer toutes ses forces à vous chercher ; il osoit déjà m'en garantir le succès. Mais je l'arrêtai encore : non , non , lui dis-je, je ne me fie à personne d'une si importante entreprise. Vous pourriez les rencontrer sans les connoître , sans vous faire entendre d'eux , sans leur persuader de vous suivre. Je veux être avec vous pour ne rien laisser au hazard.

Quoique ma proposition ne fût pas sans difficulté , & que le jeune Prince les sentît presqu'aussi vivement que moi , il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cecile. Cette aimable enfant , qui commençoit à peine à faire usage de ses forces pour marcher , sembloit l'inviter par ses tendres souris à négliger les craintes communes pour la servir. II

me promit de tout ofer. Je lui traçai le plan qu'il devoit suivre : c'étoit de s'affurer seulement de vingt de ses Chasseurs, qu'il laisseroit derriere lui, à quelque distance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de suite, je comptois de me rendre, deux jours après son départ, au lieu où ses gens seroient à m'attendre, & de le rejoindre aussi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervalle me parurent nécessaires pour détourner les soupçons du Prince son pere, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet téméraire, mais le seul qui s'offrit à mon choix. Et trop heureuse de trouver tant de facilité à l'exécuter. Les vingt Chasseurs du jeune Prince étoient autant d'amis fidelles, qui lui étoient attachés jusqu'à tout entreprendre pour lui. Je reconnus cette disposition au premier compliment qu'ils me firent de sa part. Ils m'apprirent qu'ayant fait avancer le gros de sa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode, qui me fut présentée aussitôt, acheva de m'apprendre qu'il n'avoit rien négligé.

Nous ne fûmes pas long-temps à l'apercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de satisfaction qui me répondirent des sentimens de son cœur, & je fus surprise de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais osé m'attendre. Il m'a semblé, me dit-il, qu'il serviroit peu pour notre dessein de nous unir au gros des Chasseurs, d'autant plus que c'est leur usage de se separer ensuite lorsqu'ils arrivent dans l'épaisseur de la forêt. Nous n'en ferons pas moins exacts ni moins ardens dans nos recherches, & nous aurons la liberté de conserver entre nous notre secret. Mais j'ai porté mes vûes plus loin, ajouta-t-il, & s'il est vrai qu'en marchant vers le midi, suivant les lumieres que vous avez tirées de l'Écrit de Mylord, nous puissions espérer de nous rendre au lieu où il est peut-être déjà parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route ? Si nous sommes assez heureux pour y arriver après lui, nous nous ferons épargné les peines d'une longue incertitude, & nous nous applaudirons d'avoir choisi la voie la plus courte ; ou si d'autres obsta-

cles le retiennent encore en chemin ; nous ferons les maîtres de revenir sur nos pas , avec l'esperance de le rencontrer ; telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raisonnement si sage , qu'après avoir fait réflexion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana , j'ajoutai aux motifs du Prince tous ceux qui pouvoient redoubler son ardeur. Oui , lui-dis-je , c'est le Ciel qui vous inspire ce dessein , autant pour votre satisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces Nations policées dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au pere de Cecile un témoignage de zèle & d'amour , qui le rendra peut-être favorable à tous vos desirs , & ne doutez pas que de façon & d'autre il ne vous donne des marques de reconnoissance qui surpasseront votre attente. Votre pere même , qui fait tant de cas de mes foibles conseils , sera charmé de vous voir revenir avec les lumieres qu'il cherche en moi , & que vous aurez puisées dans leur source.

Il ne fut question , après cette courte délibération , que de chercher les moyens de suivre constamment la route du Midi.



Le Prince dépêcha un de nos compagnons vers la troupe des Chasseurs, pour les avertir du dessein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à sa suite. Cette précaution m'avoit paru nécessaire. Nous attendîmes le retour de ce Courrier, trop intéressés à ne pas diminuer le nombre de nos défenseurs ; & n'ayant pu nous former d'autre guide que le Soleil, nous nous mîmes en marche sur les seules lumières que nous tirâmes de son cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchâmes l'espace de trois semaines au travers d'un pays couvert de forêts, & souvent coupé par des marais ou par des montagnes qui allongeoient sensiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos Chasseurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient sans cesse d'écarter tout ce qui pouvoit nous être incommode. Dans une voiture assez legere, nous n'avions point d'autre peine que celle de regler notre voyage par des comparaisons & des calculs continuels. Le Prince entroit dans mes réflexions avec une prudence & des vûes qui me causoient de l'admiration à son âge. Il entroit encore plus dans les soins que je prenois de Cecile. Une mere

tendre n'auroit point été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter; une contrainte à laquelle il s'offroit avec tant de plaisir, méritoit même un autre nom. J'admirois cette ardeur de sentimens, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquille, s'il n'étoit sûr que Cecile n'étoit gênée de rien; & quelques charmes que je découvrissse déjà dans ma fille, ne pouvant expliquer naturellement une passion si vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la Providence qui nous l'avoit ménagée comme une dernière ressource. Les nuits nous causoient encore moins d'embarras. Le zèle du Prince redoubloit pour les faire passer tranquillement à Cecile. Ses gens ne manquoient point des commodités qui convenoient à nos besoins, & prenant soin chaque jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le soir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie du temps se passoit à nous entretenir de nos espérances. Je prévenois le Prince sur toutes les douceurs auxquelles il devoit s'attendre, si nous étions assez heureux pour arriver au terme de tant de fatigues & de desirs. Mes discours

l'enflammoient jusqu'à lui faire oublier sa patrie. Il protestoît qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cecile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'approuvât point ses sentimens. Il me conjuroit de prendre ses intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zèle qui l'avoit porté à me suivre. Je lui répondois que vous seriez sensibles à la reconnaissance, & qu'il ne devoit pas douter que vous ne prissiez pour lui toute la tendresse qu'on a pour un bienfaiteur & pour un fils.

Le vingt-troisième jour de notre marche, lorsqu'impatient d'une si longue course, je commençois à sentir que mon cœur se ferroit d'inquiétude & d'ennui, j'apperçûs, du sommet d'une colline, une vaste plaine que je reconnus aussi-tôt pour la mer. Mes compagnons, qui n'avoient jamais vû d'eau plus étendue que les petits Lacs dont leur habitation étoit bordée, parurent saisis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penser de ce spectacle, & m'étant prosternée pour remercier le Ciel, je ne balançai point à les assurer que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en restoit pas en effet le moindre doute, & persuadée que nous avions suivi la direction de Mylord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pû me tromper, je me croyois du moins sur quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit rester jusqu'à l'Isle de Caba, qu'un trajet assez court. Suivant les idées mêmes que j'avois conservées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à risquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tegeste dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque Port Espagnol, où je trouverois des facilités pour le passage. Mes esperances redoublerent, & je ne pensai qu'à les communiquer à mes compagnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eu dans la plaine, mais soutenus par la joie que j'inspirois à toute ma troupe. Le jeune Prince ne pouvoit contenir ses transports. Il m'embrassoit comme s'il eût déjà commencé à vous appercevoir, & que dans la défiance de l'accueil auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon secours pour obtenir votre amitié.

Nous



Nous continuâmes de marcher pendant trois jours , sans appercevoir aucune trace d'habitation ; mais en jettant les yeux vers la mer , je crus découvrir un vaisseau qui cingloit à pleines voiles , en côtoyant le rivage à la même distance ; & si j'eus d'abord quelque peine à me persuader que je ne m'abusois point , il me devint clair peu à peu que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes compagnons de s'arrêter , & leur ayant fait appercevoir ce spectacle , qui leur causa d'abord moins de satisfaction que d'effroi , je les pressai d'allumer aussi-tôt un grand feu. Mon dessein étoit de nous faire remarquer par l'Equipage ; & je ne pouvois trop me hâter , dans la crainte qu'étant favorisé par le vent , il n'échappât avant le soir à ma vue. Le Ciel permit que les premières flammes frappassent les yeux du Capitaine , & je ne fus pas longtems sans m'appercevoir qu'il avoit tourné ses voiles vers le rivage.

Le saisissement de ma joie fut si vif à cette heureuse vue , qu'ayant à peine la force de me soutenir , je m'étendis à terre , en considérant d'un œil passionné le vaisseau que je regardois déjà comme l'inf-

trument de ma délivrance. Il s'approchoit avec vitesse. Je ne distinguai point le Pavillon , mais ne pouvant méconnoître l'habillement de l'Europe , je vis toutes mes espérances agréablement confirmées. Je me levai pour descendre au rivage , & j'invitai le Prince à me suivre, avec autant de confiance que si j'eusse déjà reçu la parole du Capitaine.

La côte , quoique douce & unie , ne permettant point au vaisseau de s'avancer jusqu'à nous , & la prudence même demandant toujours des précautions avec les peuples de l'Amérique , je ne fus point surprise de voir jeter l'ancre à la portée du canon. Le Capitaine se mit dans sa chaloupe avec quelques gens armés. Il fut à nous dans peu de momens. Je l'excitois par mes signes , & je le saluois à la maniere de l'Europe , pour lui inspirer un peu d'empressement à me joindre. Enfin le Ciel m'accorda tout ce que j'avois souhaité. C'étoit un Anglois. Je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je serois morte de joie si la cause même de mes transports n'eût été le plaisir que je trouvois en quelque sorte à revivre.

J'appris en peu de mots au Capitaine le besoin que j'avois de son secours. Il me le promit généreusement. Mais en répondant à mes questions il ajouta deux choses qui changerent toute ma satisfaction en tristesse. Cette mer que je prenois encore pour le golfe du Mexique, étoit la grande mer d'Occident, & le pays desert que j'avois traversé étoit la Floride. Ainsi, loin de me trouver dans le voisinage de l'Isle de Cube, j'en étois séparée par des espaces immenses; & ce que j'avois de plus proche de moi sur la gauche, étoit la Virginie. Le Capitaine avoit fait voile de Riswey, Port Anglois, où je me souvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au Midi, mais elle devoit se terminer à \*\*\*\*\* petite Colonie de François Protestans, avec laquelle la sienne étoit en commerce. Il m'assura que sans un de ces hasards extraordinaires, sur lesquels il faut peu compter dans ces Mers, je ne pouvois espérer d'occasion pour gagner les Colonies Espagnoles.

Avec cette triste nouvelle, il me déclara que son vaisseau étant chargé de marchandises, & trop foible pour soutenir un poids plus considérable, il ne pouvoit se

rendre à la proposition que je lui faisois de me recevoir avec mes compagnons. Toute la faveur qu'il dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma fille & moi ; & son inclination à m'obliger, que je crus sincere, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes sortes de services.

Je sentis tout d'un coup entre quelles difficultés j'allois être partagée. Il falloit me résoudre à laisser mes compagnons derriere moi, ou renoncer aux offres du Capitaine pour demeurer avec eux. Mon penchant n'étoit point incertain. L'estime, la reconnoissance, tout me faisoit souhaiter de ne pas abandonner le Prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penser que vous vous feriez vous-même une joie sensible de recevoir notre Libérateur & notre ami. Mais pouvois-je rejeter aussi la seule occasion qui se fût offerte depuis si long-tems de me délivrer de mes peines ? Qui me promettoit d'en trouver une autre ? Et quelque lumiere que je pusse me procurer sur la situation des lieux, que voyois-je devant moi que de l'incertitude & de l'obscurité ? Il se présentait à la vérité un autre parti. C'étoit



celui de prendre avec nous le Prince, & de renvoyer ses gens dans leur patrie. Mais je ne pouvois me flater qu'ils consentissent à quitter leur Maître; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le dérober à son pere, au peuple qu'il devoit gouverner, à des amis fidèles qui n'avoient consulté que leur affection pour le suivre, & qui méritoient eux-mêmes une juste part à ma reconnoissance? Ces idées n'avoient pas fait d'impression sur moi, lorsqu'étant accompagné de ses gens, je ne doutois pas que dans quelque endroit de l'Univers qu'il plût au Ciel de nous jeter, il ne pût regagner son pays avec une si bonne escorte: mais l'emmenier seul ou si mal accompagné, c'étoit le ravir pour toujours à sa famille & à sa Nation.

Cependant un regret encore plus tendre me faisoit considérer quel alloit être son désespoir en voyant disparoître ma fille. Le Capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes réflexions me conseil-  
loit, sans balancer, de prendre le tems de la nuit pour gagner le vaisseau. J'évitois par-là toutes sortes d'obstacles; & je pré-  
voyois déjà que ce seroit le seul parti au-

quel je serois obligée de m'arrêter. Mais aimant tendrement le jeune Prince, & connoissant quelle étoit la force de sa tendresse pour Cécile, mon cœur saignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois; & quand je me rappelle des circonstances si douloureuses, je doute que ses tourmens aient surpassé les miens. Il fallut se rendre néanmoins à des motifs plus puissans qu'une vaine compassion. Je convins avec le Capitaine qu'il retourneroit au Vaisseau jusqu'à la nuit, & qu'après avoir soupé sans affectation avec le Prince & ses gens, je m'approcherois du rivage, où il viendrait me prendre dans l'obscurité. Que d'artifices il me fallut employer pour déguiser mon dessein, & combien de fois le Prince auroit-il dû s'en appercevoir à ma rougeur, si la simplicité & la candeur de son naturel ne l'eussent rendu incapable de défiance! Notre entretien n'eut point d'autre sujet que l'espérance qu'il avoit de vous voir. Il comptoit de s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui répondre continuellement dans cette supposition; & le soir, avant que de s'éloigner de moi pour se livrer au sommeil, il m'embrassa tendrement, dans la satisfac-

tion qu'il avoit d'emporter une pensée si douce. Je lui rendis ses carresses, mais les larmes aux yeux, & le cœur pénétré d'amertume. Embrassez ma fille aussi, lui dis-je, & puisse le Ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embrassa avec un transport de joie. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je saisis le moment où je le crus enseveli dans le sommeil, & gagnant le rivage, j'y trouvai le Capitaine qui me reçut dans sa Barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confesse que c'est le seul qui m'ait laissé quelque remords. Mon trouble fut si grand pendant tout le reste de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil; & le jour suivant, quoique le vent nous eût été si favorable que nous étions déjà fort éloignés de la Côte, je demeurai tristement enfermée dans un coin du vaisseau, comme si j'eusse appréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les regards de l'aimable Prince des Nopandes. Dans quelque lieu du monde que le sort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le Ciel lui rende le bien qu'il nous a fait !

Il ne me resteroit rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le Capitaine Anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vues, me répéta qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tegeste, voyage aussi pénible & aussi incertain que celui que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hasard l'occasion de passer dans l'Isle de Cube. Nous arrivâmes à\*\*\*, où l'on me tint le même langage, & le Capitaine d'un Vaisseau François que nous trouvâmes dans ce Port, ajouta, que pour le dessein même que je marquois, la voie qu'il croyoit la plus courte & la plus sûre étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes espérances ! Je balançai mille fois si je ne reprendrois pas le chemin de Terre avec tous ses risques ; & dans les tendres mouvemens qui me portoient sans cesse vers vous, je n'aurois pas suspendu un moment cette dangereuse entreprise, si ma santé ou ma vie eussent été les seuls biens que j'avois à ménager. Mais la conservation de Cécile, & votre intérêt même que je considérois dans tous les soins que je rendois à cette chere Eleve, me firent prendre le seul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai



les offres du Capitaine François , & sans autre secours qu'une somme fort médiocre , que la nécessité me força d'emprunter avec l'espoir de la restituer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre de grace , où le vent nous conduisit heureusement.

Les principales circonstances de cette narration regardant Cécile , nous avions eu les yeux presque aussi souvent attachés sur elle que sur Madame Riding , pendant un si long récit de leurs peines. Il n'y eut personne qui ne fût agité d'une vive inquiétude en se la représentant au milieu de ces vastes solitudes, qui avoient été si longtemps son séjour , ou dans cette extrémité de misère , dont la peinture étoit si touchante ; & nous donnâmes tous des larmes de tendresse au jeune Prince des No-pandes , qui méritoit si bien , par la bonté de son naturel , d'être né dans un climat moins barbare. Cécile même n'avoit point entendu cette partie de ses aventures sans ressentir quelque émotion. Elle ne put le désavouer , lorsque nous la pressâmes de confesser ce qui s'étoit passé dans son cœur. Dom Thadeo fut le seul qui garda le silence , & qui se retira sans l'avoir rompu.

Il étoit si tard que chacun ne pensa qu'à se livrer au sommeil : mais ce sombre Espagnol attendoit Madame Riding hors de l'appartement de Fanny , & la prenant à l'écart , il lui demanda quelques momens d'entretien. Après un discours vague sur différentes circonstances de son récit , il la supplia de lui dire naturellement si c'étoit la première fois qu'elle eût parlé du Prince des Nopandes à Cécile , & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange aventure. Madame Riding , sans chercher à pénétrer le motif de cette question , lui répondit que jusqu'à l'éclaircissement de la naissance de sa fille , c'est-à-dire , jusqu'à l'heureuse rencontre de ma femme à Quevilly , elle n'avoit donné à personne des lumières qui auroient pu nuire à ses desfeins ; mais que depuis ce tems-là , il ne lui étoit point encore arrivé de s'expliquer avec l'étendue qu'elle venoit de donner à son récit , elle n'avoit pas laissé de nous raconter diverses parties de son Histoire , parmi lesquelles il étoit impossible qu'elle n'eût parlé quelquefois du Prince des Nopandes. Cet aveu fit une impression étonnante sur Dom Thadeo. Il n'ajouta rien à ses questions ; & s'étant retiré d'un air

affligé, il poussa une infinité de soupirs, que Madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle se hâta le lendemain de m'informer de cette bizarre conversation. J'en compris le sens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi que Dom Thadeo ne brûlât d'une vive tendresse pour Cécile, & j'étois rassuré là-dessus par mes réflexions. Cependant comme je ne souhaitois pas seulement de donner un mari tendre à ma fille, & que je ne lui desirois pas moins un homme sensé, je résolus d'approfondir tout à la fois avec plus de soin, & le caractère de son amant, & le mystère d'une passion dont j'ignorois encore le succès. Premièrement, je voulus savoir de Madame Riding même ce qu'elle pensoit des inclinations de Cécile. Vous êtes-vous apperçue, lui dis-je, qu'elle soit sensible aux empressements de Dom Thadeo, & voyez-vous entr'eux quelque marque d'intelligence? La réponse de Madame Riding fut tout-à-fait surprenante pour moi. J'ai eu dessein plus d'une fois, me dit-elle, de vous consulter sur mes propres doutes. Mes yeux sont frappés depuis longtems de la passion de notre Es-

pagnol, & je penchois à croire comme vous qu'elle ne seroit pas si tranquille, ni peut-être si constante, s'il ne trouvoit quelque apparence de retour dans le cœur de Cécile. Cette pensée m'a fait observer curieusement toutes les démarches de ma fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroissoit appartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déjà l'effet; & cela étoit porté jusqu'à lui faire chercher la solitude. Un jour vers le soir, je la vis descendre seule au Jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes soupçons si je n'avois vu Dom Thadeo prendre ensuite le même chemin. L'obscurité devenoit épaisse. Je me déterminai à les suivre. Comme le Cabinet de verdure est le seul endroit où l'on puisse se tenir à couvert, je craignois déjà de les y trouver ensemble. Mais dès le premier pas que je fis au Jardin, j'aperçus Dom Thadeo assis seul sur un banc, & se baissant à mon passage pour se dérober dans les ténébres, je feignis de ne l'avoir point remarqué : son dessein, sans doute, étoit d'échapper à ma vue puisqu'il prenoit ces précautions; cependant, par l'inconstance de desirs ordinaire aux amans, il vint aussi-tôt après moi, & m'ar-



rétant par le bras : Vous allez causer , me dit-il d'une voix basse , un chagrin mortel à Cécile. Elle est dans le Cabinet avec une de ses femmes , & un homme qu'elle entretient depuis un quart-d'heure. J'en suis sûr , ajouta-t-il ; j'ai vu l'homme arriver , & s'introduire ici secretement.

Je reconnus , dans le ton de Dom Thadeo , un violent dépit qui se cachoit sous une modération forcée. Cependant une juste précaution pour l'honneur de Cécile , me fit prendre le parti de lui répondre que je savois de quoi il étoit question , & que je le trouvois indiscret d'être venu se mêler dans une affaire d'importance , où il n'étoit point appelé. Comme il est respectueux , il se retira sans répliquer. Ma défiance & ma curiosité n'ayant fait qu'augmenter , je m'approchai si doucement du Cabinet , que je ne fus point entendue. Les premiers mots qui frapperent mes oreilles furent une peinture touchante de la misere de quelques personnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reste , interrompit Cécile ; mais j'espère que sous divers prétextes j'obtiendrai de mon pere la somme dont vous avez besoin. Elle lui marqua un autre jour pour

se rendre dans le même lieu ; & paroissant craindre qu'on ne s'aperçût de son absence , elle reprit seule le chemin de la Maison.

Ce ne fut pas sans peine que j'évitai sa rencontre ; mais concevant que l'Inconnu qu'elle venoit d'entretenir demouroit entre les mains de sa femme de chambre , qui devoit apparemment le conduire à la porte , je ne pus résister à l'envie d'en apprendre davantage de la bouche de ces deux personnes. Je continuai de les écouter. Leur discours fut un éloge admirable du caractère de Cécile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers ils n'en répétassent point toutes les circonstances , il leur en échappa assez pour me faire comprendre que toute son occupation étoit d'exercer la tendresse & la générosité de son cœur. L'Inconnu étoit un honnête Ministre qui s'étoit ouvert depuis quelque tems cet accès auprès d'elle. Le sujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous , regardoit une malheureuse Dame , dont la fortune avoit été si dérangée par la perte de son Mari , que se trouvant mere de deux jeunes filles qui demouroient sans espérance

ce d'éducation, elle avoit recours aux libéralités secretes des gens de bien, pour leur procurer une retraite convenable à leur âge ; & Cécile, après les avoir secourues jusqu'alors de sa bourse & de ses propres habits, vouloit leur faire une somme qui les mît pour toujours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua Madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclaircissement qui suivit ce discours. Le Ministre qui n'ignoroit pas que votre Epouse est Catholique, & qui craignoit apparemment que son exemple n'inspirât du goût à Cécile pour la Religion Romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ses dispositions, la femme de chambre lui répondit qu'elle lui conseilloit peu de la chagriner sur cet article ; que votre dessein étant de la marier à un Espagnol, elle seroit forcée sans doute d'embrasser la Religion de son Mari. Mais à quoi pense Monsieur Cleveland, lui dit le Ministre, de vouloir donner sa fille à un Étranger, qui ne fera que trop capable de lui faire cette violence ? C'est un mystere, reprit-elle, que le hasard m'a

fait pénétrer. J'ai trouvé une lettre du Gouverneur de la Corogne à Dom Thadeo, qui est son fils, par lequel il lui accorde son consentement pour ce mariage. Elle ajouta que l'ayant fait voir à Cécile, elle n'avoit remarqué sur son visage aucune marque d'étonnement, d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas mon dessein, & que si elle ne le goûtoit pas, elle avoit assez de complaisance pour s'y soumettre.

Voilà, reprit Madame Riding, la seule réponse que je puisse faire à vos questions. C'est de vous-même que j'aurois attendu plus de lumière, & je vous avoue qu'en faisant quelquefois réflexion sur ce que je vous ai raconté, j'étois surprise de vous voir pour moi si peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réserve qui venoit moins de ma défiance que de mon indétermination; & lui communiquant les vues que j'avois formées pour l'établissement de Cécile, je l'assurai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des résolutions qui ne pussent changer, j'avois toujours attendu du tems des motifs plus forts que ceux qui me les avoient d'abord inspirées. Tels seroient, lui dis-je, l'inclination

n  
e  
p  
c  
g  
p  
m  
ve  
le  
for  
qu  
  
à M  
fis  
péc  
qui  
Je  
voic  
Tha  
l'inc  
cont  
pabl  
cès o  
dans  
laque  
lorsq  
Oger  
crime  
To



nation de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour Dom Thadeo. Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour sa Religion, parce que la première loi que j'imposerois à son Mari, feroit de fixer sa demeure à Londres avec moi. Mais ce que je veux pénétrer d'abord, ajoutai-je, c'est le penchant de Cécile, & le caractère de son amant. Je vais sur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & décisif dont je parlai à Madame Riding, & la prière que je lui fis de m'amener aussi-tôt Cécile, l'empêcherent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta pour m'aller chercher son Eleve. Je dois avouer qu'avec les raisons qui m'avoient fait pencher jusqu'alors pour Dom Thadeo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant de quoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit surmonté ses sentimens lorsqu'il avoit appris de Monsieur des Ogeres qu'il ne pouvoit les conserver sans crime, elle m'avoit marqué de l'admira-

tion pour un cœur si noble, & elle m'avoit répété plusieurs fois qu'elle souhaitoit un mari de ce caractère à sa fille. Cependant je n'étois pas disposé à me livrer sans précautions, & je voulois des preuves de son mérite dont je pusse me faire le Juge.

Cécile parut avec Madame Riding. Je la caressai beaucoup; & pour préparer son cœur à des ouvertures qui ne sont jamais plus naturelles que dans la joie, je pris prétexte de quelques ajustemens qui lui manquoient pour lui faire présent de cinq cens louis d'or. En les recevant, elle me dit sans affectation, qu'elle tâcheroit d'en faire un bon usage. Ils sont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de suivre ses vues, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes si chère, repris-je, & sans parler de la force du sang, je me suis fait une si douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de soins plus pressans que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement. Mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorsque j'ignore de quoi vous le faites dépendre? Et si vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même

de les blesser ne sera-t-elle pas toujours capable de me tenir suspendu ? Je m'étois imaginé , par exemple , que vous pouviez être sensible à l'inclination de Dom Thadeo , & j'avois pensé que vous n'auriez point de répugnance à recevoir sa main. L'accord en seroit déjà fait , si j'avois osé m'en rapporter à mes conjectures. Mais je ne fais ce qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vue que la satisfaction de votre cœur , je veux qu'il s'explique par votre bouche , & j'ai souhaité de vous voir ici pour connoître vos sentimens.

Elle tenoit la vue baissée pendant mon discours , & je ne pouvois découvrir sur son visage si elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques momens en silence après m'avoir entendue , & levant les yeux sur les miens , elle parut y chercher timidement quelle confiance elle devoit prendre à mes instances. Enfin , revenant de cette incertitude , qui pesoit sans doute à la tendresse de son cœur , elle se leva pour m'embrasser. Vous êtes trop sûr de mon respect & de ma soumission , me dit-elle d'un air fort sérieux , pour avoir besoin de les mettre

à l'épreuve ; & quand vous en exigerez quelque témoignage , la peine du sacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéir. Souffrez, ajoûta-t-elle , que je vous en donne tout d'un coup pour exemple la patience même avec laquelle j'ai souffert les soins ou plutôt les persécutions de Dom Thadeo ; car je n'ai respecté en lui que vos volontés , & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie la liberté que vous m'accordez de lui refuser mon cœur. Cette réponse , dont le ton sérieux ne venoit que de l'importance du sujet , & qui me parut même accompagnée d'un espèce de tremblement , tel qu'une joye inespérée le produit à la fin d'un grand danger , me fit naître une extrême curiosité d'apprendre ce que c'étoient que les persécutions de Dom Thadeo , & que mes volontés. Je pressai ma chere fille de s'expliquer.

Elle me dit , que l'ignorance où elle me voyoit là-dessus lui donnant plus de hardiesse , elle ne pouvoit me dissimuler que depuis notre séjour à Paris elle avoit gémî sous une tyrannie insupportable : que Dom Thadeo prenant droit de la déclaration qu'il lui avoit faite de son amour à



Quevilly , & faisant passer le silence de mon Epouse pour un consentement formel , auquel il ne se croyoit pas moins sûr que j'avois joint le mien , n'avoit pas cessé d'exiger d'elle une complaisance & des assujettissemens qui ressembloient au plus dur esclavage : qu'elle ne l'accusoit pas de manquer de vertu & d'honneur , mais qu'il étoit sujet à tant d'inégalités , dominé par tant d'humeurs & de caprices , si jaloux , si inquiet , si soupçonneux , qu'elle avoit eu besoin de toute la soumission qu'elle devoit à sa mere & à moi , pour conserver de la patience dans une si dure contrainte : plaintes , reproches , menaces , loix gênantes & bizarres , elle avoit tout souffert & tout dévoré par ce motif. Enfin depuis quelques jours il lui avoit amené cette même Dame , dont la vue avoit causé tant d'émotion à sa mere ; & lui expliquant le dessein où elle étoit de passer en Angleterre , il lui avoit recommandé de se lier d'avance avec elle , comme avec une femme dont il se proposoit de lui faire quelque jour une compagne , & qu'il vouloit me présenter dans cette vue. Il m'a fait promettre , continua Cécile ; de ne jamais suivre les usages de Londres ,

où il prétend que la conduite des femmes est trop libre, & me présentant le Livre des Evangiles il m'auroit forcée de m'y engager par un serment, si je n'eusse rappellé assez de courage pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remise avec celles de l'Eglise.

Un détail si étrange m'ayant jetté dans un juste étonnement, je reprochai à l'innocente Cécile de s'être sacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendresse de sa mere & de la mienne, si elle nous avoit cru capables de faire la moindre violence à son cœur. Ensuite, malgré mille distractions que son discours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture, pour tirer un aveu libre de ses inclinations, & savoir d'elle-même, si de tant de François aimables qui avoient marqué de l'attention pour ses charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût pris les sentimens qu'elle refusoit à Dom Thadeo. Je la pressai longtemps sans rien obtenir. Les instances de Madame Riding n'eurent pas plus de force. Elle s'obstina à nous répondre que tous ses desirs se bornoient à mener une vie douce, sous l'empire d'un pere & d'une

mere qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre sincérité, lui dis-je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunités de Dom Thadeo étoient la seule cause de votre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouement naturel lorsque je vous aurai délivrée de cette persécution.

Mon dessein étoit en effet de m'expliquer sans détour avec cet étrange amant, & de le disposer du moins à prendre des voies toutes différentes pour s'insinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé si malheureusement l'entrée. J'allois sortir de ma chambre pour communiquer mes idées à Fanny, lorsque Dom Thadeo, se présentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroissoit agité. Son compliment fut court. Il me dit qu'il se regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes, & que si j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un discours si triste me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit observé Cécile, & s'étant approché d'elle au moment qu'elle sortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la com-

plaisance qu'elle avoit cru lui devoir jusqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de ses importunités, & de finir un langage qu'elle étoit résolue de ne plus souffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien aise de prendre cette occasion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumieres. Après m'avoir confessé qu'il brûloit d'une passion immortelle pour ma fille, & qu'il s'étoit flatté que n'ayant pu l'ignorer non plus que mon Epouse, nous ne lui faisons pas un crime de ses sentimens, puisque nous avons paru les autoriser par notre silence, il se plaignit amèrement de l'opinion que j'avois marquée de lui à la Dame Espagnole. Elle me l'a déclarée elle-même, ajouta-t-il en me voyant donner quelques marques de surprise, & quoiqu'elle se promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'espere pas de ses soins ce que je n'ai pu obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions. D'ailleurs, reprit-il, avec un profond soupir, je ne vois que trop de liaison entre ce que j'ai appris d'elle, & ce

ce  
mê  
de l  
le j  
auq  
éter  
quel  
fujer  
coup  
racté  
poin  
lité p  
pond  
press  
qu'il  
mit d  
du fé  
avoit  
mour.  
ce, &  
pour  
n'auro  
portan  
me ell  
comm  
pouvoi  
de son  
Tom



ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cécile.

La vivacité de sa douleur ; l'obscurité de son discours , & peut être encore plus, le jugement que je portois de son esprit , auquel je n'avois jamais attribué qu'une étendue médiocre , me firent soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans le sujet de ses plaintes , & former tout d'un coup une conjecture assez juste sur le caractère de Dona Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne se fût jouée de sa crédulité pour le faire servir à ses vûes. Sans répondre directement à ses plaintes , je le pressai instamment de m'apprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être sincère. En lui parlant, me dit-il, du séjour qu'il faisoit à Paris , il ne lui avoit pas caché qu'il y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis son assistance , & quoiqu'il l'eût connue à Madrid pour une femme galante , à laquelle il n'auroit point confié alors un secret d'importance, il s'étoit imaginé que liée comme elle l'étoit avec un homme dont le commerce l'avoit rendue plus sage , il pouvoit tirer du moins quelque avantage de son esprit. Il me l'avoit présentée dans

cette espérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accueil qu'elle avoit reçu de mon épouse ; mais oubliant cette disgrâce pour continuer de le servir, elle s'étoit flattée que si elle pouvoit se ménager avec moi un moment d'entretien, elle me disposeroit à satisfaire promptement ses desirs en terminant son mariage. Elle avoit pris la résolution de m'écrire sous un autre nom, pour me demander une entrevue. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'éroit efforcée de me persuader qu'il y avoit quelque avantage pour moi à lui donner ma fille, & j'avois fait connoître par ma réponse que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inspirer. Il s'en étoit apperçu lui-même, continua-t-il, au silence que j'avois gardé dans mon carrosse en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuse sentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cécile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant loin de se rebuter, Dona Cortona venoit de l'assurer, par un billet, que s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il lui étoit survenu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infailible. Mais lui, qui dédaignoit au

fo  
di  
l'h  
C  
ren  
nin  
ten  
rel  
ent  
vain  
fon  
C  
qu'i  
souv  
dre  
amie  
les r  
plica  
qu'un  
que j  
doute  
avec  
cœur  
les fo  
& vou  
les ay  
mêmes  
tous d

fond toutes les voies qui pouvoient être différentes de celles de la sincérité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cécile à sa vie, étoit disposé aussi à préférer la mort au désespoir de ne pas l'obtenir de son inclination & de mon consentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre son sort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promesses qui bleffoient également son honneur & son amour.

C'en étoit assez pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes soupçons. J'exhortai Dom Thadeo à prendre moins de confiance aux offres de son amie; & sans m'arrêter à lui en apprendre les raisons, je passai tout d'un coup à l'explication que je m'étois proposée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'estime que j'ai pour vous comme d'un sentiment douteux, il vous a trompé. La franchise avec laquelle je veux vous ouvrir mon cœur me servira de garant. J'ai remarqué les soins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point apperçu que je les aye condamnés. Sa mere est dans les mêmes dispositions. Nous consentirions tous deux à vous donner Cécile, si nous

ne consultations que notre penchant pour vous , & l'opinion que nous avons de votre caractère ; mais le bonheur de cette chere fille nous est précieux. Elle est à vous si vous pouvez la rendre heureuse. A quoi tient-il , continuai-je en le regardant avec affection , que vous ne trouviez le chemin de son cœur ? Je la connois : Elle est tendre , douce , complaisante. Tout ce qui lui sera présenté sous ces trois apparences est sûr de lui plaire ; & comme c'est principalement par ces trois aimables qualités qu'elle est capable de faire la félicité d'un honnête homme , il est naturel qu'elle souhaite de les trouver dans un mari pour la sienne. Je ne vous reproche rien , ajoutai-je , c'est à vous même à vous rendre justice ; mais je suis persuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voie.

Dom Thadeo ouvrit les yeux à ce discours ; & paroissant découvrir dans lui-même ce qu'il n'y avoit jamais apperçû , il confessa que sa conduite à l'égard de Cécile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais , hélas ! s'écria-t-il , n'a-t-elle pas dû comprendre que c'est à l'excès de ma passion qu'elle devoit imputer mes fau-



tes ; & si son cœur est tendre , a-t-elle pu ne les pas pardonner à une si belle cause ? Ravi néanmoins que je ne lui ôtaffe point l'espérance de réussir mieux par d'autres voies , il me conjura , les larmes aux yeux , de rappeler toute ma bonté pour lui , & de seconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ses soins. Je lui promis ce service , mais sans espérer qu'il changeât si facilement de caractère , & sans m'engager à faire la moindre violence aux inclinations de ma fille , s'il se laissoit prévenir par quelque amant plus habile ou plus heureux. Je le priai aussi de renoncer à l'amitié de Dona Cortona , qui me paroissoit aussi peu convenable à ses vues qu'à ses principes , & je lui donnai , avec ce motif , celui de plaire à Fanny , qui ne lui pardonneroit jamais de se lier trop étroitement avec une femme de ce caractère. En un mot , joignant ainsi les conseils de la prudence aux plus sinceres témoignages d'estime & d'amitié ; j'en fis assez pour me mettre à couvert de toutes sortes de reproches dans les suites funestes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux Espagnol.

Au milieu des sages réflexions qui me

rendoient ainsi capable de régler la conduite d'autrui, il me vint quelques remords sur la foiblesse dont j'avois eu peine à me défendre avec Dona Cortona. J'admirai la trahison de mes sens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas besoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme sans pudeur. Mais je n'ouvris pas si aisément les yeux sur la vie voluptueuse que j'étois résolu de continuer. En revoyant Fanny, que son incommodité devoit retenir quelques jours dans son appartement, je l'accusai agréablement d'ignorer le prix des plaisirs que le nous faisoit interrompre; & lui ayant fait approuver la conduite que j'avois tenue avec Cécile & Dom Thadeo, je revins à la presser de se guérir, pour reprendre le cours de nos amusemens & de nos Fêtes. Elle ne condamna point mon goût; mais loin de répondre à mon empressement, elle me fit entendre qu'elle n'espéroit pas si-tôt de se trouver assez bien rétablie pour se livrer à la dissipation; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajouta-t-elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaisirs que je paroissais désirer. Non, lui dis-je; ils seroient peu

Touchez pour moi si vous ne les partagez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui disois étoit certain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait sentir toute la vérité. Cependant les visites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignent de recommencer nos assemblées & nos festins, me firent consentir à leur donner quelque fois cette satisfaction. Fanny m'en pressa elle même, & je pris ses instances pour une marque qu'il lui tardoit aussi de reparoitre avec nous. La joie reprit bientôt son règne avec la magnificence & la bonne chère. L'intervalles qui avoit paru la ralentir n'ayant servi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens Convives de répandre le bruit de ma générosité & de mes largesses, je vis ma table plus brillante, & mieux remplie que jamais. C'étoient les personnes les plus célèbres de toutes sortes de rangs. C'étoit la Cour & la Ville. Je ne saurois me plaindre que le goût de la bonne chère manque à Paris parmi les gens de mérite. L'esprit & la politesse répondoit dans mes

Convives à la délicatesse & à l'abondance des services. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de Courtisans. Je ne le délavourai point, mon cœur étoit sensible à leurs flateries. Estimant peu les richesses en elles-mêmes, je croyois mes profusions trop bien payées par des caresses & des louanges qui me paroissent d'un autre prix. Il ne me manquoit que la présence de ma chere Epouse. Je ne pouvois revenir un moment de l'espèce d'yvresse où j'étois, sans m'appercevoir que Fanny étoit absente; par l'inquiétude & les desirs que je sentoies naître aussitôt. Mais l'espérance de lui voir partager ma satisfaction dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon esprit à la faiblesse des plaisirs que je goûtois, qu'à l'absence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoitroit bientôt pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuses Fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins propre à la dissipation de la table, mais qui fut amené si naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres discours, qu'il ne pouvoit être



accusé d'indécence. Un homme célèbre par son esprit se hasarda négligemment à décider, que de tous les sentimens qui ont partagé jusqu'ici les Philosophes, celui de l'immortalité de l'ame est le moins Philosophique, c'est à-dire, le plus dépourvu de raison : car est-il sensé, ajouta-t-il, de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement ? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de son existence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'adresser. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modestement celui-ci, si vous n'en trouvez pas une qui vous satisfasse en faveur de l'existence de l'ame. Je vois bien ajouta-t-il, qu'il ne faut point vous alléguer la différence essentielle de la matiere, & que vous êtes persuadé avec quelques Anglois que la pensée peut convenir à toutes sortes de substances. Mais en passant même sur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer personne de confesser ce qu'il voit le plus clairement, a-t-on jamais fait une objection sérieuse contre les preuves morales ? Que pensez-vous de nos desirs, de nos craintes, de nos espérances, de l'idée que

nous avons de l'avenir, & de ce sentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'annéantissement comme le plus grand des malheurs? Ce que j'en pense? répliqua l'autre: Mais.. j'appelle nos désirs & nos craintes, des mouvemens purement matériels, qui ont leur source dans la chaleur du sang, ou dans une provision d'esprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir est l'image du passé, que nous prenons plaisir à étendre devant nous; & cette horreur de notre destruction, que vous nommez un sentiment ineffaçable, n'est qu'une propriété commune aux Etres les plus vils, qui se retirent & se resserrent à l'approche de ce qui est capable de les blesser ou de les détruire. Et si vous croyez, ajouta-t-il, qu'on n'a jamais pu faire d'objection sérieuse contre l'existence de l'ame, je répète qu'il est encore plus difficile de la prouver.

Sophisme! reprit l'autre, car il y a mille choses dont l'existence est sûre, sans qu'elle puisse être démontrée. On ne doute point, par exemple, qu'il n'existe des corps, & je soutiens qu'il est impossible de le prouver par une démonstration. Ar-

rêtez , interrompit l'adversaire de l'ame , & de ce qu'on ne doute point d'une chose ne concluez point qu'on en soit sûr. Ce qu'il y a de sûr , & qui porte trop légèrement à ne pas douter de l'existence des corps , c'est une action sensible dont on ne peut nier effectivement la réalité : mais on en concluroit mal qu'elle suppose nécessairement des corps , puisqu'il est certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous font croire qu'il existe des ames : nous pensons , nous désirons , cela est clair ; mais il n'est pas besoin de supposer des ames pour des effets qui peuvent exister sans elles.

Je suis de bonne foi , repliqua l'autre , & voici ce que je veux bien vous accorder. Peut-être n'est-on pas encore parvenu à démontrer l'existence de l'ame , c'est-à-dire , à former une méthode de preuves qui puisse porter la lumière & la conviction dans l'esprit de ceux qui les entendent. Mais c'est une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en soi-même ; & de-là seulement , il s'en suit que les Philosophes qui ont crû l'immortalité de l'ame , ont pû supposer raisonnablement son exis-

tence bien établie, puisque tous les hommes se ressemblant par les principes de la raison comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec sûreté que ce qui est prouvé pour lui, l'est aussi pour les autres. Mais s'il reste quelque embarras là-dessus, ajouta le Partisan de l'ame, il tourne à l'avantage de la Religion, en servant à nous faire connoître combien la révélation Divine étoit nécessaire pour jeter du jour sur nos ténèbres. Et moi, interrompit l'adversaire, je crois, par la même raison, qu'elle étoit inutile. Cette dispute fut beaucoup plus longue; l'un, s'efforçant avec chaleur de ramener tout à un matérialisme grossier, qui ne nous laisse rien à prétendre au delà de la durée de nos corps; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimere, qui est démentie par les lumieres naturelles, autant que par celles de la Religion.

Je prêtai fort attentivement l'oreille à des discours dont le sujet ne s'étoit jamais présenté à mon esprit. Mes principes étoient toujours ceux que j'ai exposés dans une autre Partie de cette Histoire. L'exemple & les leçons de ma mere avoient servi plus que mes propres recherches à m'y at-



tacher constamment , & lorsque je les avois traité d'inutiles , dans un excès de douleurs auxquelles ils n'avoient pû servir de remède , je ne les avois pas moins regardés comme des vérités spéculatives dont le seul foible étoit de ne pouvoir servir à régler les sentimens du cœur. Mais commençant à former mille doutes sur ce qui m'avoit paru le plus certain , je trouvai dans le ton décisif de celui qui avoit combattu l'existence de l'ame , & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion , des motifs de m'y arrêter , du moins pour l'approfondir. Je tins ma curiosité secrète , & faisant avertir le Philosophe matérialiste que je souhaïtois de l'entretenir à l'écart , je lui marquai un rendez-vous , où je lui proposai mille questions.

Il y répondit aussi légèrement que s'il se fût préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué son système : vous êtes , me dit-il , un homme d'esprit , à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les sentimens que je vous propose sont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les vieilles chimères. Ce frein est nécessaire pour le contenir. La convenance des cho-

ses, le goût de l'ordre, & les loix de la société, sont les seules règles de l'homme d'honneur & du Philosophe. Sa naissance l'attache à une condition. Son propre bien, qui est dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs; & s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il sent lui-même qu'il est juste qu'on l'en punisse. C'est une branche qui blesse la symétrie dans un Quinconce ou dans une allée, & qui doit être retranchée sans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raison en confessant la facilité avec laquelle je me laissai entraîner par de si misérables principes. Mais si l'on considère qu'après avoir comme renoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaisir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer, on sera moins surpris que je n'aie point demandé d'autre preuve de sa Doctrine à mon Précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'autorité. Je sens, lui dis-je, la hardiesse de vos décisions, car je ne trouve point sans force le raisonnement que votre adversaire a fondé sur la conviction personnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé,

il faut me mettre dans quelque liaison avec cette multitude de gens d'esprit qui pensent comme vous, & je verrai ce que je dois recueillir de leur témoignage. Il me promit que cette satisfaction ne seroit pas long-tems différée.

Dès le jour suivant il me procura la visite de plusieurs Philosophes (c'est le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai effectivement tout l'esprit & toutes les lumieres qu'il m'avoit vantés. Il m'en nomma d'autres, qui étoient d'un rang trop considérable pour être amenés si familièrement chez moi. Je ne fis pas difficulté de les prévenir, & de rechercher leur amitié. Je me liai ainsi dans l'espace de peu de jours avec quantité de personnes dont le mérite & le nom étoient également célèbres, & ma curiosité n'excepta pas même l'ordre Ecclésiastique. J'observai dans la plupart, les mêmes procédés; beaucoup de réserve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens: mais la confiance naissant bientôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement avec quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions, & avec quel zele ils s'efforçoient de me les inspirer. Je me serois figuré qu'ils

avoient quelque intérêt pressant pour motif, si le soin qu'ils prenoient de se déguiser au Public ne m'eût fait juger qu'ils ne se propoisoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en espéroient point d'autre.

Malgré cette réflexion, qui me laissoit bien des doutes sur la vérité d'une Doctrine si peu utile, le plaisir d'être associé à une secte distinguée par l'esprit, & d'y être considéré même, avec cette flatteuse prévention qui est commune en France pour les Etrangers qui y apportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer mes anciennes lumieres pour embrasser une pernicieuse nouveauté. Je ne puis attribuer cet égarement qu'à la mollesse où je vivois. L'esprit perd sa force en s'affujettissant trop à l'empire des sens, & cet affoiblissement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité que par les impressions qu'il reçoit des organes du corps. A mesure même que je me confirmai dans cette disposition par l'habitude, je sentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embrassées d'abord sans quelques difficultés; & le peu de vigueur qui restoit à



à ma raison, je l'employois à justifier mon erreur. J'ai choqué la nature, disois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & stériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puisqu'elles ne sont rien sans mon corps qui les produit? J'étois bien insensé de mépriser la matiere, elle par qui j'existe, par qui je sens, & sans laquelle, en un mot, je ne ferois rien; car n'est-ce point par elle que je suis capable de plaisir & de peine? Et que reste-t-il dans moi à quoi je puisse donner le nom d'Etre, lorsque tous mes sens sont occupés par quelque chose qui les blesse ou qui les flatte? Le sentiment de mon existence dure-t-il plus long-tems que le composé auquel je donne le nom de mon corps? Ne vois-je point qu'il croît par la force & l'embonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altère & qu'il diminue par leur déperissement & par leurs maladies?

Les assemblées qui continuoient de se faire chez moi devinrent plus sérieuses, par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos conversations. J'avois soin du moins de faire inviter souvent les plus célèbres de nos Philosophes, en observant ces jours-là de n'admettre personne qui

ne fût initié à nos mystères ; & dans ces Parties Philosophiques, tous les secrets de notre secte étoient discutés & approfondis. On nous apprit un jour qu'un des plus zélés Partisans de notre Doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curiosité devint extrême parmi les associés, pour savoir de quelle maniere il s'étoit conduit dans ses derniers momens. On prit des mesures certaines pour s'en éclaircir, & le rapport fut tel qu'on se l'imaginait. Le Philosophe avoit soutenu constamment son rôle. Quoiqu'il eût déferé à l'opinion vulgaire en s'assujettissant aux cérémonies ordinaires de l'Eglise, il parut certain par d'autres circonstances, qu'il étoit mort tranquille dans nos principes.

Après avoir donné des applaudissemens à sa constance, quelqu'un proposa de tirer un fruit considérable de ces sortes d'accidens. Voici de quelle maniere il nous expliqua sa pensée : S'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraisemblance dans les préventions populaires, il faudroit supposer que ce qu'on appelle l'ame n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle se sépareroit du corps, par les liens duquel j'entens dire tous les jours qu'elle est appesantie. Je voudrois, continua-t-il, qu'il se

trouvât parmi nous un caractère assez ferme pour entreprendre cette sorte d'expérience ; c'est-à-dire, que le premier d'entre nous qui sera menacé de la mort, voulût faire avertir ses amis, & leur confesser de bonne foi de quelle manière il se trouvera disposé lorsqu'il se croira prêt à rendre le dernier soupir.

Cette proposition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut personne qui n'y consentit avec ardeur, & j'en vis plus d'un, qui dans l'impatience d'obtenir un éclaircissement dont on se promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre Doctrine, auroit souhaité d'être promptement le Heros d'une si belle aventure. Le Ciel permit que tous ces souhaits ne fussent point inutiles. Avant la fin de la même semaine, un de nos Associés qui se nommoit Monsieur de Treville, homme riche & connu par son goût pour le plaisir, fut atteint d'une pleuresie violente qui le réduisit en peu de jours à l'extrémité. Par le penchant qu'on a toujours à se flatter d'une longue vie, il ne se figuroit pas que le danger fût aussi grand qu'il l'étoit pour la sienne ; mais les Médecins en expliquèrent autrement leur opi-

nion. L'un de nos Philosophes , attentif au progrès du mal , ne fit pas difficulté de l'avertir qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rappella sa promesse , en lui demandant s'il pensoit à l'exécuter ; & soit que la pensée de la mort n'eût point encore agi sur lui dans toute sa force , soit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter sur d'autres craintes , il le fit consentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de son engagement.

Je fus de ce nombre. L'appareil de la mort étoit déjà dressé dans l'appartement du Malade. Un Confesseur , que la bienfaisance avoit fait appeller , venoit d'en sortir après avoir rempli les fonctions de son ministère. Nous nous approchâmes du lieu de la scène , où le Philosophe mourant , paroissoit conserver encore toute la liberté de son esprit. Sa voix étoit éteinte , mais il entendit nos questions. Nous lui en fîmes un grand nombre , auxquelles il répondit par divers signes de tête , & quelquefois par une ou deux paroles qui sortoient difficilement de sa poitrine. C'étoit l'explication de ce qu'il sentoit. Nous en recueillîmes que sa foiblesse étoit extrême , & que ne s'appervant d'aucune autre alté-



ration que celle de ses organes, la mort alloit être pour lui, suivant notre opinion, une simple dissolution des parties de la matiere.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des dernières circonstances de sa vie, & de l'instant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que son extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui proposâmes, dans cette crainte, d'abandonner sa main à l'un de nous, qui la tiendrait dans la sienne, & de nous faire connoître, en la serrant, s'il s'appercevoit de quelque autre symptôme que des mouvemens de la matiere. Il laissa prendre sa main sans résistance, mais soit excès de foiblesse ou refus de se prêter à nos vûes, il ne la serra point. Ses yeux qui rouloient au hasard, & sa respiration qui commençoit à s'embarasser, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à sa fin. Aussi effrayés peut-être que las de ce spectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les réflexions que nous fîmes sur notre aventure étant peu capables de nous apporter plus d'éclaircissemens, il ne se fit

aucun changement dans nos idées. Mais lorsque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de sa mort, nous apprîmes, avec surprise, qu'il étoit beaucoup mieux. & qu'on ne doutoit point de son rétablissement. Il n'y eut pas un seul de nous qui ne souhaitât de le revoir promptement, & dans l'impatience d'entendre ses propres observations, nous n'attendîmes point sa guérison pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu'il ne pouvoit recevoir notre visite.

Ce compliment nous auroit peu surpris, & nous l'aurions attribué au besoin que le Malade avoit de repos, si quinze jours après, lorsqu'on parloit de sa santé comme d'une chose certaine, & que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos assemblées, le bruit ne s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour se retirer à l'Oratoire. Nous apprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi, à un nombre considérable de Philosophes. Les plus déterminés en firent un sujet de raillerie, & plaignirent le bon sens du pauvre Treville, qui ne s'étoit pas sauvé heureusement de sa maladie. D'au-

DE MR. CLEVELAND. 93  
tres, frappés d'un événement si singulier,  
marquerent de l'embarras par leur silence.

Mais, comme si le Ciel eût pris soin lui-même de ménager les citconstances, on m'avertit presqu'au même instant qu'un Ecclésiastique demandoit a me voir de la part de Monsieur de Treville. Cet incident ayant réveillé la curiosité de mes Convives, on me pria, si je n'attendois rien de secret dans cette visite, de faire introduire l'Inconnu au milieu de l'assemblée. Il n'y eut personne qui ne s'attendît à quelque ouverture extraordinaire, & l'attente de personne ne fut trompée. Il l'étoit déjà beaucoup que Monsieur de Treville eût choisi exprès le tems d'une de nos assemblées pour cette députation. C'est ce que son Messager ne fit pas difficulté de nous confesser d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes Convives, & sur les lumieres qu'il avoit reçues de celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonstances favorables à sa commission.

Son discours fut simple. Il étoit chargé de nous faire le récit des motifs qui avoient porté Monsieur de Treville à la retraite, & vous ne pouvions, nous dit-il, en es-

perer de personne un plus fidèle , puisqu'étant son Confesseur il connoissoit ses plus intimes sentimens. Le caractère de Monsieur de Treville étoit connu du Public. Homme d'esprit & d'honneur , suivant les idées du monde , il avoit vécu sans reproches. Madame l'avoit honoré d'une estime particulière , & l'éclat de sa douieur à la mort de cette grande Princesse avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de son caractère. Son seul défaut avoit été toute sa vie de vouloir se distinguer par des opinions supérieures à celles du vulgaire , & de traiter de foiblesse ou de superstition tout ce qui étoit reçu du commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité s'il s'étoit attaché simplement à la chercher ; mais toujours ardent à se prévenir contre les opinions de la multitude , la singularité étoit un attrait auquel il ne résistoit point , & qui suppléoit dans son esprit à la force des preuves. Avec cette disposition il étoit toujours prêt à recevoir une Doctrine nouvelle , si elle lui étoit proposée avec quelque air de mystère , & le seul plaisir de penser comme le petit nombre , lui tenoit lieu de conviction.



Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle doctrine qui étoit passée de Londres en France. Hobbes en avoit jetté les semences à Paris pendant le séjour qu'il y avoit fait avec le Roi Charles. On a vû avec quel succès elle s'y étoit répandue, & j'avois toujours remarqué que Monsieur de Treville en étoit un des plus zélés défenseurs.

Cependant comme la soumission extérieure aux usages établis étoit un autre point de cette créance, il ne refusa point d'écouter les Ministres de l'Eglise lorsqu'on lui proposa de les recevoir dans sa maladie. Son bonheur voulut que le confesseur qui fut appelé, connût déjà son caractère par le rapport d'un de ses amis. Il ne fut point surpris de la douceur & de la tranquillité avec laquelle il lui vit accepter les secours ordinaires de la Religion, mais ce qui auroit satisfait un Directeur moins éclairé, n'ayant servi qu'à redoubler ses alarmes, il lui tint ce discours: Je ne suis point la dupe, Monsieur, de cette fausse résignation avec laquelle vous paroissez vous soumettre aux fonctions de mon ministère; je vous apprens au contraire que n'ayant que peu d'heures à vivre, c'est

vous-même qui êtes malheureusement trompé par une erreur dont il vous reste à peine le tems de revenir. Il est question, si vos opinions sont fausses, de passer à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réserver que d'affreuses punitions au mépris que vous avez fait de son culte. Comparez le malheur dont je vous menace aux raisons que vous avez de ne le pas craindre, & voyez s'il est sage d'en courir les risques,

Dans quelque épuisement que la maladie eût déjà réduit Monsieur de Treville, la justesse naturelle de son esprit n'étant plus combattue par la chaleur du sang ni par le goût d'une fausse gloire, il lui prit un tremblement qui se communiqua tout d'un coup à tous ses membres. Son visage se couvrit d'une sueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur étant comme levé à ses yeux, il ne vit pendant quelques momens que le redoutable appareil du fort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pousser des cris, si l'habile confesseur ne se fût hâté de le rassurer, en faisant changer de face à la scène. Il lui découvrit les ressources d'un cœur sincère, qui revient aux devoirs qu'il a négligés,

c'est-à-dire, la bonté d'un juge qui aime à se laisser fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble si pressant lui arracha, il fit à son Directeur l'aveu des engagemens qu'il avoit avec nous. Le conseil qu'il reçut de lui fut de nous admettre auprès de son lit, & de prendre cette occasion pour réparer le scandale de ses erreurs, en nous confessant le changement qu'il venoit d'éprouver; il y consentit: mais la force du mal s'opposant à ses résolutions, il tomba presque aussitôt dans l'état que j'ai représenté, & qui lui ôta l'usage de la langue en notre présence. Ce désordre de ses sens fut une heureuse crise, qui lui rendit bientôt toute sa vigueur. S'il avoit refusé notre seconde visite, c'étoit pour prendre le tems de se fortifier dans ses nouvelles idées; & les ayant portées jusqu'à former la résolution de renoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur que de nous faire expliquer un miracle dont il souhaitoit que l'effet pût s'étendre jusqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'Ecclesiastique accompagna ce discours, que Monsieur de Treville avoit gardé les me-

sures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre & nous exposer peut-être aux persécutions d'un zèle indiscret. Cependant, soit que cette crainte eût d'abord saisi mes associés, soit qu'une conversion si étonnante, dans un courtisan dont le mérite étoit aussi distingué que la naissance & la fortune, les frappât d'une véritable admiration, ils garderent un silence qui les auroit fait prendre pour une troupe de coupables. J'adressai quelques civilités à l'interprète de Monsieur de Treville, pour empêcher qu'il ne s'aperçût de leur trouble, & l'ayant chargé d'en faire beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé, je le conduisis jusqu'à son carrosse. Cet excès de politesse étoit dans moi-même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'Ecclésiastique satisfait, comme on tâche de se délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes convives, j'en trouvai plusieurs qui se dispoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurèrent quelques momens de plus avec moi, soutinrent mieux un personnage qui n'étoit pas sans difficulté. La conversation étant retombée comme néces-



sairement sur Monsieur de Treville, on mit en doute si une démarche aussi singulière que la sienne ne se dementiroit pas tôt ou tard ; & sans toucher aux raisons qui l'y avoient engagé, on conclut de l'inconstance ordinaire des hommes, sur tout à l'âge où il étoit & avec les liens qui le rappelloit au monde, qu'il ne se sauveroit pas du ridicule d'y reparoître, après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagemens néanmoins qu'il prit bientôt à l'Oratoire justifient parfaitement sa constance.

Je ne m'étois point attaché assez ardemment au système qu'il abandonnoit, pour en regretter un des plus ingénieux défenseurs ; & je compris même fort bien que si l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité par l'impression qu'elle fait sur ses sectateurs, il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de Monsieur de Treville pour le sentiment qu'il venoit d'embrasser, que des raisonnemens vagues & du zèle apparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant celle-ci, comme une idée philosophique

qui pouvoit être soutenue avec quelque apparence de force, j'avois toujours été arrêté par l'étrange supposition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroissoit point aussi clair qu'à mes associés, que la pensée pût convenir à la matiere: & si j'étois forcé de confesser que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir, il me sembloit que dans une incertitude dont les lumieres naturelles ne pouvoient me faire sortir, le seul parti raisonnable étoit de reconnoître les bornes de mon esprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé aussi que les lumieres réunies de plusieurs personnes dont la probité & le bon sens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance; & l'exemple, comme j'en ai déjà fait l'aveu, avoir eu plus de force que mes propres vûes pour m'engager dans un principe où je trouvois toujours de l'obscurité. Il s'y étoit joint, sans doute, un peu de cette vanité badine qui fait trouver du plaisir à penser autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fausse gloire qui porte à s'élever au-dessus des terreurs communes; comme

si notre maniere de penser sur les choses étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le desire ou qu'on se l'imagine. Mais à quelque autre source qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il est certain qu'elle n'avoit jamais été jusqu'à s'affujettir entièrement mon esprit.

Cette réflexion, à laquelle je m'arrête avec plaisir pour m'en faire une excuse, auroit bien plus de force s'il me prenoit envie de l'appliquer à mes associés, c'est-à-dire, de mettre en doute si c'étoit sincèrement qu'ils étoient attachés à la doctrine impie dont ils faisoient profession. J'aurois du moins, de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu jusqu'alors sur tout ce qui s'appelle lumiere de Religion. Mais élevés dans d'autres principes, par quels degrés avoient-ils pû parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur esprit? Il m'arriva même pendant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me sentir quelquefois rappelé à des idées plus justes, par des réflexions qui sembloient se présenter d'elles-mêmes. Quoique j'évitasse avec soin de mettre Fanny sur ces ma-

ties, & que mon dessein fût toujours de la laisser libre dans ses principes de Religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir souvent les yeux sur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du Christianisme, & j'admirois la satisfaction qu'elle paroïssoit tirer de ses propres sentimens. Il ne faut pas douter que son caractere naturel, qui étoit la douceur & la tendresse, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette disposition. La vertu même prend toujours la teinture du temperament. Mais ce qu'il y a ainsi de plus aimable & de plus parfait dans la nature se trouve donc malheureusement inutile, si le motif qui le produit n'est qu'une chimere : & ses effets les plus charmans, tels que la régularité des mœurs, la sagesse & la tranquillité, portent sur des fondemens trompeurs, dont il n'y a rien de solide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois jusqu'à me dégoûter & de ma nouvelle Philosophie, & de ceux qui me l'avoient inspirée. Il faut porter l'incrédulité plus loin, ajoûtois-je, & si le premier Etre a été capable de nous engager dans une erreur si cruelle, il faut s'en faire une image si odieuse qu'elle nous dispense du



culte ; ou le regarder lui-même comme une autre chimere, dont l'existence renferme bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, soit que ce fût effectivement la crainte qui eût causé l'embarras de mes associés, ou que la seule confusion qu'ils ressentoient de la foiblesse de leur système leur fit éviter ma présence comme un reproche, je fus surpris les jours suivans de n'en pas voir un seul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'absence de Fanny qui se prétendoit encore assez mal de son incommodité pour garder son appartement, m'avoit extrêmement refroidi pour les excès de bonne chere & de dissipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cause de mon changement ; mais lorsque la compagnie de mes Philosophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaisser jusqu'à les faire presser de revenir, je me retrouvai livré à une société badine & voluptueuse qui ne m'entretint que de chansons & de contes à rire, je me sentis disposé fort différemment pour des plaisirs où j'avois trouvé quelques douceurs, lorsque je les parta-

geois du moins avec mon épouse & ma fille. Cependant cet ordre de vie se trouvoit trop bien établi dans ma maison pour être interrompu légèrement. Je pressai Fanny de prendre quelque chose sur elle-même ; & lui confessant que la table me devenoit fort ennuyeuse sans elle , je lui demandai en grace de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort légère. Elle sourit de mes instances ; & n'en marquant pas plus de disposition à me satisfaire, elle se retrancha sur un nouveau prétexte auquel je ne pus rien opposer. Ses deux fils étoient malades au collège, & l'équiétude qu'elle en avoit ne lui permettoit point de se montrer au Public.

La vie qu'elle menoit avec sa fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit su choisir parmi les Dames dont je lui avois procuré la connoissance, deux amies dont elle avoit goûté le caractère, & qui étoient pour elle avec Madame Riding, Madame des Ogeres & ma sœur, une compagnie fidelle dont elle faisoit ses délices dans toutes les heures qu'elle ne passoit pas avec moi. Ainsi, pendant que les engagemens que

J'avois pris en quelque sorte avec le Public me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples dans une société conforme à ses inclinations. Mais elle ne se bernoit point là; & ce que la suite du tems me fit découvrir malgré elle, donnera, sans doute, une nouvelle admiration pour son caractère. Les amies dont elle avoit fait choix étoient non-seulement tendres & généreuses comme elle, mais se faisant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualités au sentiment du cœur, elles employoient continuellement leurs soins & leurs richesses à l'exercice de toutes sortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu besoin d'exhortation pour inspirer le même goût à Fanny, leurs secours lui avoient été utiles dans un pays qu'elle ne connoissoit point, pour seconder ses intentions, & pour diriger ses bienfaits. Il n'y avoit plus de misérables aux environs de ma demeure, depuis que Fanny avoit trouvé le moyens de répandre secrètement ses largesses. L'infortune & la tristesse étoit un titre pour obtenir de l'accès auprès d'elle, & pour tirer de sa bouche & de sa main du soulagement & des consolations.

tions. Je lui avois donné un empire absolu sur mes richesses, en lui faisant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour satisfaire ses moindres goûts. Quel charme pour mon cœur, si lorsque je lui reprochois de faire trop peu de dépense pour sa parure & pour ses commodités, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaisirs elle sacrifioit des goûts si ordinaires à son sexe; & que je lui portai d'envie, dans la suite, en apprenant qu'elle avoit senti plutôt que moi la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui! Le mérite qui languissoit sans secours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'appui & qui étoit exposée à devenir la proie du riche voluptueux, l'orphelin, la veuve, enfin, tout pauvre & tout misérable qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralités de Fanny. Ma fille, qui trouvoit dans son cœur le même penchant à faire du bien, ne se contenta point d'entrer par ses desirs dans les entreprises de sa mere. Elle s'ouvrit à part différentes voyes pour imiter son exemple; & dans le tems qu'elle la felicitoit d'être si bonne, en lui marquant une espece de



jalousie de ne pouvoir donner le même effort à ses sentimens, elle trouvoit le moyen d'en faire presque autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit secrettement à sa parure & à ses plaisirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuse, & pour le genre de vie dont je m'étois flatté de leur faire un bonheur, qui leur faisoit craindre de se rengager dans les repas & dans les fêtes où je les pressois continuellement de reparaître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ces frivoles occupations, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier, & n'osant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaisance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit apporté, devint encore plus vraisemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfans. Ils furent saisis tous deux d'une fièvre maligne, qui se termina par un mal encore plus dangereux. La petite vérole se déchaîna sur eux avec toute sa fureur, & suivant l'ordre du collège, ils furent transportés dans un autre lieu, pour sauver de la contagion une mul-

tude de pensionnaires. Les alarmes de Fanny ne peuvent être représentées. Elle auroit voulu avoir ses deux fils, leur donner tous ses soins, & ne les pas quitter un moment. Mais le Recteur nous rassura par l'éloge qu'il nous fit du Gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zèle surpassoit toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie; & lorsque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la présence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Je ne connoissois point encore ce Gardien fidelle. Sa modestie, son désintéressement, & cent vertus dont le Recteur me parloit avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des appointemens médiocres, & lorsque je l'avois fait presser de venir quelquefois à ma maison, il s'en étoit défendu, par la crainte, disoit-il au Recteur, que je ne le forçasse d'accepter des présens, ou d'autres libéralités qu'il étoit résolu de refuser. Un mérite si rare dans un homme à qui je ne supposois point d'autres

motifs que les obligations de son emploi, m'inspiroit autant d'estime & d'affection pour lui, que de reconnoissance pour le Recteur, de la main de qui je le tenois. Ma résolution étoit de lui faire quelque jour un sort digne de lui, en lui assurant des récompenses proportionnées à ses services, & ce desir s'accrut encore par l'heureux succès des soins qu'il rendit à mes enfans. Ils réussirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur resta pas la moindre trace d'une maladie, dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entièrement. Le Recteur, en m'apportant cette heureuse nouvelle, se chargea de me les amener avec leur Gouverneur, aussi-tôt qu'ils auroient repris leurs forces; mais il ne put le faire consentir à cette visite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le service signalé qu'il m'avoit rendu. En vain le fis-je solliciter en effet de recevoir un présent convenable à ma reconnoissance; il le refusa avec la même noblesse, & mes instances furent une autre raison de laquelle il prit comme droit de nous fuir, lorsque je paroissais au collège avec mon épouse.

Quoique ce désintéressement fût poussé jusqu'à l'affectation, il ne me vint aucun soupçon de la vérité, & je remerciois le Ciel qui prenoit soin de favoriser ainsi tous mes desirs. D'un autre côté les lettres que je recevois de M. & Madame de L\*\*\* m'apprennent qu'ils étoient tranquilles à Londres, & que les affaires de Mylord Clarendon y prenoient une face plus heureuse. Il m'avoit écrit lui-même que sa famille étoit revenue de ses alarmes, & qu'après une longue explication qu'elle s'étoit ménagée avec le Roi, ce Prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui la faisoit mieux espérer de l'avenir. Charles étoit peu dissimulé, & le Comte de Clarendon connoissoit assez son caractère pour se reposer sur sa parole; ce qui lui restoit de défiance ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit fait dans son ministère, & dont il croioit la haine incapable de se ralentir. La reconciliation de la Duchesse d'York avec le Roi, avoit été suivie d'une faveur si éclatante, qu'elle auroit dû calmer entièrement les inquiétudes du Comte, s'il ne l'avoit regardée comme un nouveau motif



tif de jalousie pour ceux qui le haïssoient. Mylord Combury son fils aîné, avoit obtenu la charge de Grand Ecuyer, & le Roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit récompenser les services du pere. Mais aussi foible que sincere, il étoit toujours à craindre qu'il ne se laissât surprendre aux inspirations de ceux qui l'approchoient, & que ces apparences de bonté ne cédaient encore à ses anciens ressentimens.

Cependant le présent étant capable de nous rassurer, je fis part de ces agréables événemens à Fanny, & me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvellai mes instances pour la tirer de cette vie simple & retirée, dans laquelle elle paroïssoit s'oublier. Tous les prétextes étoient levés. Je lui proposai une fête délicieuse, où je l'invitois à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de se trouver à ma table, & qui se plaignoient de ne l'y pas voir depuis si long-tems. J'avois formé avec eux le projet d'un divertissement magnifique dans mes jardins de Saint Cloud, & rien n'y devoit être épargné pour le plaisir & pour l'éclat. J'en fis la descrip-

tion à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une manière d'applaudir à mon dessein, en portant l'admiration jusqu'à l'étonnement. Mais la réponse qu'elle me fit, me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle, de condamner vos plaisirs, & c'est une satisfaction continuelle pour mon cœur de vous voir goûter quelque chose avec cette ardeur & cette joie. Mais si vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'est pû faire que la conformité qui est dans nos caractères ne s'étende point jusqu'à nos plaisirs, & cette différence m'humilie. Je vous avoue, continua-t-elle, que ne pensant qu'à vous plaire, je me suis efforcée longtemps de porter un visage tranquille à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toujours assiégé le cœur. Je vous promets encore la même complaisance, si vous m'en faites une loi. Mais lorsque je vous vois attentif à prévenir tous mes de-

sirs, & que je ne puis douter du sentiment qui vous fait souhaiter de me rendre heureuse, je ne dois pas vous déguiser comment je puis l'être. Ce ne sera jamais par la dissipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination, sans laquelle je ne me figure ni liberté d'esprit, ni tranquillité du cœur. Mes malheurs & mes fautes ne sont venus que de mon trouble. Je veux que l'amour & la vertu n'ayant rien qui les contraigne, ou qui les suspende un moment dans mon ame. Ils suffisent pour l'occuper seul. Je n'ai pas besoin d'autres sources de joie. Jouissez de vos plaisirs, & donnez-moi les restes de votre tems dans ma solitude, où je serai trop contente lorsque vous viendrez passer avec moi quelques momens.

Je l'écoutois avec une attention qui me faisoit remarquer jusqu'à ses moindres mouvemens. Comme elle s'étoit fait quelque effort pour m'expliquer ses sentimens avec cette liberté, son visage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je lisois dans ses yeux qu'elle n'étoit pas sans quelque crainte de me trouver opposé à ses vûes. J'étois sûr de lui plaire par ma réponse. Et quelle autre vûe étois-je capa-

ble de me proposer que celle de lui plaire ? Je me hâtai de lui dire : Vous m'assurez donc que vous êtes sans goût pour les plaisirs que j'ai voulu vous procurer ? Jugez si j'en conserverai beaucoup moi-même après cette déclaration, lorsque le Ciel m'est témoin que dans tout ce que vous m'avez vû rechercher le plus ardemment, j'en ai pensé qu'à satisfaire le vôtre. Quelle idée avez vous de mon amour, si vous me croyez sensible à quelque plaisir qui ne puisse pas vous toucher ? L'ardeur de vous rendre heureuse m'a fait illusion. Mais puisque je me suis trompé si malheureusement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'est à vous-même que je l'abandonne désormais ; & je commence non-seulement par rompre la partie de Saint Cloud, mais encore par réformer absolument ma table.

Elles'opposa à cette résolution. La bienfaisance, me dit-elle, avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout d'un coup. Votre table est établie ; le projet de votre fête est répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puisse vous tenir lieu d'excuse. D'ailleurs il est



difficile, ajouta-t-elle en souriant, que vous renonciez sans quelque regret à des amusemens, dont votre imagination s'est entretenue avec plaisir; & lorsque vous avez tant d'indulgence pour mes goûts, je n'en suis que plus obligée de souhaiter la satisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à Saint Cloud: Vous continuerez de recevoir ici vos amis: & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de suivre mes inclinations.

Je l'assurai qu'elles décideroient des miennes. J'ignorois en effet jusqu'où la forme de vie que j'avois embrassée convenoit à mes propres penchans. Les raisonnemens vagues qui m'y avoient déterminé n'étoient point encore assez éclaircis par l'expérience. J'avois conclu de ce qui s'étoit passé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit consister que dans le plaisir; mais le soin du bonheur d'autrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toujours ôté la pensée d'examiner si c'étoit de l'espece de plaisirs dont j'avois fait choix, que je devois attendre pour moi-même une véritable satisfaction; & celle que j'y avois trouvée jusqu'alors, étoit moins venue de mon

propre goût, que de l'espérance où j'avois été de satisfaire effectivement celui de mon épouse & de ma fille: sans jeter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny, si elle croyoit Cécile aussi mal-disposée qu'elle, pour les amusemens que je leur avois procurés? Sa réponse me causa une autre surprise:

Vous me parlez de Cécile, me dit-elle, & j'étois étonnée que depuis l'entretien que vous avez eû avec elle, vous n'ayiez pas fait attention au changement qui se fait tous les jours dans son humeur. Je ne m'en suis pas trop alarmée lorsque j'ai crû que l'amour y pouvoit contribuer, & le consentement que vous accordiez à son mariage avec Dom Thadeo me faisoit penser avec plaisir qu'elle étoit assez touchée de son mérite pour se croire heureuse de recevoir sa main. Mais elle vous a découvert le fond de son cœur, & j'ai tiré d'elle plusieurs fois les mêmes aveux. Si elle est possédée de quelque passion, ce n'est pas pour cet amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. En vain je la presse de s'ouvrir. Elle me prie d'être tranquille sur son compte, & dans le tems qu'elle s'es-

force de me déguiser ce qui l'agite, elle se trahit quelquefois par des larmes. Il me naît un soupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer que pour me donner le tems de l'éclaircir. Ne feroit-ce pas le Duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de sa figure ? Elle s'est informée cent fois si nous n'avions pas eu de ses nouvelles ; & quand je lui demande quel intérêt elle y prend, sa seule réponse est qu'il lui semble étrange qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un silence qui ne s'accorde point avec une passion si vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'est pas une marque d'indifférence, & je suis trompée si Cécile n'aime le Duc. Quelle apparence, lui répondis-je sans balancer, qu'une fille si sage & si retenue, se fût livrée à des sentimens dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre ? Le Duc est libre à la vérité, & je me figure bien qu'après avoir marqué si peu de fierté dans son premier mariage il pourroit penser à ma fille sans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer son caractère, & qui n'ignore pas la folle ardeur qu'il a conçue pour vous, comment pourroit elle espe-

ser quelque fruit raisonnable de ses sentimens? Vous n'avez pas lû, interrompit Fanny, que le penchant du Duc a balancé d'abord entre ma fille & moi; & me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez Mylord Clarendon, elle me parut persuadée que les soins extérieurs du Duc & tous les empressemens qu'il avoit marqués pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoit servi fort heureusement à déguiser sa véritable passion.

L'air de vrai-semblance qu'elle donna par d'autres réflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil; & quoique le caractère de Cécile, que je connoissois par tant d'épreuves, me parût supérieur à certaines foiblesses, je n'eus pas de peine à me persuader qu'un cœur aussi plein de sentimens que le sien, échauffé encore par les exemples de tendresse qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux séductions du Duc. Je raisonnois sur la foiblesse ordinaire de son sexe, car en attribuant à ma fille cette espece de corruption, j'avois regret de changer quelque chose à l'opinion que j'avois toujours eue de sa délicatesse. Sans lui faire un crime de son



Son inclination, j'aurois souhaité qu'elle ne se fût point aveuglée jusqu'à ne découvrir que des vertus dans un homme que je ne l'aurois pas crue capable d'aimer si elle avoit ouvert les yeux sur la plus légère partie de ses défauts. Un emporté, un imprudent, un présomptueux, ne me paroïsoit pas digne du cœur de Cécile. Et puis je trouvois qu'après avoir eu de si justes raisons de se défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagée si légèrement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eu raison de traiter d'importante, si elle avoit été fondée sur des preuves plus certaines que de simples soupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de ménagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une mere, & portant l'injustice jusqu'à chercher tous les moyens d'arracher son secret à ma chere fille, je renouvelai plusieurs fois les efforts que j'avois déjà faits pour le tirer de sa bouche. Elle crut que mes questions regardoient encore Dom Thadeo. En confessant qu'il avoit changé de méthode, elle ajouta qu'elle ne se sen-

toit pas plus de penchant pour lui, & que si j'aimois son repos elle me demandoit en grace de la délivrer de ses importunités. Vous ferez satisfaite, lui dis-je; si je l'estime assez pour avoir approuvé les soins qu'il vous a rendus, ma tendresse pour vous y mettra des bornes lorsqu'ils commencent à vous paroître si fatiguans. Mais vous flattez-vous de me déguiser longtems que vous avez une autre passion au fond du cœur? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajoutai-je en la regardant tendrement? vous Cécile, dont j'ai si bien connu l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & si chere encore que je ne crains pas de la rappeler. Ah! chere fille, repris-je, avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'est pas dur quand on est né d'un Pere & d'une Mere si sensibles. Puissiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une passion sage & heureuse! mais pourquoi faites-vous difficulté de vous ouvrir à moi? Je n'attens que le nom de votre amant pour employer tous mes soins à vous unir avec lui.

Elle baïsa affectueusement mes mains; & la maniere ardente dont elle les pressoit

avec ses lèvres, me faisoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans son cœur qu'elle n'en marquoit dans son discours, & que je ne pouvois en démêler sur son visage. Mais s'obstinant à se taire, elle me laissa dans la même inquiétude où j'étois, c'est-à-dire, presque certain qu'elle étoit pressée de quelque trouble extraordinaire, & sans aucune lumière pour en pénétrer la cause. Elle tient de vous, dis-je à sa mere qui attendoit impatiemment le succès de cet entretien. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal secret, qui vous a brûlé le sein sans pouvoir vous arracher un seul cri, & dont vous n'avez pas même conçu que la flamme se communiqueroit tôt ou tard jusqu'à moi. Fanny, alarmée effectivement de ce souvenir, résolut plus fortement que jamais de se faire jour dans le cœur de sa fille. J'ajoutai que perdant toute espérance pour Dom Thadeo, je ne croyois pas que la bienfaisance nous permît de le retenir plus longtems avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là-dessus nos sentimens.

Ce n'étoit pas une entreprise où je pusse me dispenser de quelques ménagemens.

Je priai Dom Thadeo de passer avec moi dans mon Appartement, & redoublant les civilités avec lesquelles j'étois accoutumé de le traiter, je lui demandai d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à se louer un peu de la complaisance de Cécile. Je voulois connoître par son propre aveu le degré de ses esperances. Il me confessa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que loin d'avoir gagné quelque chose à suivre mes conseils, son silence & ses soins respectueux n'avoient servi qu'à reculer ses progrès. Il étoit au point d'expliquer ses sentimens, & s'ils n'étoient pas écoutés avec bonté, on se faisoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris de ne faire parler que ses yeux & ses soins, le réduisoit à douter si l'on y faisoit la moindre attention, & lui ôtoit en même tems la hardiesse de renouveler un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenser. Il ajouta mille réflexions chagrines, qui marquoient le desespoir de son cœur, & parmi lesquelles je crus entrevoir les mouvemens d'une violente jalousie.

J'attendois quelque éclaircissement, & je l'excitai par mes discours à s'ouvrir



d'avantage ; mais s'étant réduit à me demander par de nouvelles instances ma compassion & mon secours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ses peines, en lui déclarant que je n'espérois plus moi-même de le voir réussir dans une entreprise dont j'avois souhaité le succès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui dis-je, si vous aviez pu lui inspirer le moindre sentiment de tendresse. Mais son repos m'est cher, & lorsqu'elle desire absolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuser à ses instances. L'absence, ajoutai-je, aura bientôt son effet ordinaire pour la guérison de votre cœur.

Il comprit trop aisément ma pensée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laissa voir dans ses yeux. Les circonstances de son départ ne me furent pas moins sensibles. Il n'ajouta pas un seul mot qui regardât Cécile. Le cœur ferré, & la voix presque éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignages d'amitié qu'il avoit reçus dans ma Maison. Etant allé du même pas dans l'Appartement de Fanny & dans celui des autres Dames, il leur fit ses remerciemens

& ses adieux, avec le même air de tristesse. Je ne m'informai point s'il avoit vu Cécile ; mais ne doutant point que sa résolution ne fût de se retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques présens qu'il accepta avec beaucoup de politesse & de reconnaissance.

Loin de me défier du noir orage qui étoit prêt à se former sur ma tête, je me crus heureux d'avoir pu me dégager si honnêtement d'une espece de lien, que je craignois de ne pas trouver si facile à rompre. J'en parlai dans ce sens à mon épouse. & je félicitai Cécile de sa liberté. C'étoit une nouvelle satisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaisance que j'avois eue pour leurs desirs. L'une obtenoit ce qui étoit, disoit-elle, le plus conforme à ses inclinations. L'autre étoit délivrée de l'unique sujet de peine, dont j'avois pu lui arracher l'aveu. Je regretai si peu ces deux changemens, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquillité des deux chers objets dont je le faisois dépendre. Il ne me restoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-même. Devant quelque chose au Public, depuis que je me

trouvois lié avec tant d'honnêtes gens , je ne pouvois penser à réformer si brusquement ma table. Quoique je ne me fusse jamais senti une inclination bien ardente pour ce genre de plaisir , j'y avois pris assez de goût , pour m'imaginer du moins qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y renoncer , ce seroit un sacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny ; mais elle reconnoissoit elle-même que la bienfiance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainsi, m'attachant à peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flattai que mon tems seroit fort heureusement employé, lorsque je le partagerois entr'elle & les plaisirs dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais si bien reconnu que dans cette occasion combien nous devenons obscurs & impénétrables à nous-mêmes , aussi-tôt que l'imagination se livre à de frivoles amusemens , qui ôtent à l'esprit le pouvoir de s'exercer par ses réflexions. Je m'étois abandonné jusqu'alors aux plaisirs, dans la seule vue que j'ai rapportée ; & n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations légères , dont l'exem-

ple d'autrui & ma propre expérience me faisoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recueillir. Le goût de Fanny ne décidoit point absolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois que son caractère la portoit à la mélancolie, & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre sorte d'amusemens, n'empêchoit point que ceux dont je lui avois fait faire l'essai ne fussent capables de satisfaire un caractère plus vif. Il est vrai que pour moi qui ne me proposois point d'autre bonheur que le sien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais faire une forte impression sur mon cœur. Mais aussi longtems néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vue dominante, pourquoi me serois-je refusé un plaisir qui pouvoit se concilier avec tous les devoirs de ma tendresse ?

C'est ainsi que faute de réflexion sur les véritables mouvemens de mon cœur, j'avois pris la satisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table & dans la dissipation de mes autres amusemens, pour un goût que j'attribuois à mon caractère, & que je les croyois capable de satisfaire par leur



nature. La nouvelle expérience que j'en fis ne tarda guères à me détromper. Je ne fus pas plutôt à table, avec la pensée que je ne devois plus y voir Fanny & Cécile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouement que j'y avois toujours porté. Leur absence n'étoit auparavant qu'un mal passager, que je supportois par la certitude de le voir finir. Mais la conversation la plus vive, & tous les raffinemens de la bonne chère, me devinrent un supplice, lorsque je fus assuré que je ne les partagerois plus avec elles. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai même assez longtems de surmonter une pesanteur qui ne m'étoit plus ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de santé. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble se communiquoit à mon esprit. Enfin continuant de reconnoître qu'elle me poursuivoit de même, dans toutes les parties de dissipation où je me laissois encore entraîner par mes amis, j'ouvris les yeux sur la cause de cette incommode agitation. Plaisirs frivoles ! amusemens sans force ! m'écriai-je un jour en portant de

plus près mes réflexions sur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur. Je sens quel est le seul bien qui puisse m'attacher sans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la jouissance par de si misérables diversions.

En m'arrêtant encore à cette seule idée, j'aurois abandonné sans balancer toutes les sociétés où le seul goût de l'amusement m'avoit engagé, si la crainte de m'exposer à quelque raillerie par un changement trop brusque, n'eût toujours été assez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertissement que j'avois fait préparer à Saint Cloud, & le sentiment de Fanny même étoit que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis si longtems. Mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles dispositions, ou plutôt en examinant avec elle ce qui s'étoit toujours passé dans mon cœur, je lui confessai que j'avois été trompé par de fausses espérances ; je lui confessai que tous les plaisirs dont je m'étois fait une si douce idée, ne me paroissoient plus qu'une honteuse illusion. Elle reçut ce discours avec une joie modeste, qui n'exprimoit pas toute la satisfaction qu'elle en ressentoit. Mais après m'avoir regardé un moment,

comme pour attendre si je n'avois rien à lui dire de plus : J'ai prévu, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuse. On n'entendrait pas tant de plaintes sur la misère de notre condition, si des biens qui dépendent de la fortune, & que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur ou d'industrie, étoient capables de faire régner dans le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines. Mais savez-vous, ajouta-t-elle, en quoi je m'imagine que l'erreur consiste ? C'est précisément dans les deux excès, dont il semble que vous ne reconnoissiez l'un que pour vouloir déjà vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si méprisables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature & la nôtre.

Cette réflexion fut interrompue par une visite importune, qui ne nous permit point de continuer notre entretien ; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois le caractère judicieux de Fanny,

& j'avois trouvé dans son discours une vraisemblance dont j'étois frappé. Les aveux que j'ai faits dans vingt endroits de cette Histoire doivent avoir accoutumé mes Lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût insurmontable pour mes anciens principes m'ôtoit jusqu'à la pensée de les rappeler pour en faire usage ; & me défiant de tout ce qui m'étoit suggéré par ma raison , il ne me restoit guères d'autres règles de conduite que le sentiment. Je n'exagere point, si j'ajoute que dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au matérialisme , il étoit entré moins de lumière & de conviction , que d'envie d'humilier mon ame en la rabaisant au plus vil état dont j'eusse l'idée , & de tirer une sorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendus. Mon cœur étoit heureux par l'amour ; j'avois comme renoncé à l'être par la sagesse , & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuse expérience que je venois de faire des plaisirs , le souvenir même de ma foiblesse dans une occasion que je ne me rappellois pas sans honte & qui me faisoit éviter jusqu'au nom de la



Comédienne Espagnole , enfin , des semences d'inquiétude , que me laissoit dans l'esprit un vuide déjà commencé par la résolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations , me firent recevoir avidement de la bouche de Fanny le nouveau plan de conduite qu'elle sembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroissoit peut-être ennuyeux que par sa continuité , pouvoit devenir plus agréable lorsqu'il seroit pris avec quelque mélange , il me restoit à chercher un fond d'occupations moins badines pour remplir les intervalles. Ce soin , dont je m'occupai quelque tems , m'entraîna malgré moi dans une réflexion fort amere sur le malheur de la condition humaine , qui n'offre presque rien dont on puisse se faire une ressource assurée contre l'ennui. L'amour même , dont je faisois mon suprême bonheur , me laissoit cent momens qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être sans cesse avec mon Epouse , sans m'exposer peut-être au danger de la fatiguer par mes caresses mêmes , ou du moins sans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empressemens excessifs d'un mari. Ce ne

fut qu'après une longue méditation que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroïssoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le seul dont il y ait quelque satisfaction solide à espérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de réflexion & de sentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais par une courte revue du passé, que la vérité & la sagesse Philosophiques sont des chimeres de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature ayant du moins un objet réel & sensible, elle pouvoit attacher l'esprit avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle roule sur les objets qui nous environnent; sans compter que les erreurs où elle peut conduire ne sont jamais assez importantes pour altérer notre tranquillité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je pensai recueillir tout ce qui avoit été composé de plus estimable sur cette matiere, & j'y compris, avec ce qui porte le nom de Physique, cette multitude de sciences qui sont renfermées sous celui de Mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carrière si vaste, son étendue même fut une autre raison de m'y en-

gager, parce qu'elle me découvroit une espace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt des bornes. Je ne me proposai point d'autre objet pour l'esprit; & si je ne donnai point l'exclusion absolue au reste des sciences & des arts, ma résolution fut de ne les admettre qu'à la même condition que les plaisirs, c'est-à-dire, par intervalles, & comme de simples délassemens.

Je n'avois rien à desirer pour le cœur; aussi long-tems que l'amour y régneroit avec le même empire. Cependant je conçus, par la satisfaction que Fanny & Cécile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faisoit déjà former cette idée; & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumieres je devois régler mes bienfaits. Mes premiers mouvemens me firent penser au mérite négligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois observé toute ma vie avec quel étrange caprice la Nature distribue ses faveurs. Il semble qu'elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme si ne songeant qu'à sa propre gloire elle affectoit de montrer que

son pouvoir est indépendant des richesses; & la fortune qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empresse guère de réparer les injustices de la Nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Londres quelques Infortunés d'un mérite éclatant, pour les mettre dans l'abondance. Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralités les Malheureux sans mérite, parce que leur misere est d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient appartenir aussi à ce projet, comme dépendans des mêmes principes. Enfin c'est sur ces fondemens que mon nouveau système fut établi, & je me persuadai, en l'approfondissant d'avance, que c'étoit le seul qui convînt à mes inclinations. Il me parut vraisemblable que les spectacles, les assemblées & les plaisirs même de la table cesseroient de me paroître ennuyeux, lorsque je les ferois servir quelquefois d'intermèdes à des occupations si sérieuses. Fanny, qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la première à souhaiter que les spectacles fussent exceptés de cette réformation

for  
pag  
cho  
affe  
ni a  
mis  
bien  
état  
ave  
L  
text  
vel  
ne f  
inter  
fage  
sonn  
à ma  
finir  
avec  
Clou  
cheux  
d'un  
Le bo  
fusion  
Fête.  
qui ne  
à qui  
Les év  
Ton



formation. Elle me promit de m'y accompagner souvent ; & quand je me retranchois d'ailleurs les festins prolongés, & les assemblées tumultueuses, je ne renonçois ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agrémens d'une table bien servie, ou je voulois toujours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La Fête que j'avois préparée fut un prétexte si naturel pour commencer ce nouvel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du Public. Une interruption de quelques jours dans l'usage où j'étois de recevoir toutes les personnes de quelque nom qui se présentoient à ma table, me rendoient la liberté de le finir sans éclat. Et la seule magnificence avec laquelle je traitai mes amis à Saint Cloud suffisoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naissent toujours à l'occasion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût relevoit la richesse & la profusion dans toutes les circonstances de ma Fête. On me dispensera d'une description qui ne feroit honneur qu'à deux François à qui j'en avois abandonné la conduite. Les événemens qui prirent naissance dans

ce grand jour, se faisoient déjà de mon imagination, & m'obligent à des éclaircissements qui demandent toutes les forces de mon esprit & de ma plume.

J'avois négligé de suivre les aventures de Dona Cortona; & ne rappelant son idée qu'avec confusion, j'aurois prié ceux qui m'eussent parlé d'elle, de choisir une autre matiere d'entretien. Don Thadeo, sans avoir pénétré les raisons qui m'avoient conduit chez elle, & qui m'en avoient fait sortir avec les distractions dont il s'étoit apperçu, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vue extraordinaire dans ma visite, & la réponse que j'avois faite à ses plaintes ne lui avoit pas ôté cette pensée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumières de l'Espagnole; mais plus artificieuse que lui, elle avoit tiré avantage de sa curiosité pour le faire expliquer lui-même sur l'intérieur de ma famille, & par degrés elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laissé rien ignorer. Peut-être remit-elle là-dessus à prendre ses résolutions en Angleterre. Il lui suffisoit d'avoir appris que j'y avois des biens considérables, dont j'abandonnois le soin & l'usage à Monsieur de L\*\*\*, & qu'on étoit

p  
M  
D  
no  
me  
le  
qu  
pri  
Fa  
roi  
tou  
Par  
I  
qu'e  
eu  
ama  
pour  
voit  
& n'  
il s'é  
L\*\*  
ses se  
dame  
confi  
& qu  
encor  
gard q  
Dona

persuadé dans ma famille que le Duc de Montmouth étoit passionné pour Fanny. Dans la passion où elle étoit de se venger, non-seulement de mon Epouse, mais de moi-même, dont elle n'avoit pu prendre le silence & la froideur après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connoissances seroient plus utiles à son ressentiment que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de Dom Thadeo.

En quittant la France, sous le prétexte qu'elle avoit d'abord apporté, elle avoit eu soin de lui faire demander par son amant une lettre de recommandation pour M. de L\*\*\*. Dom Thadeo n'avoit pu refuser ce service à son ancien ami, & n'ayant plus la hardiesse de m'en parler, il s'étoit flatté d'être assez connu de M. de L\*\*\* pour en obtenir quelque chose sur ses seules instances. En effet, M. & Madame de L\*\*\* qui savoient avec quelle considération je l'avois reçu chez moi, & qui n'ignoroient pas que je l'y retenois encore, eurent pour sa priere autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne, Dona Cortona se fit un nouveau mérite

auprès d'eux du dessein où elle étoit de vivre en Angleterre , & d'y embrasser peut-être la Religion Protestante. Elle s'insinua dans leur confiance jusqu'à se rendre nécessaire à Madame de L\*\* qui fut charmée des'être fait une amie si agréable dans un pays où elle étoit encore sans habitudes.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour se ménager la faveur du Duc de Montmouth , & celle même de la Duchesse d'York. Avec les lumières qu'elle avoit reçues de Dom Thadeo , il lui fut aisé de feindre des liaisons & des correspondances qui la firent passer pour une des meilleures amies de Milord Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ses premières vues , mais tant de circonstances favorables la mettant en état d'en former à son gré, elle commença par le Duc de Montmouth , dont elle empoisonna l'esprit de mille chimères. Sans affecter pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen , par des ménagemens qui ne paroïssent pas les blesser , de faire connoître au Duc que je l'estimois peu, & mettant dans ma bouche ce qu'elle



avoit entendu dire à Dom Thadeo de son caractere, elle irrita jusqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déjà contre moi.

Aussi n'étoit-ce pas la qualité de mon amie qui avoit ouvert à Dona Cortona un accès si libre auprès de lui. Mais une passion qui étoit plus vive que jamais dans son cœur, lui fit saisir avidement l'occasion d'apprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture de ses sentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille, avec une ardeur que l'indifférence n'inspire point à une personne de son rang, & qui ne pouvoit être un langage obscur pour l'habile Espagnole. Elle se crut si certaine de ce qu'elle avoit appris de son amour, que dans l'espérance d'en tirer un nouveau degré de considération, elle se hasarda d'avance à prendre le ton d'intime amie de mon Epouse, & s'expliquant de l'air d'une confidente, qui dissimule une partie de ses lumieres pour cacher des choses trop flatteuses à un amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc qu'il avoit autant de raison d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affecta-

tion de confiance produisit même un embarras dont elle auroit eu peine à se tirer avec un homme moins rempli de ce qui l'occupoit. Quoi ! lui dit-il, Madame Cleveland est donc persuadée que je l'aime ? Hélas ! elle mériterait bien mon cœur s'il n'étoit à sa fille. Soit indiscretion dans le Duc, soit dessein volontaire de sortir d'une contrainte qui commençoit à lui peser, il fit ainsi l'aveu de ses véritables sentimens ; & la Cortona qui comprit par ces deux mots le fond du mystère , se remit assez habilement pour en tirer le même parti que de ses premières suppositions. Loin de se retracter sur les sentimens qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les représenter comme une passion formée , dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon Epouse ; & les réponses du Duc ayant facilité l'éclaircissement qu'elle vouloit se procurer par cette ruse , elle changea de projet tout d'un coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit proposée de me causer en contribuant à la séduction de mon Epouse, eussent été plus flatteurs pour sa haine, parce qu'elle me les auroit cru plus sensibles , elle espéra que le malheur de

Ma fille ne me coûteroit gueres moins de larmes , & sa cruauté ne la fit plus penser qu'à réussir de ce côté-là. Elle flatta la passion du Duc , en applaudissant à son choix ; & lui parlant du succès de ses desirs comme d'une chose qui souffroit peu d'obstacles , elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement sur ses desseins. Il lui confessa qu'il adoroit Cecile , & que cette passion troubloit son repos. Mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à son rang , & le respect dont il ne pouvoit se défendre pour une fille qui possédoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penser à faire son épouse de la fille d'un Proscrit , qui n'étoit d'ailleurs que le fils naturel de l'Usurpateur ; l'autre souffroit encore moins qu'il entreprît de suborner par des voies basses la plus parfaite & la plus aimable fille qu'il eût connue dans tout le cours de sa vie. C'étoit cette incertitude , autant que la difficulté de faire connoître ses sentimens à Cecile , qui lui avoit fait prendre le parti de feindre de l'amour pour sa mère. Il avoit espéré qu'en se procurant le plaisir de la voir librement sous ce voile , il trouveroit le moyen de

s'ouvrir à elle , & peut-être , tôt ou tard celui de concilier son honneur avec ses desirs. Mais les précautions qu'on avoit prises pour la dérober à ses yeux , & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre , l'avoient tellement éloigné de ses espérances , qu'il avoit vécu malheureux depuis son départ de Paris , sans savoir quelle seroit la fin de tant de tourmens. Il se proposoit néanmoins de repasser incessamment en France , avec le dessein d'abandonner son entreprise au fort , & de prendre ses résolutions suivant les événemens.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cortona pour former un plan qui répondît à toutes ses vues. Ce mélange incertain de vertu & de foiblesse , qui paroissoit à découvert dans le discours du Duc , ne la menaçoit pas d'une forte résistance à ses conseils. Aussi furent-ils peu déguisés. Elle s'efforça d'augmenter par diverses raisons , la délicatesse qu'il marquoit sur une alliance disproportionnée à son rang , & levant au contraire tous les scrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté , elle lui représenta que l'honneur d'être aimée d'un homme de sa sorte , joint

à  
dr  
ét  
ch  
tu  
for  
tio  
po  
qu  
de  
vro  
prix  
C  
cûe  
ras  
diffi  
pou  
vert  
nou  
lui p  
goû  
don  
lequ  
guise  
à pri  
son  
vivre  
faiso



à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre sur une fille dont il feroit sa maîtresse, étoit une compensation suffisante pour les charmes de Cécile, & même pour sa vertu: que le meilleur fruit d'ailleurs que son sexe eût à tirer de toutes ses perfections, étoit de s'en faire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuse, & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cécile en mille manieres, il ne lui devoit rien lorsqu'il auroit payé d'un tel prix le don de son cœur & de sa personne.

Ces horribles inspirations ne furent reçues que trop avidement. Le seul embarras qui parût rester au Duc, regardoit les difficultés d'une entreprise éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture. Mais c'étoit le triomphe de sa nouvelle confidente, qui ne tarda point à lui proposer les moyens après lui avoir fait goûter si heureusement la fin. Et pour donner à ses motifs un air d'interêt, sans lequel il lui auroit été difficile de les déguiser, elle mit le succès de son intrigue à prix, en exigeant pour récompense de son zèle, quelque emploi qui pût la faire vivre à Londres avec son amant, qu'elle faisoit passer pour son mari. Le marché

ayant été scellé de la parole du Duc, elle se chargea elle-même de rendre dans l'espace de trois mois ma fille en Angleterre, & elle prit sur elle tous les risques de l'événement. Cette téméraire confiance ne le rassura pas néanmoins jusqu'à lui faire perdre si long-tems de vûe une expédition qui lui paroïssoit dangereuse. Il résolut de la suivre en France, soit pour se rendre témoin seulement de ses démarches, soit pour les seconder. Avant que de repasser la mer, l'esprit artificieux de cette misérable Espagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ses desseins. S'étant ouvert avec le même succès une entrée fort libre chez la Duchesse d'York, elle eut l'adresse de tirer d'elle une lettre pour Mylord Clarendon, où cette fille si précieuse à son pere, & si sûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder son amitié & sa protection à celle qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abusant des droits les plus saints de la familiarité & de la confiance, Dona Cortona découvrit le lieu où M. & Madame de L\*\* tenoient renfermé l'acte important par lequel Mylord Tervill avoit re-

connu entre les mains de feu Madame, qu'il n'avoit été que le dépositaire de la succession de Mylord Axminster, & qu'il en étoit comptable à mes enfans. Cet ami fidelle étoit mort depuis quelques mois. J'avois confié son écrit à M. de L\*\* comme une piece nécessaire pour entrer en possession de nos biens. L'infâme Courtisane s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit se promettre de ce vol, étoit de me tenir dans sa dépendance, par les ménagemens auxquels je serois forcé pour tirer de ses mains une piece si essentielle à ma famille; & munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruine, elle monta sur un vaisseau que le ciel devoit abîmer en sortant du port.

Elle favoit peu la langue Françoisse; & c'est une autre de ses perfidies d'avoir su pousser sa malignité si loin dans un royaume étranger, où elle étoit sans habitudes & sans protection. Mais de quoi la vengeance n'est-elle pas capable dans le cœur d'une Espagnole sans vertu? Elle étoit soutenue, sans doute, par les richesses du Duc de Montmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les ministres de ses desseins. Le premier qu'elle s'asso-

cia fut un domestique qui m'avoit servi ; & dont j'avois soupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le seul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cécile, lui promit toutes sortes de services, & les fit bien acheter. Il avoit conservé quelque liaison avec mes autres domestiques, & l'on n'étoit pas surpris de le voir quelquefois à ma porte. Personne ne pouvoit mieux informer Dona Cortona, de ce qui se passoit dans ma maison. Elle apprit de lui que je faisois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à Saint Cloud. Les circonstances, telles qu'on les annonçoit déjà, lui parurent propres à l'exécution de quelque partie de son dessein. Mais n'ayant point négligé, dans l'intervalle, d'assurer ses démarches par d'autres informations, elle fut encore que l'inclination bienfaisante de ma fille la portoit souvent à secourir les misérables, & qu'elle prenoit plaisir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs besoins & de la nature de leurs peines. Quels projets ne forma-t-elle pas sur ces deux fondemens ? Elle écrivit d'abord au Duc



de Montmouth, que dans le dessein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête. Les espérances qu'elle lui faisoit concevoir de cet incident, le déterminèrent aussitôt à partir. Il se mit en chemin avec si peu de suite & tant de secret, qu'il lui fut aisé de faire passer son absence pour une partie de promenade dans ses terres. Mais en attendant son arrivée, Dona Cortona eut la hardiesse de faire le voyage de Rouen, & de se présenter au Comte de Clarendon avec la recommandation de la Duchesse d'York. Elle en fut reçue si humainement, que prenant occasion de sa bonté pour lui faire cent fausses confidences, elle obtint de lui, sous prétexte de quelques affaires qui l'appelloient à Paris, deux lettres, l'une pour Fanny, & l'autre pour Cécile, par lesquelles il leur recommandoit affectueusement cette infâme, comme une personne de mérite qui lui étoit adressée par sa fille.

Elle se hâta de revenir à Paris, avec ces deux garants du favorable accueil qu'elle devoit attendre de Cécile; & se faisant présenter à elle sous un déguisement qui ne m'auroit pas permis à moi-même de

me remettre son visage, elle lui offrit la lettre du Comte, qu'elle la pria d'abord de lire, pour lui inspirer de la confiance au discours qu'elle avoit médité. Lorsqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une seconde lettre pour Fanny ; mais quoique le devoir l'obligeât, continua-t-elle avec quelques larmes affectées, de se présenter à la mere avant que de se procurer un entretien avec la fille, la confusion qui est inséparable de l'infortune lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à sa timidité. Elle avoit connu par divers éloges, la douceur & la générosité de Cécile. Elle esperoit même en lui ouvrant son cœur, que ses tristes aventures demeureroient enfermées dans son sein, & n'attendant que d'elle le secours dont elle avoit besoin pour paroître avec un air de bienséance aux yeux de mon épouse, elle se flattoit que la considération de la Duchesse d'York & du Comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une malheureuse étrangere ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & que la lettre du

Comte, joint à l'air composé dont elle favoit se parer aisément, ne laissoit aucun doute à Cécile de la sincérité de ses larmes; à peine eut-elle fini son discours, que cette tendre fille s'efforça de la consoler par ses caresses: & ne ménageant rien dans une occasion où le seul nom du Comte étoit un motif de générosité, elle la pria de recevoir sa bourse, qui contenoit environ cent pistoles. Ce présent fut accepté avec des transports de reconnaissance. La perfide feignit qu'il ne lui restoit plus d'inquiétude que pour le secret, & la conjurant d'avoir cet égard pour sa confusion, elle lui promit de n'être pas deux jours sans paroître avec plus de décence aux yeux de mon épouse.

Il s'en passa plusieurs, pendant lesquels Cécile fut fort fidelle au secret qu'elle avoit promis. Il lui paroissoit étrange; néanmoins que cette inconnue tardât si long-tems à présenter la lettre du Comte à sa mere; lorsqu'elle reçut d'elle une lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la relation d'une incommodité dangereuse qui lui étoit survenue le jour même qu'elle étoit venue à ma maison. Elle conjuroit Cécile en fi-

nissant, de mettre le comble à ses bienfaits par une visite d'un moment. Croyant toucher à sa dernière heure, elle avoit des secrets d'importance à laisser après elle, & c'étoit encore dans le sein de sa bienfaitrice qu'elle vouloit les déposer.

Cécile ne crut pas qu'une proposition de cette nature l'obligeât à la même discrétion que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de soin. Elle la communiqua à sa mere, en donnant à la premiere partie de cette aventure un tour qui ne blessait point l'engagement où elle s'étoit mise d'être secrette. Fanny ne lui permit point de s'exposer aux dangers d'une visite qui lui parut suspecte; mais craignant aussi d'avoir à se reprocher quelque dureté pour une femme malheureuse, elle prit la peine de dicter une réponse à sa fille, par laquelle elle lui faisoit marquer à son inconnue, que dans la dépendance où elle étoit d'un pere & d'une mere, elle ne pouvoit la voir chez elle, si elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque fuite. Cependant elle accompagna cette lettre de plusieurs présens auxquels Fanny joignit les siens. Le messager qui étoit venu avec la lettre, & qui avoit été chargé de la ré-



ponse, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçu dans les termes les plus naturels d'une vive reconnaissance, par lequel on remercioit Cécile de son excessive bonté, & l'on refusoit sa visite aux conditions qu'elle proposoit.

Le silence qu'elle continua de garder sur les premières circonstances de cette aventure, nous empêcha de juger les autres assez importantes pour mériter d'être approfondies. Cependant il étoit déjà question de son enlèvement, qui n'auroit pû manquer d'être exécuté avec une facilité extrême, dans la visite secrète à laquelle on avoit espéré de l'engager. Le Duc de Montmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de satisfaire ses desirs, il avoit concerté cette noire trahison avec la Cortona. Le premier but de cette misérable, en liant connoissance avec ma fille, n'avoit été que de jeter les fondemens d'une autre entreprise, qu'elle reservoit pour la fête de Saint Cloud. Comme le jour en approchoit, elle consola le Duc par l'espérance de réussir mieux dans l'obscurité d'une nuit tumultueuse, qui lui laisseroit, avec la même certitude de

succès, le choix de l'adresse ou de la violence.

Quand je me rappelle les circonstances de cette nuit, & l'étrange révolution qui se fit dès-lors dans mes idées & dans mes sentimens, j'admire que ces événemens imprévus, qui viennent troubler si souvent les prospérités les mieux établies & qui laissent nécessairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne fussent pas pour ouvrir les yeux d'un homme sensé, sur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi ! nous appellons tranquille & heureuse une vie qui est dépendante à tous momens des passions déréglées d'autrui, & l'on prendra la moindre confiance dans un calme trompeur, où l'on ne seroit jamais sans crainte si l'on en connoissoit tous les dangers ? Quel moment la fortune choisit-elle pour renouveler ses perfidies ? Nous étions dans le sein de la joie. Une assemblée nombreuse, & composée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux sexes, avoir fini un souper où toutes les délices de la table avoient été prodiguées. Le bal étoit commencé, & l'usage des mascarades régnant en France,

comme Mylord Clarendon me l'avoit raconté de l'Angleterre, il m'étoit déjà venu de Paris quantité de Masques, qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à ma porte, sur la déclaration d'un seul nom connu, qui sembloit répondre suffisamment pour chaque bande. Mes appartemens en étoient remplis, & le jardin étant un autre scène de joie, par la liberté qu'on avoit de s'y promener à la faveur d'une infinité de flambeaux, il n'y avoit point un seul endroit de ma maison qui ne fût de l'empire du plaisir. Mon épouse & ma fille s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer à la fête par l'enjouement de leur humeur, autant que par l'élégance de leur parure. Tout le monde s'étoit masqué après le repas, suivant l'usage du tems; & quoique mes amis, sous le nom desquels je comprends toutes les personnes invitées, eussent le visage découvert, il n'y en avoit pas un qui ne se fût muni d'un habit galant, pour paroître au bal dans un autre ajustement que celui du souper.

De mon côté je n'avois rien négligé pour me faire autant d'honneur de ma gaieté, que de ma libéralité & de ma politesse.

J'étois entré dans le détail de tout ce qui étoit capable de plaire & d'amuser, & j'avois la fatisfaction d'entendre de tous côtés retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à descendre un moment au jardin, pour y respirer l'air. Je la trouvai disposée à me suivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorsqu'elle se vit seule avec moi, les efforts que j'ai faits pour soutenir ici mon rôle, & je ne désavouerais pas même que je n'aye pris plaisir à quantité de circonstances de cette fête. Mais convenez aussi, reprit-elle, que cela est bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendrait mieux à présent que la danse, & c'est l'inconvénient que je trouve à tous les amusemens dont on n'est pas libre de régler la durée. Je lui répondis que je sentoais ce désagrément comme elle. Les plaisirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent sans doute un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous. Mais comme on ne peut les goûter seul, il faut nécessairement s'assujettir à l'inclination de ceux qui les partagent, & la règle doit être prise du plus grand nombre. Je suis ravi seulement,



ajoutai-je, que tout ne vous ait pas déplû dans une fête où je n'ai eû d'autre objet que vous , & je conçois mieux que jamais comment il faut que les amusemens soient ordonnés pour vous satisfaire. Au lieu de me reposer sur le premier banc , comme je me l'étois proposé , ces idées nous conduisirent au bout de l'allée où nous nous étions engagés , & la fraîcheur d'un bosquet voisin nous y fit entrer pour continuer pendant quelques momens notre entretien. Nous vîmes passer plusieurs Masques , qui cherchoient comme nous à se délasser dans la solitude. Mais l'attention que je faisois aux réflexions de Fanny , joint à liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui préféreroient la promenade à la danse , m'empêcha de chercher à les reconnoître. Enfin , nous étant assis dans un endroit où le mur se baissoit assez pour nous laisser la vûe & l'air de la campagne , nous tombâmes insensiblement dans des considérations si sérieuses , qu'elles acheverent de dissiper l'impression de joye que nous avions apportée de la table & de la danse.

Ce fut la seule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahison dont

j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur à recevoir ses coups, car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût surpris dans quelque épanchement de tendresse & de joie. Au milieu d'une réponse que je faisois tranquillement à quelque réflexion de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frappa ses oreilles comme les miennes ; & quoiqu'il n'y eût point d'apparence que j'eusse pû rien distinguer dans un certain éloignement, ma tendresse pour Cécile ou la force de la nature, si l'on aime mieux l'attribuer à cette cause, me fit croire que c'étoit la voix de ma fille que j'avois entendue. Heureusement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne absolument. Et prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit semblé partir, je n'eus pas fait vingt pas sans entendre le cliquetis de deux Épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverser quelques feuillages qui la séparoit d'une autre, & je reconnus bientôt que je ne m'étois pas trompé en croyant prendre le chemin le plus court. En sortant du feuillage, je vis un masque étendu vis-à-vis de

moi, qui me reconnut tout d'un coup à la lumière des flambeaux, parce que j'avois le visage découvert. Un autre Masque fuyoit l'épée à la main vers le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée. Quoique sans armes, mon premier mouvement me portoit à le suivre; mais une voix languissante qui m'appelloit par mon nom, & que je distinguai tout d'un coup pour celle de Dom Thadeo, m'ota l'envie d'aller plus loin. Je m'approchai de lui avec tout l'effroi qu'un si triste événement pouvoit m'inspirer. Prenez soin de Cécile, me dit-il; elle est sans connoissance dans une allée voisine.

Je donneroïs une foible idée de mon transport si je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de Dom Thadeo étoit à terre auprès de lui. Je m'en saisis, & courant devant moi sans savoir quel chemin je devois choisir, un heureux instinct, plutôt qu'aucune lumière, me fit entrer dans une route où j'apperçus ma fille. Le trouble de mes sens se calma un peu à cette vûe. Je la voyois étendue contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanouissement, & n'appercevant personne autour d'elle qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne pensai qu'à détacher

un flambeau qui étoit suspendu à peu de distance, pour m'assurer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois crüe immobile dans l'obscurité. Mais la lumière que je tirois du flambeau me fit voir un spectacle digne de pitié. Sans conserver la moindre connoissance, cette tendre fille étoit dans une agitation convulsive, qui ne laissoit en repos aucun de ses membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles qui inspirent autant de frayeur que de compassion, si je ne l'eusse vüe un moment auparavant dans la plus parfaite santé, & si je n'eusse assez connu son temperament pour n'en rien craindre de si funeste. Toutes les parties de son corps étoient tremblantes, & ses yeux ouverts ne laissoient apercevoir presque aucun reste de ses prunelles. O ! malheureuse Cécile, m'écriai-je, en tâchant de la soulever ! Quel poison vous a fait oublier votre devoir & jusqu'au soin de votre vie ? J'étois injuste de l'accuser. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroissoit la soulager. J'avois sur moi quelques esprits de liqueurs, qui acheverent de lui rendre les forces. Elle se leva elle-même, en  
marquant



marquant une extrême surprise de m'appervoir auprès d'elle.

Dans sa premiere consternation, elle paroissoit prête à se précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O ma chere fille, lui dis-je ! que dois-je penser de l'état où je vous trouve ; & si vous ne m'apprenez promptement le fond d'une si étrange aventure, quel rapport ai-je à faire à votre mere ? Ne me déguisez rien, ajoutai-je en l'embrassant ; songez à quel pere vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puisse entendre. Il sortoit des larmes de mes yeux en lui faisant ces instances, & j'attendois sa réponse avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarrassée, elle me conduisit jusqu'au premier banc sans ouvrir la bouche, & ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroissoit supporter avec peine, elle me pria de l'écouter, en jettant sur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne servant qu'à m'attendrir, je la pressai encore de s'expliquer, & je lui promis un inviolable secret pour la rendre sincere. Elle me dit enfin : Hélas ! quelle idée vous formerez-vous de moi ! Je me trouve seule au fond du Jardin.

J'y ai-vû des horreurs que vous aurez peine à croire , & que je tremble encore à vous raconter. Cachez-les à ma mere , que mon seul récit feroit mourir d'inquiétude. Et me demandant si j'avois entendu parler d'une étrangere qui s'étoit adressée à elle trois semaines auparavant pour en tirer quelques secours avec la recommandation du Comte de Clarendon, elle m'apprit que cette même femme , dont elle n'avoit eu depuis aucune nouvelle , s'étoit présentée à elle dans la salle du bal au même moment que j'en étois sorti avec sa mere. Le nouveau déguisement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître ; mais quelques mots d'explication ayant rappelé toutes ses idées , elle avoit crû lui devoir les mêmes civilités qu'elle m'avoit vu faire à tous les masques de l'assemblée. Cette femme s'approchant de son oreille l'avoit remerciée tendrement de ses bienfaits , & lui avoit marqué une envie pressante d'être présentée à mon épouse ; mais elle avoit ajoûté qu'elle n'étoit pas seule , & qu'ayant amené sa fille avec elle , sa passion étoit de la lui faire voir, pour l'intéresser de plus en plus à sa fortune , en lui montrant une jeune

personne qui n'étoit pas sans mérite. Elle est dans l'assemblée, lui avoit-elle dit, mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit pressée de descendre avec elle au jardin. Sans défiance au milieu de ma maison, & dans un tems où tout le monde ne pensoit qu'à la joie, la crédule Cécile avoit consenti à se dérober un instant pour les suivre. Elles étoient descendues toutes trois au jardin. La fille avoit observé beaucoup de modestie & de silence jusqu'au bout d'une des allées qui conduisoient au bois, & laissant parler sa mere qui n'avoit pas manqué de matiere pour soutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité capables d'en imposer au plus habile. Mais après avoir fait quelques pas dans le bois, elle avoit ouvert la bouche sans rien changer à la douceur de ses manieres; elle s'étoit fait connoître pour un amant passionné qui cherchoit depuis long-tems avec une mortelle impatience l'occasion de lui faire connoître ses sentimens; enfin, ce masque perfide se flattant peut-être que son silence, qui venoit de sa frayeur & de sa surprise, étoit une marque d'approbation, lui avoit

confessé qu'il étoit le Duc de Montmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit été soutenue de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impression sur l'esprit d'une fille de son âge. Elle devoit être la première Dame d'Angleterre après la Reine & la Duchesse d'York. Je serois charmé moi-même de lui faire un établissement si digne d'elle, & j'approuverois infailliblement des offres si honorables pour ma famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de son estime & de son affection, & il la conjuroit, au nom du ciel, d'approuver l'innocent artifice dont il s'étoit servi pour lui déclarer ses sentimens.

Cécile reprit haleine, après une surprise qui lui avoit ôté la respiration. Sa réponse fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentimens particuliers. Mais le Duc & sa Confidente n'étoient pas venus sans la résolution de tirer un autre fruit de leur entreprise. J'ai toujours conçu que s'ils eussent trouvé dans ma fille une certaine disposition à les écouter, l'espérance de la faire entrer volontairement dans leurs vues, les eût contenus peut-être dans



les bornes de la flatterie & de la complaisance. Le Duc de Montmouth n'oublia point, après sa déclaration, de se faire voir à visage découvert, dans la pensée sans doute que la beauté naturelle de sa physionomie ajoûteroit quelque chose à la force de ses persuasions. Mais la raison & la vertu de ma chere fille prenant enfin le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte ne servit qu'à irriter ses desirs. Il changea de ton pour lui déclarer que l'aimant jusqu'à tout risquer pour elle, il étoit déterminé à se procurer par la violence, ce qu'il auroit souhaité d'obtenir de son consentement ; & lui prenant une main tandis que l'infâme Cortona faisoit l'autre, il se disposoit à la traîner malgré elle jusqu'au mur où ses gens l'attendoient avec sa chaise. Ainsi, l'innocence alloit être la proie d'un téméraire, lorsqu'un masque qui s'étoit tenu caché derrière la charmille, s'avança fièrement, en levant la voix : C'étoit Dom Thadeo. A moi ! dit-il au Duc, & songe que je ne suis point du sexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma aussi-tôt d'une épée qu'il portoit

confessé qu'il étoit le Duc de Montmouth; & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit été soutenue de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impression sur l'esprit d'une fille de son âge. Elle devoit être la première Dame d'Angleterre après la Reine & la Duchesse d'York. Je serois charmé moi-même de lui faire un établissement si digne d'elle, & j'approuverois infailliblement des offres si honorables pour ma famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de son estime & de son affection, & il la conjuroit, au nom du ciel, d'approuver l'innocent artifice dont il s'étoit servi pour lui déclarer ses sentimens.

Cécile reprit haleine, après une surprise qui lui avoit ôté la respiration. Sa réponse fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentimens particuliers. Mais le Duc & sa Confidente n'étoient pas venus sans la résolution de tirer un autre fruit de leur entreprise. J'ai toujours conçu que s'ils eussent trouvé dans ma fille une certaine disposition à les écouter, l'espérance de la faire entrer volontairement dans leurs vues, les eût contenus peut-être dans

les bornes de la flatterie & de la complaisance. Le Duc de Montmouth n'oublia point, après sa déclaration, de se faire voir à visage découvert, dans la pensée sans doute que la beauté naturelle de sa physionomie ajouteroit quelque chose à la force de ses persuasions. Mais la raison & la vertu de ma chère fille prenant enfin le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte ne servit qu'à irriter ses desirs. Il changea de ton pour lui déclarer que l'aimant jusqu'à tout risquer pour elle, il étoit déterminé à se procurer par la violence, ce qu'il auroit souhaité d'obtenir de son consentement ; & lui prenant une main tandis que l'infâme Cortona saisissoit l'autre, il se disposoit à la traîner malgré elle jusqu'au mur où ses gens l'attendoient avec sa chaise. Ainsi, l'innocence alloit être la proie d'un téméraire, lorsqu'un masque qui s'étoit tenu caché derrière la charmille, s'avança fièrement, en levant la voix : C'étoit Dom Thadeo. A moi ! dit-il au Duc, & songe que je ne suis point du sexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma aussi-tôt d'une épée qu'il portoit

sous sa robe. Dom Thadeo qui avoit aussi la sienne, fut respectueux jusques dans son transport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t-il; & si tu n'es le plus brutal de tous les hommes, tu ménageras les yeux d'une femme. Il passa dans l'allée voisine, & le Duc ne balança point à le suivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite; mais Cécile, qui étoit déjà pénétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées sans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce récit fut si court, que Fanny n'eut pas le tems de s'alarmer beaucoup de mon absence. Divisé comme j'étois entre elle & ma fille, j'avoue que je perdis un moment le souvenir de Dom Thadeo. Le ciel à pris votre défense, dis-je à Cécile, & je crois votre ravisseur éloigné. Remettons l'éclaircissement de cette malheureuse aventure à des momens plus tranquilles. Votre mere, ajoutai-je, est à m'attendre dans le bois. Notre soin doit-être de lui cacher le péril dont vous sortez. Tâchez de gagner la maison sans qu'elle vous aperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les secours qui peuvent vous être encore nécessaires. Je vous sui-



vrai des yeux tandis que vous traversere le jardin. Elle essaya ses forces, & se trouvant en état de marcher, elle me quitta en jettant quelques soupirs.

Je rejoignis mon épouse, que je trouvais heureusement sans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant l'épée que j'avois encore à la main lui faisant juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire, je changeai le dessein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelques secours à Dom Thadeo. L'état où je l'avois laissé m'avoit paru dangereux, & dans quelque intention qu'il fût venu au jardin, je lui devois trop de reconnoissance, après les services qu'il avoit rendus à ma fille, pour négliger le soin de sa vie. Je déclarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver, & sans nommer le Duc de Montmouth ni Cécile, je la pressai de retourner seule au logis, & de m'envoyer de quoi secourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laisser après elle. Il passa heureusement quelques masques que je chargeai d'avertir mes domestiques, & forcé de recevoir avec moi Fanny qui voulut absolument me suivre,

je retournai au lieu où Dom Thadeo se défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour parler. Il prit ma main tandis que je m'occupois à chercher ses blessures, & la serra tendrement. Fanny s'agitant aussi pour arrêter son sang qui couloit en abondance, ce soin parut le ranimer. Je suis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous sauve un mortel chagrin, & peut-être l'honneur à Cécile. Je ne cherchois ici que le plaisir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réservé au bonheur de mourir pour elle. C'est un sort si heureux, qu'il ne me laisse point de regret pour la vie. Il expira en finissant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me causa moins d'effroi qu'à Fanny ; mais avec le chagrin de voir périr si tristement un homme à qui je devois de l'estime & de l'amitié, elle me laissa un remords cuisant d'avoir tardé trop long-tems à le secourir. Il est vraisemblable qu'une assistance un peu plus prompte, qui l'eût empêché de perdre autant de sang qu'il eut le tems d'en répandre, auroit pû lui prolonger la vie, du moins de quelques momens ; car de  
deux

Ces blessures qu'il avoit reçues, l'une étoit trop profonde pour faire espérer qu'aucun secours eût pû le sauver. Je demurois encore avec le regret d'ignorer par quel hazard il s'étoit trouvé si proche du duc de Montmouth; quoique je me sois toujours imaginé qu'étant entré dans le fallon du bal, à la suite de quelques masques connus, il suivit apparemment Cecile lorsqu'il la vit descendre au jardin avec deux personnes qu'il ne connoissoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux questions de Fanny, sans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui exciterent ses soupçons. Elle me pressa de lui apprendre ce que j'avois pu découvrir d'une si tragique aventure, & j'eus besoin d'éluder la vérité par mille réponses équivoques, pour éloigner d'elle la pensée que sa fille eût été mêlée dans les circonstances que je fus forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aisé d'étouffer cet accident entre les domestiques que je chargeai de lever le corps de Dom Thadeo. Le bruit s'en répandit sourdement, & je m'en aperçûs moi-même au murmure qui se fit dans l'assemblée quelques mo-

mens après mon retour. Mes principaux amis me conseillèrent de prendre des mesures du côté de la justice, Mr. Briand partit sur le champ pour mettre le Bailly de Saint Cloud dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralités, que j'accordai volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raisons d'estimer. Le Duc de Montmouth fut redevable à ma discretion de la tranquillité dans laquelle il continua de vivre à Paris. Il se flatta, sans doute, que dans le déguisement où il étoit, ni son adversaire, ni moi qu'il avoit vû approcher sans me reconnoître, n'avions pû distinguer son visage, & qu'en supposant que Cécile découvrit sa témérité, on ajouteroit peu de foi à la déposition d'une personne de son âge. D'ailleurs étant arrivé secrètement à Paris, & s'y étant logé dans un hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu de raisons de craindre que la justice ne le poursuivît avec une certaine rigueur.

Une fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, se termina ainsi par l'événement le plus fâcheux du monde, & par la tristesse dont il ne put manquer d'être suivi. L'impression m'en demeura au fond



Du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les suites. Cécile, pour entrer dans mes vûes, avoit feint d'ignorer ce qui s'étoit passé à ses yeux. Elle avoit soutenu le reste de la fête avec un courage qui avoit demandé tous ses efforts, & m'étant approché plusieurs fois d'elle pour m'informer de sa santé, elle m'avoit répondu d'un ton assez ferme, qu'elle me prioit d'être sans inquiétude: cependant à peine fûmes-nous dégagés d'une partie de l'assemblée, qu'elle marqua de l'empressement pour se retirer. Le sommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaisir. Cependant elle eut une foiblesse, en se faisant déshabiller, qui fut assez longue pour nous alarmer beaucoup. J'aurois souhaité de l'entretenir dès le même soir, si je n'eusse suivi que mon ardeur; & d'une autre côté j'aurois prêté l'oreille à de longs entretiens, si j'eusse écouté les instances de sa mere. Mais des raisons d'une force presque égale, me firent éviter avec le même soin ces deux sortes d'explications.

Je pensai moins à me ménager moi-même, & si je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes réflexions. De combien de craintes ne me

trouvai-je par le cœur assiégé ! Celles qui me restoient du sort funeste de Dom Thadeo, n'étoient pas les plus fortes, & j'étois bien plus sensible à la perte d'un si galant homme, qu'aux chagrins dont elle pouvoit devenir une nouvelle source pour moi, si la malignité de quelque ennemi eût empoisonné cette aventure. Il étoit mort à mes yeux. Quel malheureux prix de tant de services & d'amour ! Et comment justifier la Providence, qui sacrifioit ainsi la vertu pour assurer l'impunité au crime ? Mais que devois-je penser de l'entreprise de son meurtrier ? S'il aimoit Cécile, qu'elle voye prenoit-il pour gagner sa tendresse ? Ignorant les vûes odieuses qu'il avoit formées sur elle, & n'en jugeant encore que par les discours qu'elle m'avoit rapportés, pourquoi chercher à l'enlever, disois-je, lorsqu'il se propose de lui faire une condition si heureuse ? S'il l'aime assez pour élever sa fortune jusqu'à lui, peut-il douter que je ne souhaite le bonheur & la gloire de ma fille ? Cette pensée, qui se présentait si naturellement, me conduisit à quelque défiance de la sincérité de Cécile. Le récit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une fable de son invention, pour

Couvrir quelque rendez-vous accordé au Duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de Dom Thadeo? ou, s'il avoit été question d'enlèvement, n'étoit-ce pas de concert avec elle que cette résolution s'étoit formée; & le tour qu'elle avoit donné à son discours, n'étoit-il pas une artifice par lequel elle avoit assuré sa justification contre le témoignage du malheureux Espagnol qui l'avoit surprise avec son amant? Je me rappellois sa mélancolie, son goût pour la solitude, son insensibilité pour les soins de Dom Thadeo, & de plusieurs jeunes François qui s'étoient efforcés de lui plaire. Cette conduite, à son âge, pouvoit-elle avoir un autre cause que l'amour? Elle aimoit sans doute le Duc autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit d'intelligence avec elle qu'il avoit feint d'aimer sa mère; & nous voyant fort prévenus contre le caractère de cet amant, la crainte de nous trouver opposés à son inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter sa famille, pour se retirer en Angleterre avec lui. L'obstination qu'elle avoit eue à nous cacher le sujet de sa tristesse, & à refuser un mari de ma main, achevoit de donner tant de vrai-semblance à toutes ces conjectu-

res, que passant bien-loin au-delà du doute, je crus devoir à ma pénétration des connoissances dont je ne devois pas tarder à faire usage; & l'impatience bannissant de mes yeux toute disposition au sommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au jardin. Drink qui avoit son lit dans un cabinet voisin, & qui ne faisoit que s'y mettre après avoir rétabli un peu d'ordre dans la maison, m'entendit sortir de ma chambre, & se sentit porté par son zèle à me suivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter si-tôt mon lit, & lui ayant confessé que j'étois agité d'une insomnie cruelle, je le pressai en vain de me laisser sortir seul. Il prit aussi-tôt ses habits, pour marcher sur mes pas à quelque distance, & pour se trouver prêt à me répondre au moindre signe. Je m'enfonçai dans le bois. Mes réflexions devinrent encore plus amères, à la vûe du lieu où j'avois vû expirer l'infortuné Thadeo, & où j'observois encore quelques traces de son sang. Cependant en me représentant aussi le triste état où j'avois trouvé Cécile, & ces marques naturelles de consternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je



revins à douter de l'explication que j'avois donnée un moment auparavant à ses discours & à sa conduite. Combien d'artifice, disois-je, ne faut-il pas que je lui attribue, pour la croire capable de cet excès de dissimulation ? Est-ce là le caractère de cette fille tendre & aimable, à qui je n'ai jamais remarqué un desir ni un mouvement contraires à son devoir ? Elle a le cœur plus sensible qu'une autre ; mais n'est-elle pas aussi plus douce, plus modeste, plus généreuse ; Et pourquoi lui supposerois-je des vices aussi grands que ses vertus ? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réunir tout ce que je me souvenois d'avoir vu moi-même ou d'avoir appris de ses sentimens & de ses inclinations, plus je trouvai de foiblesse & d'injustice dans les raisonnemens qui m'avoient conduit à tant de noirs soupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention si favorable à ma chère fille, & n'attendant que son réveil pour m'expliquer avec elle, je brûlois déjà de l'embrasser avec toute la tendresse de mon cœur.

*Fin du Livre quatorzième.*

## HISTOIRE

DE MR.

## CLEVELAND.

## LIVRE QUINZIEME.

**C**E changement d'idées rendit un peu de tranquillité à mon esprit. Je pensois à regagner mon appartement, lorsque j'entendis la voix de Drink, qui me prioit d'un ton fort empresse de venir à lui. Je fis quelques pas sans le découvrir, mais en tournant le coin d'une allée d'où je jugeois que son exclamation étoit partie, je le vis aux prises avec un homme qui s'efforçoit de s'échaper de ses mains, & que je reconnus aussitôt pour un de mes anciens domestiques. C'étoit celui sur la trahison duquel j'ai déjà prévenu mes lecteurs, en racontant ses liaisons avec Dona Cortona. Il parut encore plus effraïé de ma présen-



Liv. 15<sup>e</sup>

ce, qu  
Drink  
mur o  
se gli  
préca  
seins  
ques  
ferve  
neme  
nuit,  
té, d  
Le  
m'éto  
j'euss  
mes o  
faute  
mais  
notre  
geoit  
que p  
trodu  
geme  
loit  
main  
ces à  
lui d  
la lib  
mina



ce, qu'il ne l'avoit été de se voir arrêté par Drink. Celui-ci l'avoit vu monter sur le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée, & se glisser ensuite dans le bois, avec des précautions qui lui avoient rendu ses desseins suspects; il s'étoit rangé sous quelques feuillages, pour continuer de l'observer, & se défiant de tout, après l'événement funeste qui étoit arrivé la même nuit, il s'étoit crû obligé, pour notre sûreté, de l'arrêter au passage.

Les circonstances que j'ai rapportées m'étoient encore inconnues, & quoique j'eusse assez mauvaise opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que sur des fautes bien éclaircies, il ne me seroit jamais venu à l'esprit qu'il fût mêlé dans notre aventure. Cependant Drink, qui jugeoit aussi mal de son dessein par sa frayeur que par la voie qu'il avoit prise pour s'introduire chez moi, le pressoit sans ménagement de confesser ses intentions, & parloit de le mettre sur le champ entre les mains de la justice. Je joignis mes instances à cette menace. Enfin la parole que je lui donnai en même tems de lui rendre la liberté s'il vouloit être sincère, le déterminâ à me promettre une confession sans

réserve. Il commença un récit dont chaque mot me frappa d'étonnement & d'horreur. Le seul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inspirer ; que fût-ce d'apprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis & qu'elle avoit juré ma ruine ? Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit instruit de son entreprise depuis l'origine. Il ne m'en déguisa aucune circonstance, & voici ce qu'il ajouta à celles que j'ai déjà rapportées. Le projet du Duc de Montmouth étant de repasser aussi-tôt en Angleterre avec ma fille, la seule difficulté qui l'avoit effrayé regardoit la route & l'embarquement, qu'il étoit presque impossible de faire réussir sans bruit, si des deux partis auxquels ses espérances étoient bornées, il étoit obligé de prendre celui de la violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine en faisant servir le Comte de Clarendon au succès de son entreprise. Ce Seigneur étant assez considéré à Versailles, pour obtenir du ministre certaines faveurs personnelles qui n'avoient point de rapport aux intérêts de l'état, il ne fit point difficulté de s'employer pour Dona Cortona, lorsque sous prétexte d'avoir quelque cho-

Je à redouter en France de la part de l'Espagne, elle le pressa au nom de la Duchesse sa fille, de faciliter promptement son retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un passe-port de la cour, sous le nom d'une Dame étrangere attachée à la Duchesse d'York, avec un ordre au Commandant de Calais, de lui fournir en arrivant dans cette ville, tout ce qui pouvoit précipiter son passage. Elle se flatta qu'avec ces deux secours, il lui seroit aisé de gagner le bord de la mer, sans avoir de compte à rendre de son voyage, & sans être exposée même à rien craindre du ressentiment de Cécile. Ainsi la perfide employoit le meilleur de mes amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de Mylord Clarendon, & toutes ses mesures étant prises pour partir avec ma fille au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie des deux pièces, qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de soin que s'il eût crû rendre service à sa fille ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le traître, c'étoit seulement pour observer quel effet l'attentat du Duc y avoit

produit, & si Dom Thadeo étoit mort de ses blessures. Surpris de lui entendre nommer Dom Thadeo, je lui demandai s'il étoit connu du Duc, & sa réponse dévoila un autre mystère, que j'appris avec d'autant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compassion que je croyois devoir à ce malheureux Espagnol. Mais il servit d'un autre côté à justifier à mes yeux la Providence, dont la rigueur m'avoit déjà porté indiscrettement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit pas été long-tems à Paris sans apprendre qu'il avoit quitté ma maison. La curiosité d'en savoir la cause, ou l'espérance de l'employer à ses desseins, lui avoient fait trouver le moyen de la rejoindre, & dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un amant desespéré la confession de ses peines. Ces nouvelles lumieres lui firent naître d'autres idées. Elle conçut qu'en lui inspirant, comme au Duc de Montmouth, le desir d'enlever ma fille, elle auroit deux utilités à tirer de cette fourberie: l'une, de le faire servir aux intérêts du Duc, par les moyens mêmes qu'il emploieroit pour le sien, & d'assurer ainsi le succès d'une



affaire où elle ne pouvoit le faire entrer autrement sans se trahir ; l'autre, de tourner à son profit les dépenses dans lesquelles il lui seroit aisé de l'engager. Si elle trouva des obstacles dans la vertu de Dom Thadeo, qui se révolta contre ses premières insinuations, elle fut lui représenter si adroitement que la première loi est de se satisfaire, & qu'il ne se proposoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit même obtenu mon consentement, que la délicatesse & le respect furent étouffés dans son cœur par de si flatteuses espérances. Après l'avoir séduit, elle n'eut pas de peine à lui faire suivre toutes ses impressions. Il devint sa dupe, avec les circonstances des plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toujours été cher ; & le jour même qui précéda sa mort, il avoit remis une somme considérable à cette infâme, pour acheter mille choses dont elle lui avoit persuadé que Cécile auroit besoin sur la route d'Espagne.

Drink étoit d'avis de livrer son prisonnier à la justice de Saint Cloud. C'étoit le seul moyen, me disoit-il, d'inspirer assez d'effroi au Duc pour lui faire repasser promptement la mer avec sa com-

pagne. Ce conseil étoit sage. Mais outre que j'étois lié par ma promesse, je considérois qu'au milieu de mes justes ressentimens j'avois des mesures à garder avec un esprit capable des extrêmités les plus violentes. L'intérêt de la Duchesse d'York, à qui il avoit rendu effectivement des services essentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raisons de le ménager. Je ne pouvois faire arrêter son émissaire, sans l'exposer lui-même aux poursuites de la justice, qui se réveilleroit malgré moi à la moindre déposition. Enfin, résolu d'accorder la liberté à ce misérable, je l'obligeai seulement de m'apprendre la demeure de ceux qu'il servoit avec tant de zèle. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en sa présence; dans la pensée que faisant ce rapport à ses maîtres, il leur causeroit assez d'inquiétude pour leur faire prendre le parti de se mettre à couvert par la fuite. éloignez ce monstre de mes yeux, dis-je à Drink, qui n'avoit pas cessé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qu'il employent, que leur nom m'est connu, & qu'après avoir trahi & massacré un honnête homme, on n'est pas tranquille

si l'on n'a quelque charme pour endormir la justice.

Je donnai avis sur le champ à Mylord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de sa confiance, & ne m'en fiant point à la poste, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la disposition où j'étois à m'affliger, je lui reprochois tristement d'être si long-tems à revenir à Paris après me l'avoir promis plusieurs fois par ses lettres, & dans un tems où ses lumieres & ses consolations m'étoient si nécessaires. Vous serez surpris, lui disois-je, de me voir prendre un ton si différent de celui que vous admiriez dans mes lettres; mais fais-je à quoi le ciel me destine? Et lui exposant ma situation, je lui demandois ce que je devois penser des menaces du sort, qui sembloit n'en vouloir à rien moins qu'à ma fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes disgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la ravissant, qu'il ne m'avoit consolé lorsqu'il me l'avoit rendue. Le Duc de Montmouth ayant continué, depuis son départ de Rouen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conser-

vé sur son esprit, pour lui inspirer des projets plus convenables à son bonheur & à mon repos ; ou s'il n'espéroit pas de faire ce miracle sur un caractère si difficile à gouverner, d'obtenir secrètement par le crédit du Duc & de la Duchesse d'York qu'il fût rappelé à la cour de Londres. Enfin, cherchant un titre qui répondît aux sentimens de mon cœur, je le nommois mon pere, & je l'avertissois que si ses affaires continuoient de le retenir à Rouen, je pensois à l'aller surprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoûtois-je, menace ruine à Paris ; & je veux assayer si le changement de lieu n'y apportera point quelque remede ; sûr du moins que votre présence & votre amitié en seront toujours un plus solide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie qui m'inspiroit des expressions si tristes n'alloit pas encore jusqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles sembloient annoncer. Je m'étois rassuré au contraire, par mes réflexions, contre les événemens qui paroissoient les plus capables de m'alarmer. Quand le Duc de Montmouth & sa Confidente auroient eu la témérité de ne pas s'éloigner, & celle de



de reprendre leurs desseins avec de nouvelles espérances, j'étois dans une situation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'est grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le Duc n'en eut jamais osé rassembler dans le voisinage de Paris & de la Cour, & si la confiance que j'avois dans mes gens me rendoit tranquille contre le violence, je me répondois bien qu'avec toutes les lumières que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes sortes de trahison. Il ne me restoit qu'un doute, que tant d'éclaircissemens n'avoient pas été capables de dissiper, & que je ne pouvois entretenir sans conserver quelque défiance au milieu de toutes les raisons qui servoient à me rassurer. Dans les discours de Cécile, je n'avois pas bien démêlé si elle étoit sans inclination pour le Duc, & par conséquent si elle n'étoit pas jusqu'à un certain point dans ses intérêts, du moins par les desirs secrets de son cœur. Cette comédie jouée avec tant d'art & si long-tems soutenue par un esprit aussi bouillant que le Duc, me paroissoit un mystère où j'apprehendois qu'elle n'eût

rempe. Si son cœur étoit d'intelligence avec son amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes soins. Mais pourquoi me refuser aussi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'instances, & par quel caprice se feroit-elle obstinée à me cacher ses sentimens, lorsque je ne lui marquois d'ardeur que pour les satisfaire. Le rang du Duc, & la connoissance de son caractère encore plus que son rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de penser à lui pour ma fille; mais en supposant qu'il y pensât lui-même, & que malgré tant de vices que j'aurois crû peu compatibles avec les inclinations de Cécile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'est pas moins certain que passant sur mes répugnances, je me serois réduit à l'avertir que l'amour lui faisoit bien des illusions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je soupçonnée d'accorder quelque chose de plus à l'ambition qu'à la tendresse, & j'aurois confessé que l'honneur de devenir la belle-fille d'un grand Roi, pouvoit être acheté par quelques sacrifices. Toutes ces considérations supposent l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du Duc; car le traître qui

venoit de me faire sa confession n'avoit pû m'apprendre là-dessus ce que je me figure qu'il ignoroit lui-même. Je pris, sur ces raisonnemens, une résolution qui pourra sembler étrange après ce qui s'étoit passé chez moi la même nuit, mais qui achevera de faire voir avec quelle passion je desirois le bonheur de ma fille. Ce fut de me procurer une entrevue avec le Duc de Montmouth, pour apprendre de lui-même le fond de ses sentimens, & ses progrès dans le cœur de Cécile. Cette explication étoit l'affaire d'un moment. S'il me faisoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chere fille, j'étois déterminé à la lui offrir sur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui assûrer ; & sans rejeter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'espace de quelques jours, je ne l'aurois assujetti qu'à prendre le tems nécessaire pour obtenir le consentement du Roi son pere. Quelque distance qu'il y eût entre sa naissance & la mienne, le nom de Mylord Axminster, & l'ancienne bonté du Roi pour mon grand pere maternel & pour moi-même, me faisoient esperer qu'il passeroit sur un dé-

faut qui se trouveroit encore réparé par mes richesses.

Je m'arrêtai avec tant de complaisance à toutes les parties de ce projet, que sans attendre le reveil de Fanny, je fis partir Drink, pour aller proposer civilement au Duc de Montmouth de recevoir ma visite. Les nouvelles que j'appris de la santé de Cécile m'auroient causé quelque alarme, si je ne m'étois flatté d'avoir entre les mains un remède infailible pour toutes ses peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle ne s'étoient point apperçûes qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit parue continuellement agitée par de sombres méditations, qu'il avoit été impossible d'interrompre. Elles finirent, dis-je en moi-même; car en rendant justice au caractère de ma fille, que je croyois effectivement supérieur à toutes sortes de soupçons, je commençois à ne plus douter, que, soit ambition, soit amour, elle n'eût le cœur possédé d'une violente passion pour le Duc.

Sa mere, que l'inquiétude avoit déjà réveillée & qui attendoit de ses nouvelles au moment que j'entrois dans sa chambre,



me conjura de lui donner quelques lumières sur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de se retirer avant que sa curiosité eût été satisfaite ; & mes réponses avoient peut être calmé une partie de ses alarmes ; mais les réflexions auxquelles elle s'étoit livrée en se mettant au lit, avoient troublé son sommeil. Je persistai à lui cacher le fond de l'aventure, & ne pouvant éluder néanmoins la force des raisonnemens dont elle appuyoit ses conjectures, je lui confessai que c'étoit de la main du Duc de Montmouth que Dom Thadeo avoit reçu le coup mortel. En même tems ; pour arrêter les préventions que ce malheur auroit pu lui inspirer contre le Duc, j'ajoutai qu'aimant tous deux Cécile il n'étoit pas surprenant que la jalousie les eût armés l'un contre l'autre ; & que si le ciel avoit résolu la mort de l'un, il étoit assez heureux pour ma fille que ce fût celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et suivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les soupçons qu'elle avoit été la première à former, je lui appris sans affectation que je me croyois certain de l'amour du Duc pour Cécile, & que je

doutois presque aussi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le mystère éclairci, ajoutai je ; & je continuai de lui apprendre mes projets, assez sûr qu'elle ne balanceroit pas à les approuver.

Ses objections ne furent prises en effet que de l'obstacle qu'elle apprehendoit de la part du Roi d'Angleterre. Je la vis même flattée des sentimens que j'attribuois au Duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour sa fille que la légèreté ordinaire à son âge & à son rang. L'ayant rassurée par les mêmes espérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne pensai plus qu'à prendre le chemin de Paris pour m'ouvrir au Duc ; & lorsque je revis Cécile, dont la santé me parut réellement altérée, je ne lui demandai point la cause d'un mal que je croyois pénétrer aussi-bien qu'elle.

A peine Drink fut-il de retour, que sans m'arrêter à la description qu'il me fit de l'embarras du Duc, je ne pris de sa commission que ce qui étoit favorable à mes vûes. Il l'avoit trouvé seul dans son appartement, & le compliment qu'il lui avoit fait de ma part l'avoit troublé beaucoup ; mais après s'être un peu remis, il avoit

répondu que je le trouverois toujours disposé à me servir, & qu'il recevroit ma visite avec plaisir. Drink n'avoit pu distinguer, en l'observant, s'il étoit déjà informé du malheureux succès de ses derniers ordres; & songeant à ma sûreté, il me conseilla de ne point entrer chez lui sans être bien accompagné ou bien armé.

Je rejettai ce conseil avec dédain. Ce n'étoit point des trahisons de cette nature que j'avois à redouter du Duc de Montmouth; & si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ses sentimens d'honneur avec ses principes de galanterie. Je serois entré seul chez lui, sans crainte & sans défiance. D'ailleurs les questions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenser. Cependant si je refusai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit assez nombreux pour ne pas ctaindre le reproche de m'être exposé légèrement. J'arrivai, sans doute, beaucoup plutôt qu'il ne s'y attendoit; car je le surpris avec le confident qu'il avoit envoyé le matin chez-moi, ou du moins j'aperçûs ce malheureux qui sortoit de sa chambre au moment que je m'y faisois an-

noncer, & qui ne put se dérober assez habilement pour éviter ma vue. Je feignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à son retour, chez Dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le Duc qu'après l'avoir entretenu long-tems sur les circonstances de son aventure. Il avoit été sincere dans ce récit. Le Duc l'avoit écouté, & par un caprice difficile à expliquer pour ceux-mêmes qui en feroient capables, comme lui dans les mêmes circonstances, après avoir manqué de délicatesse jusqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une fille aimable & vertueuse, il en eut assez pour être sensible au procédé généreux que j'avois gardé avec son émissaire. Le refus que j'avois fait de le livrer à la justice, & les termes que je l'avois chargé de répéter à ses maîtres, avoient fait impression sur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit disposé à me recevoir avec d'autres sentimens, que ceux qu'il est naturel de conserver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confusion en me voyant paroître, elles furent effacées presque aussitôt par l'air de politesse qui leur succéda.

Ma



Ma résolution étoit d'éviter tout ce qui avoit quelque rapport au malheur de Dom Thadeo. Je pris mon exorde du sujet même de ma visite. L'amour, lui dis-je, exerce son pouvoir dans tous les rangs, & ma fille étant aimable, je ne serois point étonné qu'il vous eût inspiré quelque penchant pour elle, si je concevois comment une si belle passion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le dessein de faire insulte à ce qu'il juge digne d'être aimé. Mais je vous avoue que cette conciliation est impossible dans mes idées ? Aimez-vous ma fille, ajoutai-je en le regardant d'un air ferme, mais honnête & serain. Cette question parut l'embarrasser. Cependant, n'appercevant point de colere dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta jusqu'à sa bouche, & son cœur vint, si j'ose parler ainsi, sur ses lèvres, pour me protester qu'il adoroit Cécile. Il reste à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-même vous avez pu former le dessein de l'enlever. Un cœur noble emploie-t-il la violence pour se rendre heureux ? Et quand il auroit assez d'ascendant sur ce qu'il aime pour lui faire regarder un enlèvement

d'un autre œil , quel goût trouvera-t-il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voies si basses ? J'aurois pu continuer long-tems sans appréhender d'être interrompu. Il tenoit la vue baissée , & sa hardiesse naturelle paroissoit l'avoir abandonné. Je repris encore : l'honneur même est-il bien à couvert dans une entreprise qui blesse tant de droits sacrés , & s'il y a quelque différence entre le voleur & le ravisseur , n'est-elle pas à l'avantage de celui qui n'enleve qu'une somme d'argent , ou quelque autre partie méprisable du bien d'autrui ? Cette comparaison le piqua. J'avois eu dessein , en le voyant si consterné , d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ses fautes. Ah ! s'écria-t-il en rougissant , vous n'êtes donc ici que pour m'insulter ? Non , repris-je aussitôt ; j'ai assez bonne opinion de vous pour me figurer que la générosité , la justice & l'honneur , sont des qualités qui vous sont chères ; mais je ne vous déguise point que la chaleur de votre passion vous les a fait oublier. Voyez , à votre tour , continuai-je , si vous les reconnoîtrez dans mon procédé. Ma fille vous aime , sans doute , car ce seroit vous insulter effectivement que

de supposer d'autres idées. Si elle vous aime. . . . Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta sa chaise. N'achevez pas , me dit-il , que vous ne m'ayez entendu. On ne m'a pas trompé , je le vois bien , lorsqu'on m'a dépeint la noblesse de votre caractère , & l'honnêteté de vos sentimens. J'ouvre les yeux sur mon injustice , & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vues avant de connoître les miennes.

J'aime votre fille , reprit - il d'un air plus modéré , & je la crois digne du premier Roi du monde. Cependant des idées mal-entendues de grandeur , soutenues par le pernicieux conseil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'estime , m'avoient fait craindre que mes sentimens ne fussent point approuvés du Roi mon pere & du Public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le confesserai quelque jour pour m'en punir. Mais vos procédés me persuadent à ce moment qu'il n'y a rien de supérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cécile , comme je vous demanderois un riche trésor , & je ne prens que l'espace nécessaire.

re pour faire le voyage de Londres, où je me flatte d'arracher au Roi son consentement par mes instances.

Je l'embrassai tendrement après ce discours, & renonçant à porter mes questions plus loin, je me livrai à la joie de voir prendre un si heureux tour à la fortune de Cécile. Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec transport ce que je supposois qu'elle desiroit uniquement. Si j'évitai d'approfondir davantage les engagements qu'elle pouvoit avoir pris sans ma participation, ce fut pour ménager sa modestie. La satisfaction du Duc parut encore surpasser la mienne, lorsque je l'assurai que dans le discours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme son intérêt devenoit le mien & celui de ma fille; en lui confessant que je sentoie tout le prix de son alliance, je lui représentai ce qui pouvoit diminuer les obstacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement du public. Ma fille étoit l'unique reste du sang de Milord Axminster; & l'héritière de tous ses biens. La tache de ma propre



naissance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles m'avoit fait de me créer Chevalier de la Grande Bretagne à Bayonne ; & quoique le fils naturel d'un simple Gentilhomme ne tire pas un grand lustre de son origine , il y avoit peut-être quelque distinction à faire en ma faveur , lorsque je me trouvois le fils d'un homme qui avoit joui longtems de l'autorité souveraine. J'ajoutai les raisons que j'avois d'espérer de la bonté du Roi un peu de reconnaissance pour l'attachement de mon Grand - Pere , & j'étois informé depuis mon séjour en France , que ce bon-homme , au lit de la mort , avoit demandé pour dernière faveur à son Maître , de prendre soin de ma fortune si le Ciel me ramenoit en Angleterre.

Le Duc de Montmouth , me traitant déjà de pere , auroit souhaité de ne pas quitter Paris sans avoir fait éclater ses transports aux pieds de Cécile ; mais sans condamner ce desir , que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à satisfaire , je lui représentai qu'après le funeste accident dont je ne voulois plus rappeler autrement le souvenir , la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint Cloud. Sa

seule présence y pouvoit faire naître des soupçons que j'avois heureusement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra de mes soins. Ainsi, presque aussi touché que lui de l'heureuse conclusion d'une aventure si délicate, je me disposois à porter promptement à Cécile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir sa santé que tous les remèdes, lorsqu'en me levant pour quitter le Duc, j'entendis un de ses gens qui lui annonçoit la visite de Dona Cortona.

Ce nom que j'avois tant de raisons de détester, m'auroit fait précipiter mon départ, si le Duc n'eût souhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de sa droiture, que je fusse témoin du remerciement qu'il destinoit à cette infâme Confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement alarmée de me voir, & toute son effronterie ne la servit point assez bien pour rassurer sa contenance. Cependant ayant accepté un Fauteuil que le Duc lui fit approcher, elle écouta avec beaucoup de modestie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entreprise dont il rougissoit. Il lui conseilla, si elle retour-

noit à Londres, de ne se présenter jamais devant ses yeux, & de craindre sur tout d'exercer ses honteuses pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieusement qu'elle feroit sa réponse ; mais rien ne peut être égal à ma surprise, lorsque lui ayant vu verser quelques larmes, & se servir de son mouchoir pour les essuyer, je l'entendis se plaindre amèrement d'avoir cédé elle-même à des instances auxquelles une soumission nécessaire l'avoit forcé de se rendre. Elle dépendoit d'un homme qui n'avoit trouvé que cette voie pour se procurer un établissement à Londres, & qui s'étoit servi des dernières violences pour l'engager dans une entreprise dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureuse que je me trouvasse présent, moi qui pouvoit rendre justice à sa sincérité par mon témoignage ; car je sçavois quels étoient ses sentimens pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle se souvenoit de me les avoir fait connoître avant que de passer en Angleterre, & je ne me persuadois jamais qu'avec cette disposition à m'aimer, elle eût pû former le dessein de me causer un chagrin mortel, si elle n'y

avoit été contrainte par la violence qu'on avoit faite à ses inclinations. Enfin , le ton & les gestes dont elle accompagna ce discours, firent sur moi tant d'impression, que me laissant entraîner par les apparences , j'aurois exhorté le Duc à la traiter avec moins de dureté, si ce qu'elle ajouta dans l'espérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit saisi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le Duc de rendre témoignage à son tour qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuses à Cécile , & à lui marquer des attentions qui ne fussent guères différentes de celles qu'on a pour une Epouse. Ce que j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir , cessa ainsi d'être obscur par la hardiesse qu'elle eut de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des reproches amers à l'un & à l'autre , sans la considération de ma fille, que j'aurois cru blesser en renouvelant ces fâcheuses idées. Cependant le Duc attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna brusquement de se retirer. Je partis peu de momens après elle. Une témérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'escalier , où j'essuyai encore une



multitude d'impostures qu'elle avoit arrangées sur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta sur ma crédulité jusqu'à me proposer de la prendre dans mon Carrosse, & de la remettre chez elle; mais après l'avoir écoutée en silence, je lui tournai le dos tout d'un coup, avec un remerciement ironique, qui acheva de lui mettre la rage & la confusion dans le cœur.

Au milieu de la joie que j'emportoïs à Saint Cloud, il m'étoit difficile de ne pas sentir l'indécence des premières vues du Duc, & de n'en être pas beaucoup plus offensé que d'un simple projet d'enlèvement où j'avois pu soupçonner ma fille d'avoir trempé, sans lui supposer d'autre dessein qu'un engagement légitime. Mon soin fut d'écarter les conclusions chagrinantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées; & trop satisfait des arrangemens que j'avois pris avec le Duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvais avec Cécile, qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languissant, mais qui accourut à moi les bras ouverts, au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de sa mère.

Elles avoient eu, pendant mon absence, des explications qui avoient éclairci bien des mystères. Fanny, mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à son réveil, l'avoit excité, par de nouvelles instances, à lui ouvrir son cœur. Elle n'avoit pas réussi à tirer d'elle le secret de ses peines ; mais étant persuadée comme moi que nous l'avions heureusement pénétré, elle lui avoit parlé du Duc de Montmouth & de la pensée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit une déclaration qui avoit échauffé Cécile jusqu'à lui faire quitter aussitôt son lit, où elle étoit encore, & où sa santé demandoit peut-être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plaint, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle ; & lorsque sa mère, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable dissimulation, eut ajouté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être son mariage avec le Duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanouissement. Enfin, elle n'en étoit revenue que pour protester avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais senti le moindre

penchant pour le Duc ; qu'elle avoit eu la veille les premières nouvelles du sien ; & que loin de mettre son bonheur à l'épouser , il étoit de tous les hommes du monde celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de la toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit ressentie , & n'osant douter de notre tendresse pour elle , elle auroit souhaité de me dépêcher quelqu'un sur le champ pour me faire changer de dessein ; mais Drink qui savoit seul la demeure du Duc , étant à ma suite , elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables , & elle se jettoit dans mes bras en me voyant paroître , pour me conjurer de ne pas faire servir les droits que j'avois sur elle à son malheur & à son désespoir. Fanny, persuadée par ses pleurs , joignit aussitôt la même prière à la sienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement ; & mon embarras croissant par l'idée présente de la démarche que je venois de faire , je les priai de s'asseoir pour raisonner plus tranquillement. Il est certain , ma fille , dis-je à Cécile , que si quelqu'un est coupable ici d'une imprudence , ce n'est pas votre mere ni moi , qui ne respirons que votre bonheur , & qui cher-

chons depuis si longtems à découvrir ce qui peut flatter vos desirs & vos goûts. Est-il besoin que je vous rappelle mes efforts ? Mais tandis que vous nous voyez uniquement livrés à ce soin, vous vous obstinez à garder un silence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la nécessité de deviner vos inclinations pour les satisfaire. Elle m'interrompt, les larmes aux yeux. Hélas ! si vous permettez que je me justifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aspirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma mere & de vous ? Vous me l'avez juré, repris-je. Mais d'où vient donc cette tristesse qui vous dévore ? Est-on plongée dans une profonde mélancolie, quand on jouit du bonheur où l'on aspire ? Vous nous trompez. Je vous ai vue l'humeur fort différente ; & vous ne me persuaderez jamais qu'un changemenr de cette nature puisse être l'effet du hasard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus sévère : voici ce qui me reste à faire pour vous. Comme il est tems que je pense à l'établissement de votre fortune, & que la bienséance même ne permet point à



une fille de rejeter des propositions avantageuses sans donner quelques justes raisons de son refus, je fais dépendre votre mariage avec le Duc de Monmouth de l'ouverture que vous aurez pour moi. Tout autre goût sera une juste raison; mais je demande à la connoître: sans quoi, ma fille, vous devez sentir que plus je vous aime, plus je dois insister sur une alliance qui vous rend la première Dame d'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être aussi fort avantageuse à vos frères. Je vous laisse quelques jours, ajoutai-je, pour adoucir la loi que je vous impose. Songez d'où je la prens moi-même: c'est de ma tendresse autant que de la raison.

Il m'en avoit coûté beaucoup pour prendre un ton si ferme avec ma fille. J'étois accoutumé à la traiter avec la tendresse & la familiarité d'un frère. Aussi me retirai-je après ce discours, pour éviter des attendrissemens qui m'auroient porté peut-être à me démentir. En me relâchant si-tôt des promesses que j'avois faites au Duc, je ne pensai pas à l'en avertir avant son départ. Outre le reproche de légèreté que je me ferois attiré justement, j'aurois appréhendé quelque nouvelle entreprise

de sa passion ; & de quelque maniere que les inclinations de Cécile pussent tourner, j'étois bien aise qu'il eût le tems de s'éloigner , & sur tout de perdre de vue sa Confidente. Mais s'il arrivoit que je fusse obligé de rompre avec lui, je me proposois de lui écrire à Londres. Une lettre porte des explications & des ménagemens que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté sur le penchant de Cécile , & mes promesses ne rouloient que sur cette supposition : j'étois libre sans doute de les retracter , lorsqu'elle manquoient d'une condition si nécessaire.

Avant la fin du jour il me vint deux Messagers , qui me causerent un embarras presque égal. L'un, de la part du Duc , qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des présens considérables à Cécile. Son Courrier avoit ordre de les remettre à elle-même , avec un compliment tel que la politesse & l'amour peuvent le dicter. Dans les sentimens où j'avois laissé ma fille , je n'espérois pas qu'elle reçut cette galanterie avec beaucoup de complaisance. M'étant fait informer de ses disposi-

tions , j'appris fort à propos qu'un reste d'abattement l'avoit forcée de se retirer dans sa chambre , où elle paroissoit dormir depuis quelques heures. Cette excuse satisfit le Courrier , qui se reposa sur moi de sa commission. Mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas , qu'un inconnu me remit une autre lettre , sans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçue. Il avoit été libéralement payé , me dit-il , pour me l'apporter à Saint Cloud ; mais ignorant de qui elle étoit , il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractère Espagnol , & le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt que c'étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme , & je balançai si je ne la devois pas jeter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent se porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles sembloient vouloir s'exercer. La haine de Donna Cortona paroissoit tournée contre le Duc de Montmouth , dont elle prétendoit me révéler les tromperies & les noirs desseins. C'étoit un perfide , si je voulois

l'en croire , dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit non-seulement à l'honneur de ma fille , mais à celui de ma femme , & sa passion étoit enflammée au même degré pour l'une & pour l'autre. Une accusation si peu vrai-semblable , & revêtue des termes les plus outrageans , m'inspira tant d'horreur pour cette affreuse lettre , que je sentis renaître la première pensée que j'avois eue de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché me retint encore. Après quelques réflexions sur le dérèglement de cœur que l'Espagnole attribuoit au Duc , je trouvai , en continuant de lire , qu'il se proposoit de se défaire de moi , pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu'il aimoit ; & la preuve de cette résolution étoit dans les présens qu'il envoyoit à ma fille , où j'en trouverois un marqué de mon nom , & destiné pour moi , qui contenoit un poison si subtil , qu'elle craignoit que sa lettre ne me fût pas rendue assez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoutoit qu'elle en avoit été informée par un des gens du Duc , qui avoit pour elle une vive passion.

Une



Une si affreuse lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains ; car de quel que côté que se portassent mes craintes , je voyois dans le crime ou dans l'accusation le plus noir complot dont on ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-tems à faire tomber tous mes soupçons sur la Courtisane Espagnole. Cependant il étoit vrai que le Duc m'annonçoit dans sa lettre une confection admirable pour l'estomach , que je devois trouver entre les présens qu'il envoyoit à Cécile , & qu'il me prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma santé. C'étoit , me disoit-il , un des plus précieux Elixirs de l'Europe , qu'il avoit vérifié depuis long-tems par son propre usage. J'avois vis-à-vis de moi la Caisse où les présens étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir , & j'y apperçus celui qui m'étoit destiné. Quel jugement devois-je porter dans une si étrange incertitude ? L'expérience pouvoit-elle servir à me procurer plus de lumière ? Au hasard , je me fis amener un de mes chiens , & m'étant enfermé seul , je lui fis avaler quelque gouttes de ce funeste breuvage. En moins d'un quart-d'heure je le vis s'affoupir par

degrés, & mourir à la fin sans aucun effort violent. Ce tems m'avoit suffit pour me déterminer, Je pris ma plume, & sans marquer au Duc la moindre défiance de ses intentions, je lui écrivis toutes les circonstances d'une aventure qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même tems la Lettre de la Cortona, & ses propres présens, qu'il n'étoit pas convenable que je gardasse chez moi, de quelque main qu'ils eussent été empoisonnés.

Drink que je choisis pour cette commission, mais sans lui en expliquer le mystere, reçut ordre d'observer le visage du Duc à la réception de la Caisse, & sur-tout à l'ouverture de ma Lettre. Je lui recommandai aussi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exécuter, & de ne répliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de picquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque soumission & quelque exactitude qu'il fût accoutumé à m'obéir, sa curiosité fut excitée par des ordres si extraordinaires. Il porta ma lettre au Duc, qui se préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'observa, & ne

lui vit d'abord que de simples marques d'étonnement ; mais sa fureur s'allumoit à mesure qu'il lisoit la Lettre qui étoit enveloppée dans la mienne. Elle éclatoit déjà dans ses yeux & dans tous ses mouvemens, lorsque voyant Drink effrayé & prêt à sortir, il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le récit, lui fit d'abord naître la pensée de la renouveler. Il se fit amener un chien, sans expliquer son dessein, & l'ayant fait mourir en peu de momens aux yeux de Drink, qui admiroit ce spectacle : demeurez, lui répéta-t-il ; vous rapporterez à votre Maître que j'ai vengé mes injures & les siennes. Les ordres qu'il avoit donnés pour partir la même nuit, furent avancés, & sa Chaise prête en un moment. Il se fit conduire dans un même Carrosse avec Drink, chez Dona Cortona, tandis que sa Chaise & ses gens, à la réserve de son Valet de Chambre allèrent l'attendre à Saint Denis. Cette femme étoit sans inquiétude, parce que le sachant prêt à partir, elle ne s'étoit pas figurée que sa trame pût être si-tôt démêlée, & qu'elle se promettoit au contraire de lui donner encore plus de vrai-semblance après son départ.

Je ne sai comment elle auroit pu concilier le Voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les espérances qu'elle lui supposoit ; mais le Duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorsqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour se faire annoncer ; une affaire légère dont il l'entretint un moment ; & feignant tout d'un coup d'avoir quelque ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la servoit. Son Valet de Chambre, à qui il l'envoya, étoit chargé secrettement de le retenir. Enfin, n'ayant plus d'autre témoin que Drink, il changea de visage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aisément par ses premiers reproches, que l'intrigue étoit découverte & qu'il étoit inutile de dissimuler. Son recours fut d'abord aux larmes, & rappelant néanmoins toutes les ressources de son esprit, elle eut encore la hardiesse de répondre qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le servir ; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder sa confiance, le voyant penser à un mariage qui n'étoit propre qu'à ruiner sa fortune, elle n'avoit rien imaginé de



plus propre à le rompre que le moyen qu'elle avoit employé : confessoit à la vérité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille ; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenser, lorsque malgré la dureté qu'il avoit eue pour elle, sa principale vue étoit de le convaincre de sa fidélité & de son zèle.

L'artifice étoit grossier. Aussi le Duc ne repliqua-t-il que par de nouvelles marques d'indignation, & revenant aux circonstances de sa noire entreprise, il voulut absolument qu'elle les confessât sans exception. Ce détail ne put être arraché de sa bouche, que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du Duc qui l'avoit instruit de l'envoi des présens, & qui ayant en effet de la tendresse pour elle, s'étoit laissé engager par diverses promesses, à mêler dans l'élixir le poison qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n'auroit fait que flater sa vengeance ; mais elle avoit souhaité néanmoins que je n'eusse que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joué par le Duc, & de perdre toutes les espérances de grandeur que j'a-

vois conçues pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieusement le Duc, de me faire passer pour un traître & pour un lâche empoisonneur ? Et comme si cette idée eût redoublé son transport : tien , ajouta-t-il , en lui enfonçant son épée dans le sein , voilà le juste prix de tes crimes. Il te sera plus honorable de mourir de ma main , que de celle d'un Bourreau. L'épée fut tirée avec tant de vitesse , & le coup porté si brusquement , que Drink n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La malheureuse Cortona tomba sans connoissance , & perdit au même moment la parole & la vie.

Drink demeura saisi d'étonnement. Mais le Duc paroissant plus tranquille après cette exécution , se tourna vers lui d'un air satisfait : je crains moins , lui dit-il , le reproche d'avoir trempé mes mains dans le sang d'une infâme , que celui d'avoir épargné un monstre qui n'auroit vécu que pour multiplier ses fureurs. Retournez à votre Maître , & dites-lui que je ne lui refuserois pas des justifications s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres , ajouta-t-il , & si les deux acci-

gens qui me sont arrivés, ne me permettent point de repasser si-tôt en France, je me flatte que sur les heureuses nouvelles que j'aurai soin de lui communiquer, il aura la complaisance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit se retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous exposer aux suites de ce qui vient d'arriver; & fermant soigneusement la Chambre où il laissoit le corps de Dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le Carosse qui les avoit amenés, pour le conduire au coin d'une rue éloignée. Je pars de ce pas, lui répéta-t-il; assurez votre Maître que j'aurois été moins ardent, si je n'avois eu que mes injures à venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vu monter Drink dans un autre Carosse, & qu'après lui avoir recommandé même de quitter cette Voiture à la sortie de la Ville, pour couper toute voie aux soupçons qui auroient pu tourner du côté de Saint Cloud.

Sa vengeance n'étoit satisfaite qu'à demi. Il lui restoit à punir le Valet infidele qui avoit prêté ses mains à la Corrona, pour mêler son poison dans l'élixir. J'ai su dans la suite que l'ayant fait partir pour Saint Denis avec sa Chaïse, il avoit eu la

constance de ne lui donner aucune marque de ressentiment jusqu'à Calais. Son voyage se fit avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain au soir dans cette Ville. Il s'y procura sur le champ un Vaisseau de passage, où il ne reçut que ses gens; & lorsqu'il se vit au milieu du Canal, il les fit monter avec lui sur le Tillac, sans avoir laissé échapper un seul mot qui pût leur donner quelque défiance de son dessein. Là, prenant une contenance furieuse, il reprocha au perfide l'abus qu'il avoit fait de sa confiance. Il n'écouta ni ses justifications, ni ses cris, & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drink avec tant d'inquiétude; que dans la crainte de me trahir par ma contenance ou par mes discours, je demeurai enfermé dans mon Cabinet jusqu'à son arrivée. L'air dont il s'approcha de moi, & le soin qu'il eut de fermer sur lui ma porte, m'annoncerent une partie de ce qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, suivant le conseil du Duc. Je l'écoutai avec la surprise que son récit étoit capable de me causer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré de toutes les menaces



menaces de leur haine: c'étoit une douleur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va jusqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui sont inséparables du remord. Eh quoi! m'écriai-je, il ne suffit pas à un honnête homme de n'avoir plus à combattre contre la Fortune, & de travailler à établir la paix dans son propre cœur? Il est en guerre avec les passions d'autrui, lorsqu'il se flatte de pouvoir calmer les siennes; & pour vivre tranquille, il faudroit qu'après s'être réglé lui-même, il vînt à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquillité à toutes les Créatures de son espece? Qui osera tenter ce prodigieux effort, ou qui se flattera d'y réussir après l'avoir entrepris? Cependant voilà le sort, ajoûtai-je, auquel la perfection même de ce qu'on appelle sagesse & vertu, est sans cesse exposée. Que sert-il donc d'y prétendre, & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux? Je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me sembloient justifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçu pour toutes les specula-

tions philosophiques , & n'étant pas plus satisfait des autres systêmes auxquels je m'étois attaché, je panchai à croire dans ce moment, que le repos de l'esprit & du cœur après lequel je cherchois, n'étoit au fond qu'une chimere. Drink qui me voyoit dans une méditation si profonde depuis son récit , demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres. Un coup d'œil, jetté sur lui, servit à me réveiller.

Entre mille questions que je lui fis sur ce qu'il avoit entendu , je lui demandai comment le Duc s'étoit expliqué sur la passion qu'on lui attribuoit tout à la fois pour mon épouse & pour ma fille. Il avoit gardé un silence qui me fit naître de nouvelles réflexions. Seroit-il possible disois-je, que le cœur fût capable de ce bizarre partage ? N'en doutons point, c'est un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle apparence aussi, reprenois-je, que la Cortona se fût arrêtée à des imaginations si étranges, si elles n'avoient plus de vérité que de vrai-semblance ? Fanny s'est crue long-tems aimée du Duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a marqué de l'obéissance & de l'ardeur pour toutes ses volontés. Peut-être ne s'est-il fixé à ma fille, que

Sans le desespoir d'attendrir la mere ; & je conçus sans peine que se promettant de la facilité à séduire une jeune personne qu'il a supposée sans engagement, il a tournée enfin de ce côté-là toutes les inclinations de son cœur. La misérable Cortona lui a prêté le furieux dessein de me les ravir toutes deux ensemble ; mais il lui avoit confessé qu'il aimoit l'une & l'autre , c'est là-dessus qu'elle a fondé sa detestable accusation.

Ainsi , en rendant justice au Duc , je me persuadai qu'il avoit long-tems nourri pour mon épouse les mêmes sentimens qu'il marquoit pour ma fille ; & cette pensée s'accordoit fort bien avec l'idée que je me formois plus que jamais de son caractère ; un jeune impetueux , avec de la générosité & de l'honneur ; mais né tel , & élevé ensuite sans autres principes : sujet par conséquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du sang ou de la force des circonstances ; enfin, un mélange inconstant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me serois obstiné à passer sur toutes mes répugnances, si le cœur de ma fille eût été touché en sa faveur ; mais l'image sanglante du meurtre de la Cortona,

où la barbarie de l'action me frappoit beaucoup plus que la justice du châtimement, donna dans mon esprit une nouvelle force aux dernières déclarations de Cécile, & je ne pensai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne falloit pas esperer que tant d'évenemens extraordinaires pûssent demeurer entièrement cachés à Fanny. Le seul moyen de modérer ses alarmes étoit de la prévenir par un récit dont j'étois le maître d'adoucir les circonstances. J'exécutai dès le lendemain une entreprise si délicate, & je ne réussis pas mal à calmer son imagination. Cependant il lui resta de notre entretien, une frayeur secrète, qui étoit augmentée à tous momens par l'abattement de sa fille. La santé de notre chere Cécile commençoit visiblement à s'alterer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante qui étoit naturelle à ses yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer son teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâlissoit à vûe d'œil, & ses lèvres mêmes perdoient tous les jours quelques choses de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ses regards devenoient sombres & pensifs. Si sa complaisance lui faisoit prêter attention à



quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'approuvoit par un souris tendre & gracieux ; mais tout le monde s'apercevoit que l'impression n'alloit pas jusqu'au cœur. Son dégoût pour toutes sortes d'amusemens devint si invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne lui en plus proposer. Elle ne se plaisoit que dans la solitude ; ou si elle cherchoit la compagnie de sa mere & la mienne, c'étoit moins pour nous parler, que pour demeurer assise entre nous, en s'occupant de ses méditations sans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air si tendre, que sa mere qui étudioit tous ses mouvemens ne pouvoit retenir ses larmes. Je l'excitois à parler par diverses questions : une courte réponse étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je ne réussissois pas mieux, lorsque je l'obligeois à quelque exercice que je croyois capable de lui causer de la dissipation. Elle se soumettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coûtoit à son cœur ; & par pitié autant que par tendresse, je lui laissois la liberté que ses yeux me demandoient.

Il n'y eut point un médecin célèbre à Paris, qui ne fût consulté sur une maladie

si étrange , ni peut-être un remède qu'on ne lui proposât d'éprouver. Mais quelle espérance de la guérir , lorsqu'elle paroissoit aimer son mal , & qu'à toutes les questions qu'on lui faisoit sans cesse, elle répondoit qu'elle étoit sans la moindre incommodité ? Les médecins ne lui connoissoient rien eux-mêmes à quoi ils pussent donner ce nom , & je démêlois aisément que c'étoit au hazard qu'ils lui proposoient des remèdes. J'en étois moins pressant à la solliciter de les prendre. Quelque idée que je me formasse de sa situation, je ne pouvois me persuader qu'elle fût dangereuse. Son âge & l'excellence de son temperament étoient de trop fortes raisons de me rassurer. Cependant les frayeurs de Fanny me jettoient quelquefois de secretes alarmes dans le cœur. Elle me disoit la larme à l'œil : Je perdrai ma fille, j'en ai un pressentiment que je ne saurois éloigner. Ciel ! ajoûtoit-elle, avec un effroi dont elle paroissoit pénétrée , que me donneriez-vous jamais, qui pût me consoler de sa perte & m'empêcher de la suivre au tombeau ! Je m'efforçois de lui inspirer de meilleures espérances. Ne trouvant aucun penchant à Cecile pour retourner à

Paris, elle lui proposa de changer du moins de situation, en se logeant dans le pavillon du parc. Outre l'agrément de la variété, elle pensoit à la réjouir par quelque divertissement champêtre, dans une saison où la vendange qu'on alloit commencer dans les campagnes voisines, invitoit tout le monde au plaisir. Le pavillon avoit du côté de la plaine une échappée de vûe fort agréable. Fanny s'occupa elle-même à former le plan de sa fête. Ce n'étoit point un projet d'assemblée brillante & de joie tumultueuse, tel que celui que j'avois si malheureusement exécuté. Des plaisirs simples ; un concert d'instrumens rustiques, des danses de bergères, un repas distribué à tous les vendeurs de la plaine, qui devoient s'assembler à la vûe du pavillon, enfin tout ce que Fanny croyoit propre à réjouir un cœur mélancolique, sans le rebuter par l'appareil du faste & par les agitations d'une pompe inutile. Elle fit distribuer parmi les paysans du voisinage, une abondance d'étoffes, de linge, & de rubans, avec un modèle pour la forme qu'elle desiroit dans leur parure. Elle avoit pris la peine de le composer de ses propres mains.

Son inclination bienfaisante trouvoit ainsi le moyen de se satisfaire, sous le prétexte d'un plaisir aussi réel, qu'elle se promettoit à divertir sa fille. Cécile entra volontiers dans toutes ses vûes, & marqua même de la satisfaction à s'occuper d'une entreprise pour laquelle elle voyoit de l'ardeur à sa mere.

Je n'avois point négligé, dans cet intervalle, de communiquer au Duc de Montmouth le changement qui s'étoit fait dans mes résolutions. La crainte qu'il ne trouvât dans le Roi son pere, autant de complaisance que nous l'avions espéré, & qu'il ne devînt plus difficile de me dégager lorsqu'il auroit obtenu son consentement, m'avoit fait prendre un parti qui avoit coûté quelque chose à ma sincérité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma pensée, j'avois engagé Mylord Clarendon à faire prévenir le Roy par le Duc d'York, sur un mariage qui convenoit aussi peu à son fils qu'à ma fille, & j'avois attendu pour écrire au Duc, que le refus du Roi l'eût disposé à s'étonner moins de me voir changer de sentiment sur un prétexte si juste. Il n'eut point en effet d'autre surprise en recevant ma let-



tre, que de me voir déjà instruit de la réponse de son pere. Mais son chagrin n'en étant que plus vif, il me le marqua dans les termes les plus capables de m'attendrir: Sa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flatté. Il me conjuroit de suspendre mes résolutions, & de lui laisser le tems de renouveler mille fois ses efforts auprès du Roi. Il étoit impossible qu'un pere dont il étoit aimé, persistât long-tems à le désespérer. Et si le penchant que j'avois marqué pour lui étoit sincere, manquois-je de moyens pour le rendre heureux malgré tous les obstacles? Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à se former un établissement en France avec Cécile. Il n'attendoit là-dessus qu'un signe de consentement; & les vues qu'il avoit déjà pour l'échange secret de ses biens, lui paroissoient infaillibles.

J'ai toujours ignoré jusqu'à quel point toutes ces protestations étoient sinceres; mais il est vrai que s'étant ouvert à M. de L\*\* avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoissance, il trouva le moyen de le mettre dans ses intérêts. Des avances si pressantes de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de

la nature étoient réunis, furent regardées de M. & Madame de L\*\* comme le plus grand bonheur qui pût arriver à leur chère fille. Il s'en expliquèrent avec moi dans ces termes. Je fus même surpris d'apprendre d'eux que M. le Duc d'York, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprès du Roi pour répondre au desir du Comte de Clarendon, leur avoit marqué quelque étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit dû piquer toute mon ambition. Outre la considération qu'elle m'assuroit tout d'un coup en Angleterre, que pouvois-je desirer de plus heureux pour ma fille ? Il me faisoit recommander par M. de L\*\* d'y faire plus d'une fois réflexion ; & le Roi, ajoûtoit-il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage que celle qu'il lui avoit inspirée, il se flattoit, pour peu que je m'y sentisse d'inclination, de le faire réussir aussi facilement qu'il l'avoit détourné.

C'étoit Mylord Clarendon qui avoit fait prendre au Duc d'York ces sentimens de bonté pour ma famille ; & lui-même n'avoit point appris que les vues du Duc de Montmouth s'étoient tournées vers Cécile, fans me représenter que je devois

moins songer à les combattre, qu'à profiter d'une occasion si heureuse pour l'établissement de ma fille. Mais je lui avois fait entendre aisément que l'ambition n'étoit pas le premier ressort de mon cœur, & que n'ayant point d'autre passion que mon bonheur & celui des personnes qui m'étoient chères, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de me conduire à ce but. La manière dont il pensoit lui-même sur tout ce que le monde considère d'un autre oeil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçu ses félicitations sur ce qui m'avoit d'abord attiré ses reproches.

Quoique j'eusse renoncé à tout espoir de guérir la froideur de Cécile, je lui communiquai la lettre de M. de L\*\* & celle de son amant. Elle les lut sans émotion, & le seul sentiment qu'elle fit paroître en fut un de reconnoissance pour le soin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occasion de me demander s'il n'étoit pas bien injuste dans la plupart des hommes de troubler par leurs importunités le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour est un droit pour exiger d'être aimés. Je con-

çois bien, ajouta-t-elle, qu'il seroit monstrueux de haïr un amant, & que les persécutions même peuvent tirer de leur cause un nom plus favorable. Mais quelle loi nous impose la tendresse d'autrui, lorsque loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons déclaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine ? Elle me pria de lui apprendre ce qu'elle devoit penser de cette question. Mais... lui dis-je, il est assez difficile pour notre sexe de régler les bien-séances du vôtre. Nous sommes éclairés sur vos fautes, & nous aurions de l'embarras à nommer tous vos devoirs. Cependant j'ai toujours pensé que les passions des hommes étant communément aussi déréglées dans leur source que dans la plupart de leurs effets, elles n'obligent pas même une femme à cette espece de reconnoissance dont votre bonté vous fait prendre le refus pour une injustice monstrueuse. Si vous pouviez lire dans le cœur d'un amant, & si, pénétrant les motifs qui l'animent, vous connoissiez parfaitement que c'est autant le charme du mérite que celui de la beauté qu'il cherche dans son objet & qu'il y a goûté par ses sentimens, non-seulement je vous trouverois



excusable de lui accorder votre cœur ; mais en vous supposant liée par d'autres engagements, je vous croirois obligée de lui accorder du moins de la reconnoissance & de l'estime. Le malheur consistera toujours dans la difficulté de faire ce discernement, & c'est l'écueil de toutes les femmes aimables. Elles se précipitent ordinairement dans l'un ou l'autre excès, en se fiant trop à des apparences qui les trompent, ou en refusant la confiance qu'elles doivent à des sentimens dignes d'elles, mais qu'elles ne peuvent pénétrer.

Helas ! répondit Cécile, que la leçon de ces spéculations est utile, lorsqu'il se trouve si peu d'hommes en qui l'apparence même soit capable d'imposer un seul moment à une femme raisonnable ! Elle n'ajouta rien à cette réflexion ; & n'y voyant qu'une raillerie de notre sexe assez ordinaire au sien, je n'y soupçonnai pas plus de mystère que dans tout autre discours que le hazard auroit fait naître. Fanny fut beaucoup plus pénétrante. Elle s'imagina sur cette repartie, que sa fille avoit eu à Paris quelque liaison de cœur qui ne s'étoit pas soutenue heureusement,

& qui s'étoit terminée en un mot par son propre dégoût, ou par l'infidélité de son amant. Elle se rappella de fréquentes sorties de son appartement, de petites absences, quelques billets mystérieusement reçus & ouverts à la dérobée; enfin, d'autres circonstances dont elle n'avoit jamais approfondi le secret, Ces soupçons, qu'elle ne tarda point à me communiquer, me parurent sans vraisemblance. Je lui représentai que la conduite de Cecile avoit été trop simple & trop uniforme pour recevoir de telles interprétations. Votre fille, lui dis-je, n'est pas triste & pensive d'aujourd'hui. c'est depuis long-temps sa disposition habituelle. Si vous supposez qu'elle ait aimé, elle n'est pas faite pour trouver un ingrat; & quand sa passion auroit fini par son propre dégoût, il faudroit toujours compter quelques momens où son cœur en auroit été satisfait. Cependant je ne m'en rappelle pas un seul ou je lui aye vû cet enjouement d'esprit qui lui est naturel, & que je lui ai connu dans d'autres tems. Paris n'a rien changé à son humeur. Malgré ces raisonnemens, Fanny interrogea secrettement les femmes qui servoient sa fille. Elle les pressa; elle joi-

gnit les menaces aux promesses. Mais au lieu des découvertes qu'elle appréhendoit, elle en fit mille autres qui charmerent son cœur en détruisant sa prévention. Les absences de Cecile, ses billets, ses intrigues, étoient des mystères de générosité, de zèle, de compassion, enfin, l'exercice continuel de toutes ses vertus.

Il n'arriva point de changement considérable dans notre situation, jusqu'au tems où Fanny avoit fixé la célébration de sa Fête. Les Dames habitoient le Pavillon du Parc. Elles y étoient fort à l'étroit, mais l'occasion de se voir continuellement ou plutôt la nécessité d'être sans cesse ensemble, ne servoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelque avantage pour Cecile, si les amusemens eussent été pour elle un remède. Pour moi qui commençois à regarder sa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne falloit esperer la guérison que du tems, je m'appercevois bien que la contrainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit du matin au soir, augmentoit plutôt ses peines, qu'elle ne servoit à les diminuer. Pendant ce tems-là je faisois l'essai du nouveau système que

je m'étois formé dans mes dernières réflexions. L'étude de la nature occupoit tout le tems qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences; & s'il me naïssoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célèbres Philosophes d'un siècle fécond en grands hommes. Je voyois familièrement le Pere Marsenne, qui faisoit sa demeure à Passy. Sa methode & ses soins m'épargnerent bien des difficultés & des longueurs. Tous les Amateurs de physique qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumieres de l'esprit un peu d'agrément & de politesse, me virent chercher leur connoissance & cultiver leur amitié. J'étendis mes liaisons jusques dans les Pays étrangers. M. Descartes qui s'étoit fait alors une retraite philosophique à Egmont, petite Ville de Hollande, reçut plusieurs de mes Lettres, & marqua toujours de l'empressement à me répondre. Outre les discussions philosophiques, je le consultois sur l'ordre qu'il avoit mis dans les occupations de sa solitude,



tude, & sur le fruit qu'il en tiroit pour la douceur & la tranquillité de sa vie.

Un nombre médiocre d'amis sensés & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la société qu'à l'étude des sciences profondes, me composoit une autre sorte d'occupation dont je ne goûterai pas moins la douceur. Ce n'étoient point ces gens dissipés par le bruit & les amusemens du grand monde, dont M. Briand avoit peuplé ma maison de Paris; ni ces esprits téméraires & revoltés contre tous les principes, qui s'étoient efforcés de m'entraîner dans leurs nouvelles opinions. Les amis auxquels j'avois pris le parti de me réduire à Saint Cloud, étoient quelques personnes des deux sexes, dont les passions n'étoient plus assez vives pour faire illusion à leur esprit, mais qui les avoient assez connues pour raisonner juste de leur nature, & pour en expliquer judicieusement les effets; gens exercés par l'usage du grand monde, dans lequel ils avoient passé leur jeunesse, & dont les embarras leur étoient devenus insupportables dans un âge plus avancé; qui en avoient pris par conséquent ce qu'il a d'estimable sans en avoir contracté les

ridicules & les folies, & qui s'entretenoient du goût qu'ils avoient eû pour lui comme d'un péril auquel ils étoient heureusement échappés. Ils n'avoient point atteint l'âge où l'on cesse d'être sensible aux plaisirs; mais il étoient dans celui où l'on aime à les goûter avec décence, & où la raison fait rejeter ceux dont elle n'est pas aussi satisfaite que les sens. Tels étoient les compagnons de mon loisir, & les convives d'une table d'où j'avois écarté le luxe, pour n'y faire regner que le bon goût. J'allois avec eux aux spectacles & je m'en faisois un autre d'entendre leur critique sur une Piece nouvelle, ou de leur voir discuter le jugement qu'ils me prioient d'en porter. Nous examinions ainsi de concert tous les ouvrages d'esprit qui méritoient quelque estime, & nous ne manquions point d'observer les restrictions qu'il faut quelquefois mettre aux applaudissemens du Public. Fanny, & Cecile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amusemens si modérés. Elles écoutoient nos discours, elles y prenoient part fort souvent par leur réflexion; & ma tendre complaisance qui n'étoit pas capable de se relâcher un mo-

ment pour elles, me faisoit recueillir autant de fruit de leur satisfaction que de la mienne.

Je le repete , avec une certitude que je crois avoir acquise par l'expérience ; s'il y a quelque douceur à se promettre du commerce du monde & de la jouissance de ses plaisirs, elle n'est que dans ce choix & cette modération qui peuvent conserver à l'ame la liberté de connoître & de goûter ce qu'elle possède. Un cœur sensible , s'il est accompagné d'un esprit juste , n'a point de bonheur à esperer dans la confusion qui suit nécessairement le désordre & l'excès. Mais ce bonheur même, que je fais consister dans la modération , est-il sans trouble & sans mélange ? Si de tant d'hommes , qui cherchent de bonne foi à se rendre heureux , il en est quelqu'un à qui il ne reste rien à prétendre au-delà de ce qu'il possède, qu'il le publie à la gloire de la nature & des objets où elle se flatte de trouver son repos. Pour moi je confesse que dans un état où je voyois effectivement peu de choses à désirer, il me restoit des craintes ; & je ne donne pas ce nom seulement a mes inquiétudes pour Cecile , en qui je decouvrois au travers

de tous les voiles un cœur perpétuellement agité; mais avec assez de raison pour réfléchir sur ce qui se passoit autour de moi, pouvois-je voir quantité de gens moins heureux, sans être averti par leur exemple que le bonheur qui m'étoit accordé dépendoit de mille biens qui leur manquoient, & dont je pouvois être privé comme eux, puisque je les devois au seul hazard & qu'il ne les avoit pas attachés nécessairement à ma personne? Pouvois-je me faire illusion sur tant de morts imprévues, dont j'entendois tous les jours le récit, & me déguiser à moi-même que ce qui arrivoit à mille personnes auxquelles je prenois peu d'intérêt, devoit être tôt ou tard le sort de tout ce qui m'étoit cher? Pouvois-je déjà voir disparaître par intervalles, quelques-uns de mes plus fidèles amis, sans trembler d'apercevoir le péril si proche de moi? & lorsque je les voyois sortir du poste qu'ils avoient occupé dans le monde, m'étoit-il possible d'éloigner de ma pensée que c'étoit pour ne le reprendre jamais? Qu'étoient-ils devenus? Quel étrange pouvoir les avoit enlevés au milieu de nous sans consulter leurs desirs ni les nôtres? Après



avoir travaillé comme moi à se rendre heureux, où en étoit leur ouvrage? Et dans quelque lieu qu'ils fussent passés, s'ils avoient emporté les mêmes desirs, y devoient-ils trouver de quoi les satisfaire? Mais il me sembloit que c'étoit un soin dont je ne les avois jamais vûs occupés. étrange oubli d'un intérêt si cher! Pouvois-je me défendre d'une vive inquiétude pour leur sort? On croit donc qu'il est nécessaire ici d'être heureux, disois-je mille fois dans ces tristes occasions, & l'on ne demande point si l'on est capable de l'être où s'il est à craindre de ne l'être pas, dans une situation qui ne change point, & où l'on ne fait par quel sort on est attendu.

C'est un des plus malheureux effets de l'impression des choses sensibles, que ces méditations sérieuses, qui ne manquent point sans doute de se présenter quelquefois à tout homme sensé, puissent être dissipées en un moment par le premier objet qui saisit l'imagination, & qu'elles demeurent ordinairement sans force dans ceux mêmes qui en ont le mieux compris l'importance. Elles avoient assez de pouvoir sur moi pour troubler souvent la

douceur de ma vie, sans être capables encore d'agir plus puissamment sur mon cœur.

Cependant le charme devoit se rompre : mais hélas, à quel prix ! S'il ne m'est pas permis d'accuser le ciel de rigueur lorsqu'il m'a fait payer si cher le plus inestimable de ses bienfaits, qu'on m'accorde du moins la liberté de gémir sur moi-même, & de déplorer l'aveuglement de mon cœur, qui ne pouvoit être éclairé par des voyes moins terribles. J'étois le matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut-être plus tranquille que jamais, par la disposition de ma santé qui avoit souffert quelques atteintes dont j'étois bien rétabli ; lorsque Fanny entra seule, & d'un air si abattu, que j'en eus quelque inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins, & la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle approchée de moi, qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ouvrir la bouche pour m'apprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagnées de sanglots, qui couperent le passage à sa voix. Je me levai

avec une vive alarme. He ! qu'allez-vous m'apprendre , lui dis-je en l'embrassant ! Elle me tint encore quelques momens suspendu. Enfin, son cœur s'ouvrant avec mille soupirs : Ah ! s'écria-t-elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cécile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déjà morte avec elle, ajoûta-t-elle en m'embrassant elle-même, car je ne veux pas lui survivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la consoler, je lui demandai le sujet d'une crainte à laquelle je ne connoissois encore aucun fondement. Elle m'apprit, avec moins de mots que de soupirs, qu'ayant été appelée dans la chambre de sa fille par les femmes qui la servoient, elle l'avoit trouvée dans un état dont la seule idée la faisoit trembler ; brûlante d'un fièvre affreux, dont elle lui avoit confessé qu'elle avoit été tourmentée toute la nuit, avec des marques si visibles d'un mortel abattement, qu'elle apprehendoit que les médecins, qu'il falloit appeler de Paris, ne la trouvassent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des reproches, ajoûta Fanny, d'avoir dévoré son mal pendant la nuit, & de

n'avoir pas même demandé le secours de ses femmes; elle me répondit que pour le peu de tems qui lui reste à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle causât de fatigue à personne.

Ce langage m'alarma beaucoup plus que la description de sa maladie. Les objets grossissent en passant par les yeux d'une mere; mais des paroles, qui sont répétées par une bouche fidelle, ne s'alterent pas si aisément, & je croyois voir, dans celles de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroissoit plus dangereux que sa fièvre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny, & faisant au contraire un effort pour la consoler, je me rendis ensuite avec elle au pavillon du parc, où j'étois presque le seul qui n'eût pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cécile ne me permit plus de regarder le récit de sa mere comme une exageration. Malgré l'ardeur de sa fièvre qui soutenoit encore la couleur de son visage, je remarquai tant d'alteration dans ses yeux & jusques dans le son de sa voix, que j'eus besoin moi-même de toute ma fermeté pour cacher ma consternation. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on appellât



appellât les plus habiles médecins , & m'employant à tout ce qui pouvoit la soulager, j'attendis, près de son lit, que l'accès qui me parut tirer vers sa fin, fût passé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me ferroit la main , pour me marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection, Enfin, je vis sa couleur qui s'abattoit par degrés : ses yeux devinrent plus tendres en se remettant de leur agitation ; & son poulx, que je consultois de tems en tems, reprit des battemens plus réglés. Quelque rafraîchissemens qu'elle accepta de ma main acheverent de la rendre tranquille. Je crus le péril passé, & tandis que sa mere alloit se faire habiller, je demurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant sur les causes particulières de cette nouvelle maladie, il étoit impossible de ne pas mêler à mes questions quelques-uns de mes anciens reproches sur son humeur mélancolique, qui étoit visiblement la première source de toutes les altérations de sa santé. J'avois comme renoncé à la presser de ce côté-là, moins par le refroidissement de ma curiosité,

que par la crainte de lui rendre à la fin mes instances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées , & peut-être encore plus , la vûe d'un lieu aussi cher à mon souvenir qu'on a pû le trouver remarquable dans mon histoire, ne me permit point d'étouffer mille sentimens qui s'élevèrent en confusion dans mon cœur. Chere Cécile ! lui dis-je après avoir rêvé quelques momens , par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance ? Vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume. Votre vivacité & votre enjouement sont éteints. Vos forces diminuent sensiblement , & votre vie même n'est que trop menacée de quelque accident funeste. Enfin, vous périssez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même , & vous donner , à votre âge , de si cruelles préventions contre mille choses que vous devriez aimer ? Cependant si la vie a des avantages qui puissent quelquefois la rendre douce, il me semble qu'on ne les trouve guères mieux rassemblés qu'autour de vous. Que vous manque-t-il pour être heureuse ? Dites , parlez , repris-je avec

plus de force en lui voyant baisser les yeux ; est-ce quelque infirmité sans remède ? Est-ce une passion sans espérance ? Un profond soupir, qui parut lui échapper malgré elle , me fit interrompre mon discours. J'attendis ce que cet effort alloit produire. Hélas ! me dit-elle , je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoissez ; & si j'ai quelque passion, elle m'est inconnue à moi-même.

Je crus pénétrer quelque chose dans cette réponse , & qu'un redoublement d'instances pourroit lui faire développer ses sentimens. Ah ! Cécile , repris-je , je me souviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de pere m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes. Rappelez-vous des circonstances qui ne peuvent être entièrement effacées de votre mémoire. Vous ne vous seriez pas fait presser alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de sincérité & d'ouverture qui vous avoient touchée. Est-il possible que la nature soit moins tendre que l'amour ? car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne

pour effuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rappelé si ouvertement nos anciennes foiblesses. Mais j'avoûrai qu'en songeant combien elle avoit été sensible aux témoignages de mon aveugle passion, il m'étoit venu quelque desiance qu'elle avoit pû conserver pour moi un reste de tendresse, qui étoit combattue dans son cœur par la nature & par la raison. Après tant d'efforts pour découvrir ses douleurs secretes & la cause de ses résistances à toutes nos propositions, je ne voyois que cette raison à laquelle je pusse m'arrêter. Je me le persuadai même encore plus, lorsqu'ayant levé les yeux sur elle, je vis les siens tout en pleurs; l'impression qu'elle paroïssoit ressentir de mon discours me fit attendre plus d'éclaircissement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ses premieres expressions répondant moins à sa pensée qu'à ses sentimens, je n'y pûs rien démêler au travers de mille sanglots qui les étouffoient à leur passage. Le nuage, enflé, si cette expression m'est permise, par un silence si opiniâtre & par tant de sombres méditations, crevoit avec autant d'amertume que de violence. Peut-être



que ma propre émotion m'empêcha de distinguer ses premières paroles : mais celles que je commençai à démêler , & dont le souvenir est gravé pour jamais dans mon cœur, en supposoient quelques-unes qu'il m'avoit été impossible d'entendre. La mort en sera le remède , me dit-elle , sans que je pusse deviner encore de quelle sorte de peine elle vouloit être délivrée , & je la desirai avec tant d'impatience , qu'il n'y a désormais que son retardement qui puisse m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je suis, j'aurois ressenti infailliblement les mêmes amertumes sans l'avoir éprouvé. J'en ai pensé dans mon enfance ce que j'en pense aujourd'hui. Je l'ai crû nécessaire au bonheur dont j'avois déjà l'idée , & me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes aussi tendres que moi , je m'occupois , dès ce tems-là , de mes imaginations & de mes desirs. Les difficultés ne m'échappoient pas : outre cent récits que j'entendois faire de l'inconstance & de la mauvaise foi des hommes , je pressentois qu'un composé réel de tout ce que je rassemblois dans mes idées, n'exi-

steroit peut-être jamais hors de mon imagination ; & cependant, soit que j'aye pris le mouvement de la nature pour un goût de tendresse , soit que me paroissant tel en effet que je desirois un amant pour lui donner mon cœur, vous n'ayiez inspiré une véritable passion , il est vrai que je vous ai adoré aussi long-tems que je l'ai pû sans reproche, & que l'approbation même de Monsieur & de Madame de L\*\* ont autorisé mes sentimens. Je passe rapidement sur une erreur si charmante. Il ne m'en est resté qu'une délicieuse idée, à laquelle je me suis fait néanmoins un scrupule de m'arrêter, & que j'aurois sacrifiée à la seule considération de ma mere quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua tristement ma chere fille, étoient nécessaires pour jeter quelque jour sur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir qu'au milieu de la langueur où je suis, j'ai pû vous repondre mille fois, sans vous tromper, que je ne me connoissois point de passion dont j'eusse dessein de vous faire un mystere. Hélas ! j'aurois été trop heureuse d'en avoir un de cette nature à vous réveler ; j'aurois vû plus clair dans mes

propres sentimens, j'aurois trouvé la confirmation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même ; ou plutôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétude sur ma situation, ni moi de confiance à vous faire, puisque ce secret même, cette passion que je suppose, m'auroit garantie de toutes les extrémités où je me suis laissée emporter. Figurez-vous donc, pour vous apprendre ce que j'y ai démêlé de moins obscur, qu'après avoir été reconnue de ma mere à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premières tendresses de la nature, je n'ai pas été long-tems à ressentir le vuide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruine d'une passion à laquelle tout mon bonheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de pere étoit sans cesse un préservatif qui m'en auroit fait triompher. Mais tous mes sentimens n'en subsistoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la source dans le fond d'un caractère fort tendre ; avec quelle force se firent-ils sentir, lorsqu'enflâmés comme ils étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcés de se contraindre, & que

toute leur action se renferma dans mon cœur ? Je ne fais où je trouvai dès-lors assez de vertu pour résister à mes peines. J'ignore aussi si c'est à la faveur du ciel, ou à la seule agitation d'un esprit gêné qui cherche à se soulager, que je dûs une ressource presque aussi douloureuse à la vérité que mes maux, mais capable néanmoins de soutenir ma vertu, par une espèce de diversion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à soutenir. Le récit des infortunes de ma famille & l'image de tant de tristes aventures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les personnes auxquelles j'appartenois par le sang, me fit naître des sentimens aussi sombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaisance, parce qu'ils devinrent comme un voile sous lequel tous les autres mouvemens de mon cœur commencèrent bientôt à se déguiser. C'est de ce mélange que s'est formée insensiblement ma disposition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût blesser le devoir. En changeant mon humeur il peut avoir altéré ma santé; mais vous voyez que loin de mériter le nom d'opiniâtreté que



vous avez donné à mon silence , je n'ai jamais rien eu à vous expliquer qui fût clair pour moi-même ; & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous représenter aujourd'hui.

Cependant je dois ajoûter, reprit-elle en soupirant, que si le dérangement de ma santé peut être attribué à ma mélancolie, c'est depuis que vos instances m'ont fait entreprendre de surmonter mes tristes sentimens. Vous m'avez proposé de souffrir les soins de Dom Thadeo : J'ai fait mille efforts pour accôûtumer mon cœur à les goûter , & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en sa faveur. La liberté que vous m'avez accordée de suivre mes inclinations parmi tant d'hommes qui se sont présentés à Paris & qui ont paru s'attacher à me plaire , m'a donné quelque espérance de me sentir un jour attendrie. Je me suis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler sur le mérite qui leur manquoit , & j'ai voulu leur supposer les qualités qui étoient propres à me toucher. Est-il possible, disois-je, que le ciel qui m'a faite telle que je suis par le cœur , n'ait rien produit qui me ressemble , ou qu'il n'ait mis ce qui

s'accorde avec mes inclinations que dans le seul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour ? En me plaignant moi-même de cette malheureuse délicatesse qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois si tout le reste de leur sexe étoit semblable ; si la vanité, l'amour propre, la légèreté des sentimens, l'oubli des maximes essentielles de la justice & de la bonté, & sur tout un misérable air de suffisance, si opposé à la droiture & à la simplicité de cœur, étoient le partage de tout le sexe qui se préfère au nôtre. C'étoit à ma mere, à Madame Riding, à ma tante, que je faisois cette question. Elles m'ont répondu, comme de concert, que la différence n'étoit que du plus au moins, & qu'en général il y a peu de fond à faire sur le caractère de la plupart des hommes. Je n'ai point appelé d'une décision qui s'accordoit avec toutes mes lumieres. J'ai renoncé à l'espoir de trouver dans un amant les qualités que je desirois, & sans lesquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainsi, lorsque vous me pressiez de vous apprendre quelle passion j'avois dans le

cœur, j'étois sincere en vous protestant que je n'accordois à personne la tendresse que je refusois à Dom Thadeo.

Mais voilà le point, ajouta-t-elle, où je confesse que les tourmens de mon cœur ont pû m'altérer le sang, & me jeter par degrés dans l'affoiblissement où je suis. L'amertume de mes réflexions n'a fait qu'augmenter depuis avec celle de mes sentimens. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du ciel, puisqu'il sembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de satisfaire, & je me suis crûe plus malheureuse par cette pensée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les persécutions de la fortune. Je me suis apperçûe de jour en jour que mon sang s'aigrissoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas averti plus fidèlement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon visage. Vous me parlez des douceurs qui sont attachées aux circonstances de mon sort : Eh ! quel goût suis-je capable d'y prendre, lorsque tout est triste & ennuyeux pour moi dans la vie ? Le bonheur d'autrui est-il autre chose qu'un supplice, pour

ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voyent d'un œil d'envie ? Vos fêtes & vos amusemens m'ont jetté dans une contrainte insupportable. La passion du Duc de Montmouth est venue mettre le comble à mon désespoir. Je n'ai pû l'entendre parler de sa tendresse, & vous voir admirer vous-même de quoi elle le rend capable pour me plaire, sans souhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualités brillantes, il eut celles qui peuvent faire impression sur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable. Mais malgré cette apparence de penchant, je ne le puis souffrir. Je n'aimerai jamais un orgueilleux & un brutal ; c'est un monstre à mes yeux.

Ou peut être en suis-je un moi-même aux vôtres, reprit-elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas ! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée depuis l'aventure du bal. Le malheur de Dom Thadeo, les violences du Duc, & les amusemens mêmes par lesquels vous vous êtes efforcé de dissiper mes chagrins, ont eu sur moi l'effet d'un poison funeste. Tout prend cette mortelle qualité dans un esprit aussi malade que le mien. Je n'y résiste plus. Ma mort, que je ne crois pas



fort éloignée , me délivrera de tant de tourmens , & vous foulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette conversation à ma mere , ajoûta-t-elle ; j'avois résolu de me taire jusqu'au tombeau , & le discours mal conçu dont je viens de vous fatiguer , ne vous a rien appris que je n'eusse pû vous cacher sans manquer à la soumission que je vous dois. Mais je ne fais quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez-le moins , si vous voulez , à l'autorité paternelle , qu'au reste de ces sentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur , & que vos discours ont eu la force de réveiller autant que la vue de ce lieu.

Je ne lui laissai point le tems de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la suite de cette ouverture , & quoique les larmes que je voyois couler de ses yeux fussent plus propres à redoubler la tendre compassion que j'avois ressentie en l'écoutant , qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joie , je me hâtai de l'embrasser avec des témoignages de satisfaction dont elle fut surprise. Je triomphe , lui dis-je d'un air riant , & je payerois volontiers d'une partie de mon sang ce que je viens

d'obtenir. Que vous êtes coupable , Cé-  
cile ! ajoutai-je en la regardant tendre-  
ment , de m'avoir fait acheter cet éclair-  
cissement par des délais si cruels ! Non ;  
le devoir peut-être ne vous oblige pas  
d'avoir cette ouverture pour un pere ; mais  
combien de raisons devoient vous faire  
céder à des motifs plus tendres ? Va , chere  
fille , repris-je en recommençant à l'em-  
brasser , les sentimens que j'ai conseryés  
pour toi ne sont guères différents de l'a-  
mour. Si le ciel ne t'offre pas un mari qui  
soit capable de répondre à la perfection  
des tiens , je te promets que tu trouveras  
dans le fond inépuisable de mon cœur de-  
quoi remplir toute l'étendue de tes desirs.  
Et loin d'avoir à craindre une rivale dans  
ta mere , je te garantis qu'elle y mettra du  
sien pour te convaincre que je suis le plus  
passionné de tes amans.

Mais , continuai-je d'un ton plus tran-  
quille , en reprenant ma place auprès d'elle ,  
si les loix de la terre & du ciel nous for-  
cent de ne rien ajouter à cette qualité ,  
pourquoi perdriions-nous l'esperoir de vous  
trouver un mari digne de vous , & tel que  
vous le desirez pour être heureuse ? Les  
vertus qui peuvent vous toucher sont

moins rares dans notre sexe, que vous ne vous l'êtes figuré. Vous vous défiez trop des apparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raison, se trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ses principes & de ses sentimens. Les décisions vagues auxquelles vous vous en êtes rapportée, celle même de votre mere, sont un langage ordinaires aux femmes, & qui n'est pas plus sérieux que les railleries dont vous voyez notre sexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, si c'est ma droiture, ma complaisance, ma sensibilité de cœur, & quelqu'autres avantages dont je ne me défens point, qui vous ont fait souhaiter un amant qui me ressemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il se tienne caché, & comme je crois impossible que les mêmes raisons qui vous le feroient trouver aimable ne vous assurassent pas bientôt toute sa tendresse, je prens le ciel à témoin que tout mon bien, & ma vie même, seront employés, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainsi toute mon adresse à calmer son esprit , & l'intention de mon cœur répondant à mes promesses , je n'ai jamais douté qu'elles n'eussent fait quelque impression sur le sien. J'osois même en juger déjà par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la serrer entre les siennes , lorsque les médecins , arrivés de Paris avec la dernière diligence , vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un pressentiment secret m'avoit fait appréhender d'être interrompu. J'avois écarté d'un signe de main quelques domestiques qui s'étoient présentés à la porte de la chambre , & Fanny qui étoit plus empressée que personne de nous rejoindre , avoit compris fort habilement , sur leur rapport , que je ne souhaitois pas sans raison d'être seul avec Cécile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les médecins , fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation , qui les empêcha de reconnoître le Duc de Montmouth dans le déguisement où il étoit , fut une imprudence fatale , dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs



douleurs ne me permet point encore de  
 nommer le triste effet. Le Duc, à qui j'a-  
 vois marqué sans obscurité que mes pro-  
 messes avoient supposé non-seulement le  
 consentement du Roi son pere, mais en-  
 core celui de ma fille, & que désespérant  
 d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne  
 pas s'offenser du parti que je prenois de  
 rompre mes engagements, n'avoit pas  
 reçu cette nouvelle sans se livrer à tous  
 les transports d'une passion désespérée.  
 N'ayant point de troisième voye à choi-  
 sir entre les supplications & la violence,  
 il s'étoit déterminé à revenir à Paris,  
 malgré tous les risques auxquels il y pou-  
 voit être exposée, en remettant à prendre  
 ses résolutions suivant les circonstances.  
 Il ne s'étoit fait accompagner que d'un  
 domestique, dont la fidélité & le coura-  
 ge étoient éprouvés; mais ayant fait par-  
 tir avant lui quelques autres gens de con-  
 fiance, auxquels il avoit marqué le lieu  
 de leur demeure à Paris, il étoit sûr de  
 les retrouver au besoin. A son arrivée,  
 ayant pris facilement des informations sur  
 l'état de ma fille, il avoit appris sa lan-  
 gueur, & l'usage qu'elle commençoit à  
 faire du secours de la médecine. C'étoit

sur cette connoissance qu'il avoit arrangé ses projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus sûr étoit de se procurer la vûe de Cécile, pour s'efforcer de l'attendrir; sans compter que l'ardeur de l'amour lui faisoit regarder cette satisfaction comme le bonheur suprême. Le prétexte de la médecine lui parut également favorable pour ce dessein, & pour la nécessité où il étoit de ne se faire voir en France qu'avec quelque ménagement. Il chargea sa mémoire de quelques termes de l'art, & se déguisant sous un habit & sous un nom conforme à ses vues, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à se mettre en liaison avec quelques-uns des médecins qui voyoient Cécile.

Ses libéralités & ses flatteries furent, sans doute, auprès d'eux une recommandation plus forte que son savoir. Mais ayant eu l'adresse de les engager à lui parler de ma fille, & de les faire raisonner sur la nature de sa maladie, il obtint tout d'un coup deux avantages qui flatterent extrêmement ses espérances; l'un réel, en leur faisant promettre qu'ils le prendroient avec eux la première fois qu'ils se-

toient appellés chez moi ; l'autre, aussi chimérique que ses prétentions, qui fut d'expliquer la maladie de Cécile en sa faveur, & de se croire l'objet de cette mélancolie, qu'il entendoit attribuer à quelque passion violente. Avec cette présomptueuse idée, il eut peine à se modérer jusqu'au jour où les médecins le firent avvertir que je les demandois. Il se mit avec eux dans le carrosse que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de personne dans son déguisement, ses compagnons ne douterent point que je ne visse volontiers un médecin de ma Nation, qui paroissoit conduit chez moi par le seul zèle de me servir.

J'étois auprès de ma fille, dans la situation que j'ai représentée ; & voyant entrer quatre médecins, que je pris pour mes consultans ordinaires, je me retirai à quelque distance pour leur laisser de la liberté dans leurs premières observations. L'empressement avec lequel on les avoit amenés, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'entendis les questions qu'ils firent à Cécile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procédé. Cependant le Duc,

ému apparemment par la vûe de ce qu'il aimoit, s'étoit saisi de la main de ma fille, sous prétexte d'observer son pouls, & laissoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le silence ; mais lorsque les autres eurent cessé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour se communiquer leurs raisonnemens, il en fit un assez mauvais, dont la conclusion fut que le siège de la maladie étant à son avis dans l'estomac, qui lui paroissoit faire mal ses fonctions, d'où s'en suivoit nécessairement un mauvais chile qui corrompoit ensuite toute la masse du sang, il souhaitoit de voir la conformation de celui de Cécile, pour juger mieux de ses affections interieures par la disposition du dehors. Ainsi ce caractere leger & inconsideré s'abandonnoit à ses voluptueuses impressions, à la vue d'un objet charmant, qui devoit lui inspirer autant de respect que de tendresse. Je fus la dupe de son artifice, comme je l'étois encore de son déguilement. Malgré les résistances de la modeste Cécile, j'exigeai qu'elle se soumît à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnerent la confusion de l'avoir exécuté de



ses propres mains. La passion déreglée du Duc , fut satisfaite sans doute, d'un spectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un amant vertueux. Son ravissement ne s'exprima que par son silence. Il se retira avec les autres dans un coin de la chambre , sous ombre d'entrer en consultation ; & dans la persuasion où je suis qu'il abusoit de leur bonne foi , je ne doute point qu'il ne soutint l'imposture par un verbiage médité. Mais devenu plus téméraire par les succès , il leur témoigna que puisque je ne m'étois point apperçû qu'il fût étranger , il étoit inutile de me faire faire cette attention , & de le présenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaisance , & formant un autre dessein , il retourna au lit de Cécile , tandis que les autres s'approcherent de moi pour me rendre compte de sa situation. Ayant repris sa main , sur laquelle il porta inconsiderément sa bouche , il crut ne rien risquer à lui dire : Que le Duc de Montmouth seroit heureux s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes , & qu'il payeroit volontiers de tout son sang un seul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit causée ! Cécile

cile n'entendit point ce nom & le ton passionné du discours qui l'accompagnoit, sans pénétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux médecin, elle le prit pour un Emissaire du Duc, & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à sa modestie, elle jetta un cri aigu, qui dans la foiblesse où elle étoit, fut presque le dernier de sa vie,

Il fut suivi d'un profond évanouissement. Ce fut un bonheur pour sa mere, que dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funeste de la bouche des médecins, je l'eusse conjurée de ne pas paroître pendant la consultation. Elle ignora cette étrange aventure. Et moi, qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & sans mouvement, je demurai persuadée pendant quelques momens qu'elle venoit d'expirer. Les trois médecins me rassurerent un peu, par le battement qu'ils trouverent encore à son poulx. Ils parurent comme effrayés eux-mêmes d'un accident si imprévu. Mais tandis qu'ils lui donnoient tous leurs soins, & que je m'agitais moi-même avec un trouble inexprimable, le Duc de Montmouth qui com-

me  
tre  
gag  
il a  
ave  
tôt  
noï  
roit  
cett  
l'ho  
en  
se  
main  
l'aur  
C  
se p  
amer  
la vi  
le tra  
mien  
noit  
passer  
& de  
méde  
quelq  
s'étoi  
tems-l  
roissoi

mença peut-être à mal augurer de son entreprise , se déroba de l'appartement. Il gagna la premiere cour, où son Valet, dont il avoit eu la précaution de se faire suivre avec un cheval de main, lui procura aussitôt le moyen de s'éloigner. Le ciel connoît seul de quelle modération il m'auroit rendu capable dans une occasion de cette nature ; mais je ne puis rappeler l'horreur & l'indignation dont je fus saisi en dévoilant bien-tôt un scène si odieuse , sans me persuader que soit par mes mains, ou par celles de mes gens, le Duc l'auroit payée sur le champ de sa vie.

Cécile ne revint à elle-même que pour se plaindre de son sort avec la dernière amertume. Eh quoi ! me dit-elle ; toujours la victime des passions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie est de régler les miennes, Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre , & son discours me fit passer par tous les degrés de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux médecin fût arrêté. On m'apprit, après quelques recherches, de quelle maniere il s'étoit échappé. J'interrogeai pendant ce tems-là ses trois compagnons , qui ne paroissent pas moins irrités que moi d'a-

voit été trompés par un imposteur. Ils ne pûrent m'apprendre que les circonstances par lesquelles j'ai commencé ce récit, & leur propre étonnement, joint à l'estime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes soupçons. Mais quoiqu'ils ne m'apprirent rien qui me fît reconnoître le Duc, & que Cécile ne se fût pas remis son visage, un souvenir confus qui me restoit du son de sa voix me convainquit dès le premier moment de ce qu'il eut bientôt la hardiesse de me confesser lui-même.

Le plus terrible effet de cette aventure fut le redoublement de la fièvre de Cécile, & par conséquent le coup funeste qui ne tarda guère à nous percer le cœur; car si je dois avouer qu'au moment qu'elle poussa son cri, les médecins m'avoient déjà déclaré qu'ils croyoient sa fièvre maligne, il n'est pas moins certain, qu'un trouble si subit en augmenta le poison, & qu'il en précipita malheureusement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de sa malignité devinrent en peu de momens si sensibles, que les médecins m'en firent apprehender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureusement dans un cabinet,



binet, d'où je lui avois fait promettre de ne pas sortir avant mon retour. Il n'étoit pas aisé de lui interdire la vûe de sa fille, & je craignois déjà que la loi que je lui avois imposée ne lui eût parue trop dure. Cependant c'en étoit une si absolue pour moi de sauver du naufrage une partie du moins de mes espérances, que si je balançai quelques momens, ce ne fut que sur les moyens que ma tendresse m'obligeoit d'employer. Je laissai Cécile dans les agitations de son mal, mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les Médecins ne lui jugeoient rien de si nécessaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit consentir à passer le reste du jour & la nuit suivante dans sa chambre, tandis que je prendrois soin moi-même de conduire mon épouse à Paris. Je prévoyois les difficultés que j'allois avoir à combattre; mais j'étois résolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me suivre. D'ailleurs Madame Riding qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeunesse, me promettoit de ne pas perdre de vûe sa chere élève.

Avant que d'annoncer mes résolutions à Fanny, j'ordonnai que les Chevaux fus-

Tent mis sur le champ à mon Carosse. Mon dessein étoit d'emmener avec elle ma Belle-sœur & sa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver son absence plus supportable. Je les fis avertir de se préparer à notre départ, & m'étant séparé de Cécile avec quelques mots d'exhortation, auxquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre sa mère.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de constance, par la confusion même qu'il répand dans l'esprit, & qui le fait agir avec une espèce d'emportement qui a toutes les apparences de l'insensibilité. Telle étoit précisément ma disposition. J'entrai d'un air ferme dans le Cabinet de Fanny, & si je mis de la douceur dans mes termes pour ne pas lui causer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de sa fille comme d'un accident que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher : j'ajoutai, que si j'en croyois les Médecins, il étoit plus dangereux pour nous que pour elle-même. A cet âge, lui dis-je, on a des ressources toujours certaines dans les forces de la nature, qui croissent continuelle-

ment ; mais le nôtre ne nous promet rien de plus que ce que nous possédons déjà , & chaque diminution , au contraire , est une perte qu'on n'est pas sûr de réparer. Enfin , je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les Médecins appréhendoient pour Cécile , & que l'usage n'étant nulle part de s'exposer inutilement à cette sorte de péril , il falloit partir absolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon discours. Elle sembloit en prévoir la conclusion. Aussi n'en parut-elle pas plus émue , que de mes préparations. Moi , Cleveland ! me répondit-elle , en me regardant d'un œil fixe ; moi quitter ma fille dans l'état où vous me la représentez vous-même ! Et c'est vous qui m'en donnez le conseil ! Ah ! les plus affreuses craintes ne m'y feroient pas consentir ; & quand j'y verrois la mort certaine , pourroit-elle jamais se présenter à moi sous une face plus douce ? Non non , reprit-elle en faisant un mouvement pour sortir du Cabinet , je ne veux plus m'éloigner un moment de son lit. Eh ! dans quel tems me sera-t-elle plus chère que lorsque je suis justement alarmée pour sa vie ? Je l'arrêterai. Ses

larmes qui commencerent aussi-tôt à couler, & l'effort qu'elle faisoit pour s'échapper de mes bras, me firent craindre une scène beaucoup plus embarrassante, si je tardois plus long-tems à m'expliquer d'un autre ton. Je ne suis point ici, repris-je, pour consulter vos inclinations. Les miennes ne sont pas plus écoutées. Nous partirons à ce moment. Reposez-vous sur les mesures que j'ai prises pour la conservation d'une fille qui m'est sans doute aussi précieuse qu'à vous, & ne m'exposez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque chose que vous fassiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triste Fanny, n'avoit essuyé de plus cruelle épreuve. Je pénétrois le fond de son ame au travers de ses yeux. Elle eût préféré la mort dans cet instant à la nécessité de s'éloigner de Saint Cloud. Peut-être balançait-elle à m'accabler de reproches & d'injures. A moi, qui connoissois si bien son caractère, son silence en disoit plus que n'auroit fait un torrent d'expressions. Elle reprit sa chaise, en fondant en larmes, & tenant sa tête appuyée sur une de ses mains, elle ne paroissoit pas se disposer beaucoup à me suivre.



Je la pris par la main que je voyois libre, & je lui répétai que je comptois d'être obéi. Elle se laissa moins conduire que traîner. Quoi ! Je ne la verrai pas du moins un instant ? Je ne l'embrasserai pas avant que de partir ? Etes-vous son Pere ? Voulez-vous être son Bourreau ? Mille plaintes de cette nature, qu'elle m'adressa, en sanglotant jusqu'au Carrosse, purent bien me toucher moi-même jusqu'aux larmes, mais elles ne me firent rien relâcher de ma résolution. Nous trouvâmes Madame Bridge & sa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déjà fait avertir de mon dessein. Le tems fut employé bien tristement sur la route. Aussi tremblant & aussi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas besoin pour me rendre propre à la consoler ?

Toute sa tristesse ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une pensée qu'elle ne me communiqua point ; mais que je n'aurois pas condamnée si elle m'eût consulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le Pere Recteur du Collège, de l'état où nous avions laissé Cécile, & elle le fit prier de se rendre incessamment à Saint Cloud. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lende-

main , lui rendit un peu de repos pendant le reste du jour. J'avois espéré qu'elle en auroit assez pour me laisser la liberté de retourner à Saint Cloud vers le soir. Mais l'approche de la nuit parut redoubler les alarmes. Elle me feroit échappée mille fois , & la longueur du chemin ne l'auroit pas empêchée de l'entreprendre à pied , si je n'eusse veillé sans cesse sur tous ses mouvemens. Quoique j'eusse laissé ordre à quelques uns de mes gens , de m'apporter des nouvelles de ma fille au moindre changement de sa situation , je fis partir Drink , en lui recommandant de se faire instruire de tout ce qui s'étoit passé dans mon absence , & de revenir au même moment s'il étoit arrivé quelque chose qui pût augmenter mes craintes ou mes espérances. Deux heures s'étant passées sans que j'entendisse parler de son retour , je commençai à tirer d'heureux présages de ce retardement , & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant la nuit continuant de s'avancer , je m'étonnai ensuite de ne voir arriver personne , & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguiser. Je fis partir un autre Domestique , qui ne fut

pas de retour non plus , deux heures après avoir reçu mes ordres. J'en dépêchai successivement deux autres , & quoique je leur eusse commandé avec le dernier soin de retourner aussi-tôt sur leurs pas , dans quelque situation qu'ils pussent trouver ma fille , j'eus le chagrin de les attendre aussi vainement que les premiers. Irrité d'être si mal obéi , & troublé de mille pensées cruelles , j'aurois volé moi-même à Saint Cloud, si les agitations où je voyois Fanny, ne m'eussent fixé auprès d'elle par des craintes qui me paroissoient encore plus pressantes. Enfin vers la pointe du jour , j'entendis le bruit d'une Chaise dans ma cour. Je fis espérer à Fanny d'heureuses nouvelles , & lui recommandant de m'attendre avec ma sœur , que je laissai auprès d'elle , je me hâtai d'aller moi-même au devant du coup dont j'étois menacé.

Le Messager qui arrivoit chez-moi , étoit le Pere Recteur , dont la bonté & le zele ne peuvent être trop relevés dans cette triste occasion. Il m'aperçut en mettant pied à terre. J'étois descendu seul , un flambeau à la main. La même discrétion qui lui avoit fait arranger tous les événemens de cette funeste nuit , le fit venir

jusqu'à moi sans aucun signe de trouble & d'émotion. Il m'embrassa d'un air tendre, & me connoissant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les disgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une chere fille dans le sein de Dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui saisis le bras : Quoi ! ma fille est morte ? lui dis-je d'un ton à demi étouffé par le serrement de mon cœur, & si chancelant sur mes jambes, que je serois tombé infailliblement sans l'appui qu'il me prêtoit. Hé ! quelle affreuse Sentence du Ciel me réduit au dernier désespoir ! il m'interrompit : votre chere Cécile a prévu vos douleurs, me dit-il, elle s'en est occupée en expirant, & ses derniers desirs, que je vous apporte, auront été formés inutilement, si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre épouse. Vous allez rendre ma commission trop difficile, ajouta-t-il, si vous m'arrêtez dès le premier pas, par des obstacles que je n'appréhendois que de la part de Madame Cleveland. Quelle constance aurai-je droit de lui demander, si



vous ruinez l'effet de mes soins par votre exemple ?

La sincérité & la douceur, qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raisonnemens pour se faire entendre. Leur impression pénétra dans mon cœur au travers des nuages épais dont il s'étoit enveloppé tout d'un coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers desirs de Cécile, & l'intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables auxquelles toutes les révoltes de mes sens & de ma raison devoient être sacrifiées. Je vous promets de la constance, dis-je au Recteur d'une voix tremblante ; mais apprenez-moi le détail de mon malheur, avant que nous le communiquions à mon épouse.

Il me répondit qu'il m'accordoit d'autant plus volontiers cette satisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de se rendre à Saint Cloud, il s'étoit hâté de lui marquer son obéissance & son zèle par le plus vif empressement. Il avoit trouvé Cécile dans l'état où je l'avois laissée, c'est-à-dire, avec une fièvre violente ; mais assez forte encore, au

témoignage même des Médecins, pour ne rien faire appréhender de trop fâcheux dans une espace si court. La connoissant Protestante, & n'ignorant pas que sa Mere l'avoit entretenue souvent des matieres de Religion, il n'avoit pensé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumiere elle étoit parvenue. Avec l'innocence de cœur & les principes de charité qu'il lui avoit trouvés dans ses réponses, il avoit conçu qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voie du Ciel, & qu'un Dieu dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point des lumieres si étendues ni si parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été, lorsqu'approfondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un cœur digne de Dieu même par l'ardeur étonnante de ses sentimens. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer sans bornes & sans mesures, & les ténèbres des sens lui avoient caché jusqu'alors où ses desirs devoient se porter pour être heureusement satisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour, que son cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la na-

ture ; & ne respirant que la possession d'un bien qu'elle regrettoit amèrement d'avoir connu trop tard , elle n'avoit plus eu de pensées ni de desirs qui ne fussent rapportés à cette heureuse fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur si bien disposé par l'amour. Sa fièvre, que les Médecins avoient commencé à juger mortelle , avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion en redoublant la chaleur de son sang. Elle s'étoit entretenue dans ce céleste état jusqu'au dernier instant de sa vie , & déjà moins semblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux esprits dont la substance est toute composée d'amour , son dernier soupir n'avoit été que l'élancement passionné d'une amante , qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime , pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'être aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le Pere Recteur ayant sçu des Médecins , après l'arrivée de Drink , qu'ils commençoient à craindre sérieusement pour sa vie , n'avoit pas jugé à propos de le laisser retourner vers moi avec une si fâcheuse nouvelle. Il connoissoit le cœur de mon

témoignage même des Médecins, pour ne rien faire appréhender de trop fâcheux dans une espace si court. La connoissant Protestante, & n'ignorant pas que sa Mere l'avoit entretenue souvent des matieres de Religion, il n'avoit pensé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumiere elle étoit parvenue. Avec l'innocence de cœur & les principes de charité qu'il lui avoit trouvés dans ses réponses, il avoit conçu qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voie du Ciel, & qu'un Dieu dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point des lumieres si étendues ni si parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été, lorsqu'approfondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un cœur digne de Dieu même par l'ardeur étonnante de ses sentimens. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer sans bornes & sans mesures, & les ténèbres des sens lui avoient caché jusqu'alors où ses desirs devoient se porter pour être heureusement satisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour, que son cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la na-



ture ; & ne respirant que la possession d'un bien qu'elle regrettoit amèrement d'avoir connu trop tard , elle n'avoit plus eu de pensées ni de desirs qui ne fussent rapportés à cette heureuse fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur si bien disposé par l'amour. Sa fièvre, que les Médecins avoient commencé à juger mortelle , avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion en redoublant la chaleur de son sang. Elle s'étoit entretenue dans ce céleste état jusqu'au dernier instant de sa vie , & déjà moins semblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux esprits dont la substance est toute composée d'amour , son dernier soupir n'avoit été que l'élancement passionné d'une amante , qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime , pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'être aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le Pere Recteur ayant sçu des Médecins, après l'arrivée de Drink , qu'ils commençoient à craindre sérieusement pour sa vie , n'avoit pas jugé à propos de le laisser retourner vers moi avec une si fâcheuse nouvelle. Il connoissoit le cœur de mon

Epouse, & sans compter l'espérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un si grand péril, il avoit mieux aimé, en supposant même qu'il eût bientôt à lui annoncer sa mort, qu'elle reçût tout d'un coup ce funeste éclaircissement de sa bouche, que de l'exposer à mourir mille fois de ses agitations & de ses craintes sur le récit mal conçu d'un Domestique. J'ai pris tout sur moi, ajouta-t-il, & je me persuade que vous approuverez mes intentions. Votre fille, elle-même, à qui l'on n'a pû cacher qu'on demandoit des nouvelles de sa situation par vos ordres, a souhaité qu'on déguisât à sa mere le danger où elle se voyoit; & en me recommandant de vous apporter les dernières tendresses de son cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du Ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écoutai ce discours sans l'interrompre, mais n'en prenant que ce qui étoit propre à justifier ma douleur, & regardant même le reste comme les imaginations d'un honnête & simple Ecclésiastique, je lui dis tristement : Allez, mon Pere, allez remplir

vosre commission d'une maniere qui ré-  
ponde à l'opinion que j'ai de vosre bonté  
& de vosre zele. Je ne me sens ni le cou-  
rage d'annoncer notre malheur à mon  
Epouse , ni l'espérance de réussir à le dé-  
guiser. Menagez-la : au nom de Dieu , mé-  
nagez cette chere moitié de moi-même ,  
puisque vos soins n'ont pû me sauver l'au-  
tre. Il monta seul dans l'Appartement de  
Fanny. Je le suivis néanmoins , mais avec  
la résolution de demeurer assis dans l'Anti-  
Chambre ; assez près d'elle pour voler à  
son secours , si elle se laissoit surmonter par  
la douleur ; mais trop abattu pour entre-  
prendre de lui inspirer un courage dont je  
me sentoís depourvû moi-même. Que  
les tems étoient changés ! Quelle diffé-  
rence de cette abattement , à la force d'es-  
prit qui m'avoit fait résister si longtems  
à mes anciennes infortunes , & qui m'a-  
voit fait trouver assez de ressource dans  
moi-même pour soutenir toute ma fa-  
mille par mes conseils & par mon  
exemple ! La vigueur de l'ame , comme  
celle du corps , dépend de certains prin-  
cipes de vie & d'action qui doivent être  
employés sans cesse à l'entretenir & à la re-  
nouveler. Elle ne se répare point quand

cette source de force est épuisée. Il ne me restoit rien de mes anciennes maximes ; & l'habitude que j'avois formée d'une vie sensuelle & voluptueuse , avoit achevé de m'amollir. J'étois comme un foible roseau qui cède au souffle de tous les vents. Ma tendresse pour Fanny , le seul de mes sentimens qui fût à l'épreuve de toutes sortes d'altération , pouvoit bien me faire partager ses peines , & me les rendre même beaucoup plus douloureuses que les miennes ; mais je n'en étois que plus à plaindre , avec cette double sensibilité , qui m'exposoit aux atteintes les plus redoutables , sans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le Recteur entreprit de percer le cœur de Fanny , ou plutôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vue & le sentiment de sa blessure. Je n'entendis ni les cris , ni les transports auxquels je m'étois attendu. Il se passa plus d'un quart d'heure , pendant lequel je demurai partagé entre le doute & l'espérance ; heureux moi-même que cette espèce de diversion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint jusqu'à moi ,



& que je reconnus pour la voix du Recteur, m'obligea d'entrer dans l'Appartement. Il appelloit ma sœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de passer dans un Cabinet voisin. Je fus près de mon Epouse aussi-tôt qu'elles. Si l'adresse de son consolateur l'avoit soutenue contre les premiers transports, il n'avoit pû élever la nature au-dessus d'elle-même, ni lui fournir dequoi réparer les épuisemens que cette contrainte même lui avoit causés. Fanny après avoir résisté à l'impétuosité de sa douleur, étoit tombée tout d'un coup sans force & sans connoissance.

Rappelez-la seulement de cette foiblesse, me dit le Recteur, & comptez qu'avec les sentimens de Religion que je lui connois, je parviendrai à calmer son esprit & son cœur. Oh ! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je, sans faire attention à ses promesses ; laissez vos consolations, si elles ne sont propres qu'à me ravir dans un même jour mon Epouse & ma fille. Il ne se rebuta point de cet outrage. Nos secours, auxquels il joignit les siens avec le même zèle, rendirent enfin la connoissance à Fanny : en revenant à

elle , sans retrouver encore assez de force pour ouvrir les yeux , elle prononça le nom de sa fille ; & cette tendre invocation fut aussi-tôt suivie du mien. Je me présentai à elle. Rien ne peut être si touchant que les premières plaintes qu'elle m'adressa. Est-ce là le bonheur dont vous m'avez flattée ? Est-ce là le fruit de tant de promesses & d'espérances ? Il faut donc recommencer une malheureuse vie , pour être condamnée à la passer dans l'amertume & dans les larmes ! ne m'avez-vous pas dit cent fois , ajoutoit-elle , que j'étois à la fin de toutes mes peines , & qu'il ne me restoit qu'à faire un bon usage de notre fortune ? O bonheur funeste ! O cruelle erreur, falloit-il compter sur des apparences si perfides ! La vue du Recteur , qui avoit voulu laisser le passage libre à une partie de ses gémissemens avant que de se rapprocher d'elle , eut le pouvoir de les lui faire interrompre , & je remarquai au cours que la douleur avoit fait prendre à ses premières réflexions , par quelles maximes il avoit entrepris de la consoler. Il reprit gravement ses exhortations dans les mêmes principes , c'est-à-dire , en lui représentant la vanité de tout ce qu'on appelle

appelle biens de nature & de fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur solide. Tout ce qu'il lui dit étoit si juste & si sensé, qu'il fit la même impression sur mon esprit. Nous l'écoutâmes avec un silence dont il dut être satisfait, & Fanny même, sans discontinuer de verser des larmes, parut sensible aux charmes de la vérité & de l'éloquence, qui se faisoient admirer également sur les lèvres de cet honnête homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations, qui échapoient peut-être malgré elle à la violence de ses sentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroïsoit écouter, elle prononçoit le nom de sa fille avec un redoublement de larmes. Elle se leva plusieurs fois brusquement, en me conjurant de la conduire sur le champ à Saint Cloud. Que je la voye du moins, me disoit-elle en joignant tendrement les mains; que j'aie encore une fois la douceur de la voir & de l'embrasser. Le zélé Consolateur recommençoit ses instructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit assez d'ascendant sur elle pour lui rendre

quelque apparence de calme & de résignation. Une partie du jour se passa dans ces alternatives. Enfin, je lui fis entendre que ma présence étant nécessaire à Saint Cloud, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cécile, si elle ne me promettoit de demeurer tranquille à Paris jusqu'à mon retour; & ne pouvant arracher d'elle une promesse, qui lui ôtoit l'espérance d'embrasser pour la dernière fois sa fille, il me vint à l'esprit de lui faire prendre le change par des propositions qu'elle ne pouvoit manquer de goûter avidement. Il n'y a pas d'apparence, lui dis-je, qu'après le coup dont le Ciel nous afflige, vous puissiez trouver beaucoup d'agrément à Saint Cloud. Je prévois même que votre dégoût va s'étendre à toute la France, & je vous confesse que si le vôtre est encore à naître, le mien l'a déjà prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil satisfait ce qui servira éternellement à me rappeler ma perte. En un mot je vous propose de passer en Angleterre; & comme il nous en coûteroit trop de laisser derrière nous le trésor dont nous pouvons conserver les restes, j'aurai soin que notre chère fille soit précieusement em-



baumée, pour être notre fidelle compagne jusqu'à Londres, d'où nous la ferons transporter en Devonshire dans le Tombeau de ses Peres. Cette espérance flatta la douleur de Fanny, & la fit enfin consentir à me laisser monter seul dans ma Chaise.

Que Saint Cloud me parut changé, à mesure que j'approchai du centre de ma tristesse! Cette retraite enchantée, ce délicieux séjour, où j'avois fait le plus doux usage de ma fortune, & que j'aurois préféré quelques jours auparavant aux plus vastes possessions de la terre, ne me parut qu'une affreuse demeure où la Mort avoit étendu ses voiles, & qu'elle sembloit obscurcir de ses plus noires couleurs. Ce sentiment ne fit qu'augmenter jusqu'à l'entrée de ma maison. Le triste accueil de mes domestiques, les gémissemens de Madame Riding, le désordre funèbre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offrit à mes regards, servit encore à redoubler l'horreur qui régnoit dans le fond de mon âme. Madame Riding, dont j'entendois déjà retentir les sanglots, n'apprit point mon arrivée sans se précipiter aussi-tôt à ma rencontre; & les bras ouverts, le visage baigné de pleurs, elle me

répéta mille fois le nom de Cécile en me  
ferrant de toute sa force , sans pouvoir y  
joindre un seul mot d'explication. Drink,  
qui n'avoit pas quitté Saint Cloud depuis  
que je l'y avois envoyé , vint mettre le  
comble à mon trouble , en m'apprenant  
que le Duc de Monmouth venoit d'arri-  
ver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui  
dans la Chambre où reposoit le corps  
de ma fille. Mais ce qu'il ajouta aussitôt  
n'eut que trop de force pour arrêter  
les mouvemens de colere & d'indignation  
qui s'élevoient déjà au travers des nuages  
de ma tristesse. Ce jeune téméraire , in-  
digne de posséder aucune vertu, ou digne  
en effet , par quelques-unes de ses rares  
qualités , de n'être pas vertueux à demi ,  
ne s'étoit pas éloigné assez de Saint Cloud  
pour ignorer long-temps la mort de Cé-  
cile. Il étoit accouru avec tous les trans-  
ports qu'on peut se figurer de l'impétuo-  
sité de son caractère , & rien n'avoit pû  
l'empêcher de pénétrer dans la cham-  
bre de Cécile , & de se jeter à genoux  
devant son lit , où il étoit à verser un  
torrent de larmes , avec des cris & des  
soupirs qui attendrissoient tous mes do-  
mestiques.

J'entrai sans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvemens qui m'agitoient. Je le trouvai à genoux comme on me l'avoit représenté, la bouche collée sur la main de ma fille, & s'épuisant en gémissemens & en soupirs. Il m'aperçut. L'emportement de sa douleur ne l'empêcha point de se lever, & prévenant le discours que je me dispois à lui adresser : O Pere infortuné ! s'écria-t-il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille ? Ah ! n'eut-elle pas été plus sûrement entre mes bras ? N'aurois-je pas sauvé sa vie aux dépens de la mienne ? Vivez donc, ajouta-t-il, si vous en êtes capable après l'avoir perdue. Pour moi, je n'espère pas de lui survivre.

Ces reproches, qui partoient d'un cœur pénétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au désespoir d'un amant. Mais le souvenir d'une témérité qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le ressentiment n'eût précipité la mort de Cécile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en attendoit dans ma réponse. Il vous fiéd bien, lui dis-je la larme à l'œil, de rejeter sur le défaut

de mes soins un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages ? Et passant au lit de ma fille , sans prêter l'oreille à ses justifications , j'y pris la place & la posture qu'il avoit quittées.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris , ni pour attendrir les spectateurs par mes larmes. Toute ma consternation se rassembla au fond de mon cœur. Je considérai , avec une morne avidité , ce composé de perfections & de graces , que la mort même n'avoit pas encore en le pouvoir de défigurer. Triste jouet de la nature , qui n'avoit pris plaisir à le former , que pour l'abandonner dans sa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeunesse & de la beauté. Eh ! quel fond ai-je donc à faire sur la durée de ma vie , lorsque cet âge n'est pas à couvert des traits de la mort ? Mais je songe à la vie ! reprenois-je en moi-même. Hélas ! ce qu'elle me promet à l'avenir n'est-il pas plus cruel que le malheur de la perdre ? Que me fera-t-elle sans toi , chere Cécile ! Et que dois-je espérer désormais qui puisse remplir le vuide que tu laisses dans mon cœur. Je me ferois oublié long-tems dans ces considérations lugubres , & je ne fais comment de la



tristesse même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel spectacle répandoit sans cesse dans tous mes sentimens ; il se formoit une situation où je trouvois des charmes. Mais le Duc de Montmonth qui s'étoit promené à grand pas dans cet intervalle , se rapprochant du lit avec de nouveaux transports , je pensai que si Cécile pouvoit encore être sensible à quelque chose , elle regarderoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée , comme une nouvelle insulte ; & le voyant recommencer à porter ses lèvres sur un de ses bras , je regardai moi-même cette hardiesse comme une profanation. Je me levai , je l'écartai de la main. Ensuite me courbant sur le visage de ma chere fille , je lui donnai le baiser d'une paix & d'une tendresse éternelle. Voilà pour moi , lui dis-je après avoir pressé un moment ses lèvres ; pour ton malheureux pere , que tu n'as jamais bien connu si tu as crû qu'il ait cessé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta mere , repris-je en la baisant encore une fois au même lieu ; pour cette incomparable mere , qui auroit ici laissé son ame si je lui avois accordé la triste satisfaction que je viens lui dérober. Cette

pensée qui réunissoit comme au même point tous les mouvemens de mon cœur, me coûta un sanglot si violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai aussi-tôt les rideaux du lit ; & prenant le Duc par la main pour l'engager à sortir avec moi , j'ordonnai à Drink, en sa présence, de n'accorder l'entrée de l'appartement à personne. J'ajoutai à cet ordre celui de faire appeller promptement de Paris quelques Chirurgiens pour embaumer le corps de ma fille avec les parfums les plus précieux, & la garantir de toutes sortes de corruption. Le Duc prêta l'oreille à ce discours. Je fus surpris de le voir tomber à mes genoux, qu'il embrassa d'un air passionné. Il me conjura par la mémoire d'une fille si aimable & si chère, par la tendresse de mon Epouse, enfin, par tout ce qu'il put s'imaginer de saint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cécile pour en faire toute sa vie son Idole. Je lui refusai cette faveur, en assaisonnant néanmoins mon refus de toutes les civilités qui pouvoient l'en consoler. Il se jeta sur un Tableau, où j'avois fait tirer la mere & la fille par un des meilleurs peintres de Paris. Je  
lui

lui contestai jusqu'à ce léger présent, & je fis toutes sortes d'efforts pour le tirer de ses mains. Mais ayant plusieurs portraits de Cécile où elle n'étoit pas moins ressemblante, je me laissai vaincre à la fin par son obstination. Nouvelle source de traits empoisonnés, que le sort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant reposé sur Drink de tous les arrangemens qui ne demandoient pas ma présence, je comptois, en retournant le soir à Paris, de me faire accompagner de Madame Riding, & je lui supposois autant d'empressement qu'à moi pour revoir mon Epouse. Mais elle se défendit de quitter Saint Cloud par deux raisons. La résolution, me dit-elle, que vous avez prise de faire embaumer le corps de ma chere Eleve, & de le transporter avec nous en Angleterre, est tout ce que je pouvois souhaiter d'heureux dans l'affreuse désolation où sa mort me condamne pour le reste de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'ensevelir en France, je ne me serois jamais éloignée de son tombeau. La même raison m'empêchera de quitter son cercueil jusqu'au moment de notre départ. A l'égard de Madame Cleveland, ajouta-t-

elle, quoique je n'aie plus rien de si cher que cette tendre amie, je tremble à la voir, & je ne fais comment je serai jamais capable de soutenir sa présence après avoir si malheureusement répondu à la confiance qu'elle a eue pour moi en me laissant ici sa fille. Il me fut impossible de faire prendre d'autres idées à Madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me restoit de courage pour reparoître aux yeux de mon Epouse. Les soins du Pere Recteur ne s'étoient point relâchés. Je le trouvai dans l'occupation où je l'avois laissé auprès d'elle, & l'on m'apprit à mon arrivée que s'il n'avoit pu lui communiquer la force de retenir ses larmes, il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois appréhendés. Le compte que je lui rendis de mon voyage, lui fit goûter aussi une sorte de douceur, qui se mêle quelquefois dans la plus grande tristesse. Si elle redoubla ses pleurs au récit du dernier adieu que j'avois adressé de sa part à Cécile, elle trouva une satisfaction sensible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnés à Drink, la constance de Madame Riding auprès de son Eleve, la visite même & les transports du Duc de Montmouth,



tout ce qui étoit conforme en un mot à  
 sa tendresse & à sa douleur , eut quelque  
 pouvoir pour appaiser un peu le trouble  
 de son imagination. Je prévis pour elle  
 ce que je commençois à sentir déjà pour  
 moi-même. Notre infortune n'ayant point  
 été précédée de ces circonstances écla-  
 tantes qui portent quelquefois autant de  
 confusion dans toutes les facultés de l'ame  
 que le mal même dont elles sont comme  
 les avantcoureurs , elle étoit plus capable  
 de se fixer dans la partie intime de notre  
 cœur pour y laisser des traces ineffaç-  
 ables , que de nous porter longtems à ces  
 grands mouvemens de désespoir , dont  
 l'excès même semble annoncer infailli-  
 blement la fin. Aussi dès le premier mo-  
 ment que me trouvant seul avec mon  
 Epouse , nous commençâmes à réfléchir  
 ensemble sur notre cruelle disgrâce , tou-  
 tes nos idées nous conduisirent à un cer-  
 tain dégoût du monde & de tous ses  
 biens , qui est peut-être la plus sûre mar-  
 que des fortes impressions de l'adver-  
 sité. Nous ne sommes pas faits pour ce  
 que le commun des hommes appelle  
 bonheur ; telle fut notre première con-  
 clusion. Il est vrai , dis-je à Fanny qui

venoit de finir son discours par cette remarque , que la fortune nous a accoutumés depuis notre enfance au langage & aux méditations de la tristesse. Lorsque nous avons voulu nous en écarter , nous sommes entrés dans une carrière inconnue. Les premières traces subsistent toujours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts en présentant à l'esprit de nouvelles images. On est appelé sans cesse à ses habitudes ; & la différence même , ou plutôt l'opposition totale qui est entre la tristesse & la joie , ne sert qu'à rendre cette nécessité plus sensible dans ceux qui croient pouvoir se livrer aisément au plaisir , après s'être fait comme une seconde nature de tout ce qui lui est opposé. A quoi ai-je donc pensé , continuai-je , lorsque j'ai fait choix d'un si misérable système , pour le faire succéder à toutes les disgraces que la fortune nous avoit fait essuyer ? Je me suis fait illusion par quelques faux raisonnemens , qui m'étoient peut-être restés de mon ancienne Philosophie , & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs. Mais non , vous vous en êtes défendue mieux que moi , & je porte tout à la fois la faute de mes foi-

bleffes & celle des combats où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu! repris-je, est-ce mon égarement que vous auriez eu dessein de punir? Vos châtimens feroient justes s'ils n'avoient point eu d'autre objet que moi. Ne pouviez-vous me rendre misérable fans envelopper dans cette punition des ames innocentes? Mais c'est autant de raisons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abîme de deuil où je suis, quand je n'y serois pas forcé par le funeste cours qui m'en fait désormais une loi nécessaire. Fanny m'interrompit avec douceur: Livrons-nous à la tristesse, me dit-elle, mais par d'autres motifs. Notre perte suffit pour justifier nos pleurs, sans en chercher une nouvelle matiere dans des murmures qui en augmenteroient trop l'amertume s'ils nous rendoient aussi coupables que nous sommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le Ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impose la nécessité de nous affliger. Renonçons à la joie, parce qu'elle est aussi contraire à notre devoir qu'à notre goût. Revenons, comme vous dites; dans un deuil qui ne finisse plus, & ne cherchons

plus d'autres plaisirs jusqu'au tombeau, que dans les sentimens d'une douleur si juste.

Nous ne soutînmes que trop religieusement l'exercice de cette résolution. Mais je dois confesser la différence qui étoit entre la tristesse de Fanny & la mienne. Son cœur solidement nourri par la Religion, ne vit peu à peu dans notre malheur que des raisons de se fortifier dans le mépris des biens périssables, & de soupirer après un autre bonheur dont elle croyoit déjà sa fille en possession. Elle en devint plus sombre & plus mélancolique, mais c'est-à-dire plus attachée à la méditation des vérités qu'elle connoissoit, plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la dissiper, plus ardente pour tout ce qu'elle se proposoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit désormais comme le seul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainsi notre perte, du moins après les premiers mouvemens qui l'avoient forcée de céder à la nature, devint pour elle une source de lumieres & de vertus ; au lieu que de la maniere dont j'envifageois ma situation, je n'y trouvois que des motifs d'une



secrète horreur de moi-même , & d'un continuel désespoir. Quelle ressource me restoit-il , lorsque je ne voyois pas mieux où tourner mes desirs que mes espérances ? J'avois fait l'essai de tout ce qui passe pour des plaisirs & des biens. Si j'en avois remporté si peu de satisfaction dans un tems où j'avois le cœur assez tranquille pour m'assurer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pu m'en inspirer le dégoût , comment ferois je revenu à m'en former de meilleures idées , ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos , lorsque la douleur de ma perte m'avertissoit sans cesse que j'avois besoin des plus puissans remèdes ? L'étude & le commerce de mes amis avoient eu pour moi quelque douceur ; mais je sentoient encore que c'étoit l'amusement d'une ame libre : & le souvenir continuel de ma chere Cécile , dont la mienne étoit pénétrée , ne me laissoit guères d'attention pour des traces si legeres. Je n'avois donc pour ressource que ma tendresse pour Fanny ; assez heureux sans doute par un sentiment si plein de charmes , si le vuide de mon esprit n'y eût toujours laissé place à de sombres méditations , qui communiquoient nécessaire-

rement leur poison jusqu'aux plus tendres mouvemens de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli, je ne laissai pas de donner mes soins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas sans difficulté. Quelque sujet que j'eusse de me louer des égards qu'on avoit eus pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la résolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement, du moins à l'égard de mes deux fils qu'on auroit peut-être peine à laisser sortir du lieu de leur éducation. Je ne m'en serois pas faite une de les confier aux Jésuites jusqu'à la fin de leurs études, si leur mere eût pu consentir à les voir si éloignés d'elle. Ne pensant qu'à la satisfaire il me vint à l'esprit d'employer un innocent artifice pour nous délivrer de tous les obstacles que notre tendresse nous faisoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Rouen, où je feignis d'être appelé par des Lettres pressantes du Comte de Clarendon. Un étrange hasard donna plus de vérité que je ne pensois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au Comte depuis la

mort de ma fille, & quoique je n'eusse point à espérer de plus parfaites consolations que celles d'un tel ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné m'avoit fait négliger également mon intérêt & la bienfaisance. En allant passer effectivement quelques jours chez lui, non-seulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus long-tems, mais je m'imaginai qu'il me seroit facile d'y faire venir après moi mes enfans, & que paroissant souhaiter lui-même de rassembler pendant quelque tems toute ma famille, il me fourniroit sans affectation le moyen de les faire passer secrètement en Angleterre. L'embarras de recueillir tout ce que j'avois amassé de meubles & de livres dans le séjour que j'avois fait à Saint Cloud & Paris, étoit l'affaire de mes Domestiques.

Il s'en fallut peu néanmoins que dans les témoignages de reconnoissance que je crus devoir au Recteur des Jésuites, je ne me trahisse par quelques expressions qui pouvoient lui faire pénétrer mon dessein. La durée que je lui garantissois pour mes sentimens, & les offres de service que je lui fis dans ma Patrie, n'étoient pas le

langage d'un homme qui pense à son retour. Je joignis à ces politesses un présent de mille pistoles ; & si quelque chose a pu me persuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injustes, c'est que ce Pere, à qui l'on ne peut supposer assez peu d'esprit pour ne m'avoir pas entendu, ne fit aucune opposition à leur départ lorsqu'ils abandonnerent Paris pour me suivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire soupçonner de quelque vue violente une Société pour laquelle j'ai toujours conservé de l'estime.

Madame Riding ayant été informée de nos résolutions, se disposa de son côté à prendre la route de Rouen, dans une voiture que je fis construire exprès pour elle. Le fardeau précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à bien des précautions. L'usage de France est incommode pour le transport d'un cadavre. Quoique Cécile eût rendu les derniers soupirs entre les mains du Recteur des Jésuites, elle avoit été attachée toute sa vie à la Religion Protestante ; & Madame Riding qui étoit toujours dans ses anciens principes, n'auroit pas consenti aisément à la dépo-



fer, suivant l'ordre établi en France, dans toutes les Eglises qui se trouvent sur la route, ou à recevoir à prix d'argent la permission d'un Curé pour passer sans obstacles. Le cercueil pouvoit être dérobé à la vue dans la voiture que je lui envoyai. D'ailleurs j'avois pensé que chaque jour apportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la constance de Fanny quelque tems de plus pour se fortifier, que de faire partir Madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte pour différer autant qu'elle pourroit son départ.

Si nous quittâmes Paris sans regrets avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre Patrie, ce ne fut pas sans reconnoissance & sans estime pour un grand nombre d'amis illustres dont la société nous avoit été chère. Mais des cœurs enivrés de tristesse étoient peu capables d'être fort attendris par d'autres sentimens. N'ayant aucune raison de hâter notre marche, nous n'arrivâmes chez Milord que le soir du second jour. Le premier spectacle dont nous fûmes frappés à sa porte, fut l'écusson de ses Armes, qui y étoit attaché

en noir, suivant l'usage que les Anglois observent pendant le tems du deuil. J'avois laissé passer quelques semaines sans lui donner de mes nouvelles. Une mortelle crainte me fit imaginer aussi-tôt qu'il étoit lui-même l'objet de cette cérémonie funébre. A peine osâmes-nous marquer ce doute au Portier. Mais Fanny ayant été reconnu de plusieurs autres Domestiques, ils previnrent nos questions en lui apprenant que le Comte & toute sa Maison pleuroient depuis trois jours la mort de sa chere fille, Madame la Duchesse d'York. Quel surcroît d'affliction pour nous ! La douleur de notre propre perte se renouvelant par l'idée de celle du Comte, nous descendîmes avec presqu'autant de consternation qu'à la premiere nouvelle de la mort de Cécile. Je défendis aux Domestiques de prévenir leur Maître sur notre arrivée, & nous faisant introduire aussi-tôt dans son cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit seul, nous y entrâmes les yeux couverts de larmes.

Il étoit assis au milieu de ses livres ; une plume à la main ; & tenant la tête penchée sur sa table, il paroissoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce

qu'il avoit déjà jetté sur le papier. S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il se leva en nous reconnoissant, & il vint à nous les bras ouverts. Ses regards étoient sombres, mais sa contenance me parut ferme & tranquille. Je crus remarquer seulement sur son visage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de son teint. Les marques de notre affliction étant beaucoup moins mesurées, il s'imagina que c'étoit la seule compassion qui nous faisoit prendre un intérêt si vif à sa disgrâce, & nous prévenant dans cette pensée: Vous vous êtes trop peu ménagés, nous dit-il d'un ton que la reconnoissance animoit plus que la douleur, & n'ayant pu recevoir que ce matin ma Lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre santé peut se ressentir. Hélas! lui répondis-je en l'embrassant, votre Lettre n'est pas tombée entre mes mains. Nous apprenons à ce moment la première nouvelle de votre infortune; & lorsque nous partîmes hier de Paris pour venir pleurer avec vous, c'étoit la nôtre seule que nous reprochions encore à la rigueur du Ciel. Les soupirs de Fanny augmentant à ce discours; vous

voyez, repris-je, les larmes de mon Epouse, & j'avoue que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le seul pere malheureux. La mort nous a ravi notre chere Cécile.

Le Comte, aussi frappé d'un accident si imprévu que de la force de notre affliction, parut oublier quelques momens sa perte pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me pressa de lui apprendre les circonstances de la maladie de ma fille; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention si la bienséance me permettoit de lui faire ce récit avant que d'avoir entendu le sien, je m'abandonnai au triste plaisir de lui représenter Cécile mourante, & de lui peindre ma désolation. Revenant néanmoins à moi-même après un long détail? Ah! Milord, repris-je, avec quelque confusion, j'oublie que je fatigue un pere qui n'est pas moins à plaindre que moi. Mais c'est de votre douleur même que j'espere de l'indulgence pour la mienne.

Il m'avoit écouté avec différentes marques d'attendrissement & de pitié. Cependant la sérénité & la modération reprenant leur siége sur son visage, ses premiers dis-



cours furent une exhortation à nous soumettre aux jugemens toujours équitables de la Providence. Ensuite se rendant à la priere que je lui fis de m'apprendre à son tour les circonstances de sa perte, il me raconta avec la même douceur & la même constance, ce qu'il avoit reçu de la bouche du Docteur Morley, que le Duc d'York lui avoit dépêché après la mort de la Duchesse. Sa relation auroit mérité toute entière de trouver place dans un autre lieu de mon Histoire ; mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes amis refroidiroit la compassion que je demande pour le mien, je ne m'arrêterai qu'au petit nombre d'événemens qui sont liés avec le fond de ma narration.

Le caractère foible & inconstant du Roi Charles n'avoit pas soutenu longtems le retour de tendresse & de confiance qu'il avoit marqué pour le Duc & la Duchesse d'York. Soit que les bons offices du Duc de Montmouth se fussent relâchés depuis que je lui avois ôté l'espérance d'obtenir ma fille, soit que les ennemis des Hydes eussent acquis un nouveau degré de faveur, on avoit vu essuyer à la Duchesse des froideurs & des marques d'aversion

qu'on avoit pris pour les présages d'une haine ouverte, & d'une disgrâce absolue. Elle n'avoit eu qu'un enfant, qu'elle avoit perdu; mais sa jeunesse lui en faisoit espérer d'autres, & le souhait de la Nation étant d'en voir du moins au Duc d'York lorsque la stérilité constante de la Reine ne permettoit plus d'en attendre du Roi, les plus fidèles amis du Comte de Clarendon persuaderent à sa fille que le seul moyen de résister aux injustes persécutions de ses ennemis étoit de feindre une grossesse avancée, qui intéresseroit toute l'Angleterre à son honneur & à sa conservation. Elle céda à leurs conseils. Le Duc d'York fut trompé lui-même par des apparences qu'il est toujours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joie qui se communiqua bientôt à toute la Nation, mais qui ne fit qu'irriter secrètement le Roi son frere en renouvelant toutes ses préventions. La Duchesse, sous prétexte de ménager le précieux dépôt qu'elle portoit dans son sein, évitoit de paroître à la Cour. Cette affectation servit encore de matiere à mille interprétations malignes. On la fit passer pour un commencement d'indépendance, qui aboutiroit

aboutiroit après les couches de la Duchesse à des hauteurs dont le Roi même ne feroit point excepté. On fit craindre à ce Prince défiant & jaloux de son autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du Comte, ne devinssent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur esclave comme il l'avoit été de leur Pere. On lui fit même envisager le rappel & le rétablissement de Milord Clarendon comme une nécessité à laquelle il seroit forcé de se rendre. Enfin, la gloire des Hydes & l'humiliation de la Maison Royale des Stuarts, furent représentées à Charles comme des conséquences inévitables. Sa fierté ne put les supporter. On n'ose penser qu'elle l'ait pu engager dans des résolutions qui jetteroient un opprobre éternelle sur sa mémoire ; mais une Cour dissolue, où le vice ouvre le chemin le plus sûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre ; & les ennemis du Comte, qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour satisfaire uniquement leur haine, furent animés bien autrement par les marques de colere & de jalousie que le Roi ne put déguiser.

De quelque main que l'Enfer se soit servi pour exécuter un de ses plus noirs attentats, la Duchesse fut atteinte d'un mal si prompt & si violent, qu'elle en reconnut tout d'un coup la nature. La grandeur de son ame lui fit dédaigner d'en pénétrer la source. Elle fit appeller le Docteur Morley, qui avoit depuis long-tems sa confiance ; & lui découvrant son malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de ressentiment inutile dans l'esprit de son mari, qu'il lui cachât éternellement la cause de sa mort ; mais une juste précaution pour sa famille lui fit souhaiter que son pere & ses deux freres fussent informés d'un péril qui sembloit les menacer après elle. Entre les ouvertures qu'elle fit au Docteur, elle lui confessa, en gémissant, la supposition de sa grossesse ; mais par une disposition du Ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque tems le Public par cette fiction, elle se croyoit réellement enceinte. C'étoit tout à la fois un nouveau crime pour ses ennemis, & pour elle un surcroît de douleur qui mit plus d'amertume dans ses derniers momens, que la perte de sa fortune & de sa vie. Morley, chargé de cette confidence, & de ses tendres sentimens



pour un pere qui n'avoit jamais rien eu de si cher qu'elle , étoit arrivé à Rouen trois jours avant nous. Il avoit cru devoir employer beaucoup de ménagemens pour apprendre une si triste nouvelle au Comte. Mais il ignoroit le fruit que ce Héros avoit tiré de ses disgraces. Le Comte , élevé à la perfection de la sagesse par les principes dont il s'étoit rempli dans sa solitude , avoit le cœur préparé à toutes sortes d'événemens. Sans affecter d'être insensible aux mouvemens de la nature , il avoit trouvé l'heureux art de les régler. Sa tendresse n'étoit pas diminuée pour sa fille , mais portant ses vues au-delà d'un espace dont le cours est borné , & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même , il ne s'affligea point d'un malheur qui la déroboit à la malignité des hommes , ni d'une séparation qui ne devoit servir qu'à lui assurer plutôt le plaisir de la rejoindre. Nous l'avions trouvé dans une méditation profonde des grandes vérités qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit ses réflexions pour les graver dans son cœur , & pour les rapprocher plus souvent de sa mémoire. La pâleur que j'avois remarqué sur son visage venoit moins de

sa douleur que de la contention de son esprit, & de sa modération dans l'usage de tous les biens qui ne servent qu'à fortifier la tyrannie des sens.

Nous passâmes une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes ; mais le ton que Milord avoit pris, & qu'il soutint sans affectation, nous mit dans la nécessité de faire violence à nos sentimens. Fanny même se sentit encouragée par cet admirable exemple de constance. Nous nous retirâmes fort tard. Ma lassitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le sommeil. Cependant l'impression qui me restoit des discours & de la fermeté du Comte, me mit le sang dans une agitation qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle source il avoit puisé les principes d'une Philosophie si héroïque, & je me rappellois quelques légères ouvertures qui lui en étoient échappés dans d'autres tems. Mais des systêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le sien, étoient-ils capables de soumettre les sens avec cet empire ? Celle du Comte, disois-je, est peut-être plus vive & plus ardente que la mienne. Il se présente plus

fortement ses propres chimeres, & cette illusion produit l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoutois-je, quelle comparaiton de son cœur au mien, & dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui se passe au-dedans de moi-même? Le Comte est un homme affoibli par l'âge & par l'application du travail. Peut-être a-t-il ignoré toute sa vie ce que c'est qu'une passion violente; je fais de lui-même qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieillesse a-t-elle achevé de refroidir son sang? Il réussit facilement à se vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre. Ah! s'il avoit eu pour sa fille la moitié de notre tendresse pour Cécile, il ne raisonneroit pas si tranquillement sur sa perte, & l'espérance de la rejoindre dans un avenir obscur & incertain ne suffiroit pas pour le consoler.

Après avoir passé la nuit dans ces réflexions, je n'eus rien de si pressant à mon lever que de revoir le Comte. Quelque idée qu'il fallût me former de cette sagesse prétendue, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faisoit son étude, & dont je voyois effectivement qu'il recueilloit le fruit, j'étois résolu d'approfondir ses principes. Sa

tranquillité me caufoit une eſpèce de jalouſie. Quoi ! diſois-je , la nature , la raiſon , la Religion ſi l'on veut , car c'eſt un nom célèbre , à quelque chimère qu'on le donne auront des ſecours pour ſurmonter la douleur , des ſecrets pour rendre heureux qui ne ſont peut-être inconnus qu'à moi , & que j'aurai deſirés toute ma vie , ſans pouvoir les découvrir ? Dans l'ardeur dont je me ſentis enflammer par cette penſée , auſſi preſſé par ma curioſité que par le trouble & l'impatience de mes peines , j'allai droit à l'Appartement du Comte , & le trouvant déjà occupé de ſes Etudes , je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquillité , lui diſ-je , ou l'empire que vous prenez ſur vos agitations , dans le malheur le plus ſenſible qu'un Pere puiſſe avoir eſſuyé , me paroît un prodige qui ſurpaſſe toutes mes lumières. Je cherche depuis le premier inſtant de ma raiſon ce Port heureux où vous êtes parvenu. Après mille efforts , j'ai déſeſpéré de le trouver ; & lorſque je me ſuis flatté le plus témérairement d'en approcher , un orage imprévu n'a pas manqué de me repouſſer dans le ſein des tempêtes , qui m'ont pré-



cipité aussi tôt dans quelque nouvel abîme. Le calme dont je vous vois jouir, est-il votre propre ouvrage, ou l'effet du hasard ? Est-ce un secret constant, qui puisse être communiqué sans perdre sa vertu ; ou n'est-ce qu'un bonheur aveugle & mal assuré, dont la source soit inconnue à vous-même qui le possédez ? Pardonnez mes instances ; mais je ne puis vous voir si heureux sans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous jouissez : il seroit cruel de me refuser la communication d'un bien qui paroît vous coûter si peu.

Un air de complaisance & de bonté qui se répandit aussi-tôt sur le visage du Comte fut comme l'aurore de tous les beaux jours que la faveur du Ciel me tenoit en réserve. Mais les ténèbres qui m'obscurcissoient les yeux, étoient trop épaisses pour se dissiper à cette lumière. J'attendis la réponse du Comte, qui paroissoit chercher des termes, au gré de la tendresse & de l'empressement de son cœur. Enfin, cédant au mouvement qui le pressoit ; Cher Cleveland ! me dit-il, Ami dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois eu effet les erreurs, que je sens de compas-

tion pour vos peines, & quel surcroît de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir ! Mais autant que je connois vos principes, la guérison que vous desirez, n'est pas une entreprise aisée. Il alloit continuer. Je l'interrompis : Vous me connoissez des principes, m'écriai-je ! Ah ! Quelle idée avez-vous prise de moi, sur les restes de quelques fausses connoissances que vous avez bien mieux nommées mes erreurs ? Je vous ai trompé, lui dis-je, si j'ai pu vous persuader quelque chose à l'avantage de ma force & de mes lumieres : car on est foible quand on ne résiste à rien ; on est aveugle, lorsqu'on manque de discernement pour se conduire. Oui, interrompit-il à son tour ; mais c'est être fort, & c'est être éclairé que de connoître son aveuglement & sa foiblesse. Cette sorte même de vigueur & de lumiere, qui consiste à reconnoître qu'on est destitué de l'une & de l'autre, est peut-être ce qu'il y a de plus opposé à la véritable sagesse, dans ceux du moins à qui cet aveu ne fait pas sentir le besoin qu'ils ont d'elle ; parce qu'en perdant l'espoir ou l'envie de chercher une autre ressource, ils s'éloignent sans retour de l'unique

nique voye qui pouvoit les y rappeler. Voilà, reprit le Comte, ce qui m'a fait craindre de vous trouver plus rebelle qu'un autre à la vérité, & ce qui a fait gémir souvent mon amitié. Vous vous êtes rempli dans votre jeunesse de mille maximes auxquelles vous avez donné le nom de principes, & qui vous ont soutenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué. Mais je n'ai pas reconnu qu'en vous plaignant de leur foiblesse, vous ayiez pensé à vous en former d'autres. Le discours que vous m'avez tenu à Saint Cloud, & le parti que vous avez pris presque aussitôt de vous livrer au tumulte du monde dans votre séjour à Paris, m'avoit fait juger que si vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous étiez peut-être dans un état encore plus triste, qui est celui de renoncer à toute lumière.

Non, non, Mylord, me hâtai-je de lui répondre; comptez qu'après avoir reconnu sensiblement la fausseté d'un principe, je ne suis pas capable de m'y tromper deux fois. Soyez sûr de même qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illusion, je n'ai pas cessé de sentir qu'il ne suffisoit pas de m'être délivré de ces mal-

heureux guides, & que dans le tems même où j'ai crû mon bonheur le mieux affermi il manquoit quelque chose à la perfection de mon repos. Combien ce sentiment est-il devenu plus vif depuis que la mort de ma fille a rouvert les anciennes playes de mon cœur ? Mais un triste désespoir, effet aussi nécessaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'essai, que de celle de toutes mes lumieres, m'a fait regarder l'état tranquille où je vous vois avec les mêmes sujets de douleur, comme une perspective chimerique, à laquelle je ne pouvois tendre que par d'impuissans desirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne suffira point pour persuader que cette heureuse situation n'est pas impossible pour moi, si vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin sûr, dont la vûe commence à me rendre un peu d'espérance.

Vous me demandez, reprit le Comte, ce qui surpasse peut-être mes forces. Un Ministre d'état, accoutumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires est peu propre à la discussion de tant de points importans auxquels je crois votre



DE MR. CLEVELAND. 315  
guérison attachée. La vérité même perd quelque chose de son éclat lorsqu'elle est mal établie. Cependant, continua-t-il, avec un homme accoutumé à faire usage de sa raison, & capable par conséquent de saisir toute l'étendue d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop en mettant le pied dans une si belle carrière. J'entreprends de vous présenter un côté nud de la vérité, & levant vous-même le reste du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre pénétration le progrès de vos lumières. Je souhaiterois néanmoins, ajouta-t-il, avant que de vous demander l'attention que vous paroissez disposé à m'accorder, que vous prissiez la peine de m'expliquer quelles sont précisément vos idées sur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre esprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette proposition m'éfraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas sur moi-même, & quelle apparence de pénétrer tout d'un coup un cahos sur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis si long-tems? Hélas, cher Comte! lui dis-

je, comment prétendez-vous que je puisse vous apprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer ? Songez-vous que depuis plusieurs années toute mon étude est de fuir la vue de moi-même, par la crainte d'y trouver sans cesse un ennemi, dont je n'ai pû obtenir presque un seul moment de composition. Que vous dirai-je de l'ordre de mes idées ? Je reconnois le pouvoir suprême de l'Etre infini à qui je dois l'existence. Mon culte est la bonté & la justice, par lesquelles je me suis toujours efforcé d'imiter ce grand modele. La variété des établissemens humains qui portent le nom de Religion, m'a toujours ôté l'envie de les connoître ; & j'ai refusé même de prêter l'oreille aux éclaircissemens qu'on m'a proposés, par cette seule raison que chaque secte condamnant sans pitié toutes les autres, j'ai toujours trouvé le plus grand nombre opposé à celle qu'on m'a pressé d'embrasser. Content du témoignage de mon cœur, qui n'a jamais été souillé par l'injustice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vues plus loin ; & je m'y suis borné avec d'autant plus de confiance que s'il y avoit quelque Religion utile ou nécessaire, ce ne pourroit être que par le rap-

port qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jetté dans quelque embarras: encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raisonnemens captieux d'une société de gens d'esprit, qui s'étoient fait comme un bonheur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame est-elle une substance distinguée du corps, qui soit destinée à l'usage de ses facultés après cette vie mortelle? Où n'est-ce qu'une modification de la matiere, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins relevées, suivant la délicatesse de ses organes; & dans cette supposition a-t-elle d'autre rapport avec l'Etre qui l'a formée, que celui d'un hommage passager, qui doit finir avec son existence? Toute la force des preuves qui m'ont jetté quelque tems dans le doute n'a pû prévaloir sur celle du sentiment. Je suis revenu à penser malgré moi, que ce qui est capable de se replier sur soi-même par la force de la réflexion n'est rien qui ressemble à la matiere. Enfin, mes lumieres telles que je vous les explique, ont été constantes, & si quelque nuage a pû les obscurcir, il ne me les a jamais fait rejeter comme des notions dont j'eusse reconnu la fausseté.

Mais, repris-je avec un soupir, je m'arrête à vous exposer mes speculations, & mon malheureux cœur cherche à retarder par de longs détours l'ouverture que vous me demandez de ses miseres. Abîme, dont l'obscurité l'épouvante lui-même, & dans lequel j'entreprendrois en vain de porter le flambeau s'il étoit nécessaire de vous retracer toutes ses situations, & de vous peindre tous ses sentimens. Je puis vous dire à ma gloire que jamais je n'y ai reconnu de variation dans ce qui s'est accordé avec mes lumieres; c'est-à-dire, que fondant mes principes de bonté & de justice sur l'idée des mêmes attributs dans un Etre souverainement bon & juste auquel le devoir de l'homme est de se conformer par une fidelle imitation, je n'ai point à me reprocher de m'être jamais écarté de cette règle. Mais avec un cœur sensible, & un heureux temperament, combien d'inclinations & de desirs dont je n'ai connu ni la source, ni le terme, & pour lesquels j'ai cherché inutilement un guide plus éclairé que la raison? Je ne parle point de ma tendresse pour mon épouse, quoiqu'elle m'ait exposé à tous les tourmens que vous connoissez;



je fais qu'un juste penchant anime les deux sexes l'un pour l'autre; il est établi pour la douceur autant que pour la conservation de la société, & les atteintes du fort ou de la malignité des hommes qui peuvent en troubler les charmes, ne doivent point être reprochées à la nature. Mais à ne compter mes misères que depuis l'heureux retour de Madame Cleveland, quelles plaintes ai-je à faire de mille desirs importuns, qui ne m'ont conduit qu'au trouble & à l'ennui lorsque j'ai entrepris de les satisfaire, & qui m'ont laissé moins de repos encore quand je les ai combattus? Pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre incessamment le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait assez rempli pour m'occuper entièrement, & pour guérir mes distractions? Je n'ai senti que de la langueur dans les plaisirs que je vois rechercher avidement à tous les hommes, dans la bonne chère, dans les concerts, dans la continuité des jeux & des spectacles, enfin, dans tout ce qui passe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis-je donc le seul pour qui le plaisir se change en amertume? Que dis-je? J'ai vû naître dans

mon sang une chaleur dont ma raison m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter : Au mépris de l'amour le plus tendre & le plus saint dont on ait jamais brûlé pour une épouse, les charmes d'une courtisane ont excité une révolte imprévue dans mes sens, & , ce que j'ose à peine vous révéler, leur trouble a fait passer un moment le poison dans mon cœur. Quelle situation funeste, de n'être ni content du plaisir, ni sûr de soi pour le devoir !

Mais j'arrive à la plus insupportable de mes peines. Le souvenir du passé n'est pas nécessaire ici pour grossir mon objet. J'ai perdu ma fille. La mort est un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du ciel me dispensât de la loi commune. Dites-moi seulement, continuai je en redoublant la force de mes expressions avec l'ardeur du sentiment qui les animoit ; Ah ! Mylord, dites-moi par quelle rigoureuse disposition de mon sort, la même puissance qui m'a formé avec un cœur si sensible, ne me fait pas trouver dans mes sens ou dans ma raison, sinon le remède absolu de mes douleurs, du moins un équivalent de con-

solation. qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon désespoir ? Je vous demande, Mylord, pourquoi je ne trouve rien de propre à me consoler, après avoir été capable de devenir malheureux ? C'est à cette question qu'il faut répondre, si vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous conjure. N'ayez point recours à des suppositions vagues & incertaines. Oui, Mylord, faites-moi découvrir dans les attributs du Souverain Etre ou dans les miens, dans les idées de la raison ou dans la nature des choses, une apparence de preuves, une couleur de justice, une ombre de vraisemblance, qui serve à me faire trouver moins de déreglement & de cruauté dans cette disposition. Vous augmenterez tout d'un coup mes espérances ; je ne croirai rien d'impossible à votre Philosophie, si elle m'offre d'abord de quoi concilier une si affreuse contrariété.

Le Comte n'ayant pas besoin, pour ses vues, d'une si longue exposition, sembloit en attendre impatiemment la fin. Il saisit l'occasion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez pour prélude, me dit-il, & ce qui vous paroît

si propre à jeter du jour sur vos difficultés, dépend de plusieurs autres explications. Ce seroit renverser l'ordre que de placer les conséquences avant les principes ; mais défiez-vous à jamais de ma bonne foi, si vous me voyez éluder une seule de vos objections. Ensuite, levant les yeux au ciel comme s'il eût voulu l'intéresser au succès de son entreprise : Je benis, continua-t il, l'Etre souverain dont vous reconnoissez la puissance, de vous avoir fait conserver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un Maître, & qui n'a pas effacé dans son cœur les premières impressions de la nature. Il m'importeroit peu qu'il vous fût resté des doutes sur la spiritualité de l'ame & sur son immortalité. C'est une question que j'abandonne à la Phisique. Supposez l'ame immortelle par sa nature, vous ne contesterez point au Créateur le pouvoir de la détruire. Supposez-là périssable par elle même, composée de parties, matérielle en un mot (si l'on peut se former cette idée sans contradiction, d'une substance capable de penser & de réfléchir) vous confesserez de même que le Créateur



tout puissant dont elle a reçu l'Être avec les facultés qu'elle possède, peut lui conserver éternellement ces avantages, c'est-à-dire, aussi long-tems qu'il jouira lui-même de sa puissance. La difficulté n'est qu'à savoir à quelle durée il la destine, & ce qu'il a décidé de son sort. Voilà le point sur lequel la raison est peut-être arrêtée, lorsqu'elle n'a pour guide que ses seules lumieres.

En rapportant les premieres circonstances de l'entreprise du Comte, je ne veux pas faire attendre à mes Lecteurs une relation fort étendue de tous nos entretiens. C'est assez que dans ces esquisses imparfaites on puisse prendre quelque idée de sa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la déclarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous venez de vous faire connoître, ai-je pû vous vanter trop un remede, auquel j'ai dû ma propre guérison par les mêmes degrés dont j'attens infailliblement la vôtre. Ecoutez mes promesses, ajouta-t-il, & dans le détail où je brûle d'entrer, si vous trouvez quelque terme obscur ou quelque idée qui vous blesse, ne craignez point d'exiger

de moi tous les éclairciffemens qui peuvent vous fatisfaire.

Encore une fois c'est en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de plusieurs jours & le fujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit propofé trois objets, qui fe développerent par degrés, & que l'orateur le plus habile n'auroit pas représentés avec plus de force fous leurs différentes faces. Dans fon premier discours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que fous le nom de fon remede; & fa promesse étoit, qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guérifon, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, fans fouhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la description qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Christianifme que j'avois reçues à Saumur confiftoient en un certain nombre de fuppositions triftes & rebutantes, qui n'avoient pû m'inspirer que du dégoût lorsqu'elles avoient été feparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante

& dont les charmes seuls étoient d'abord un soulagement pour mon imagination ; des graces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avoient besoin que d'être demandées pour être obtenues, une liaison anticipée de l'esprit & du cœur avec un ordre supérieur à la nature, & pour dernière perspective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réunis dans une espace si court m'étant exposé avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence simple & naturelle, je ne pus retenir quelques soupirs, à la vue de tant de biens qui flattoient l'amertume de mon cœur.

Le Comte s'en apperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il ; votre agitation décele vos desirs. Mais si j'ai réussi à vous faire souhaiter le remède que je vous propose, je vous forcerai de confesser à présent que c'est le seul qui vous convienne, & qu'en consultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde si bien avec la connoissance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon attention redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraisemblance

de moi tous les éclaircissemens qui peuvent vous satisfaire.

Encore une fois c'est en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de plusieurs jours & le sujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit proposé trois objets, qui se développerent par degrés, & que l'orateur le plus habile n'auroit pas représentés avec plus de force sous leurs différentes faces. Dans son premier discours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que sous le nom de son remède ; & sa promesse étoit, qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guérison, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, sans souhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la description qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Christianisme que j'avois reçues à Saumur consistoient en un certain nombre de suppositions tristes & rebutantes, qui n'avoient pû m'inspirer que du dégoût lorsqu'elles avoient été séparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante



& dont les charmes seuls étoient d'abord un soulagement pour mon imagination ; des graces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avoient besoin que d'être demandées pour être obtenues, une liaison anticipée de l'esprit & du cœur avec un ordre supérieur à la nature, & pour dernière perspective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réunis dans une espace si court m'étant exposé avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence simple & naturelle, je ne pus retenir quelques soupirs, à la vue de tant de biens qui flattoient l'amertume de mon cœur.

Le Comte s'en apperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il ; votre agitation décele vos desirs. Mais si j'ai réussi à vous faire souhaiter le remède que je vous propose, je vous forcerai de confesser à présent que c'est le seul qui vous convienne, & qu'en consultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde si bien avec la connoissance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon attention redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraisemblance

qui me paroïssoit manquer à ses propositions. Il m'avoit vanté des biens dont je ne voyois pas la liaison avec notre condition présente. Qu'étoit ce que des secours invisibles & des graces intérieures, pour des maux qui se faisoient sentir par l'ébranlement des organes ? Quelle ressource dans des consolations spirituelles contre des douleurs qui tourmentent les sens ? Et l'espérance même de ce bonheur si parfait, qui appartenoit à un autre état & à un autre tems, étoit-elle capable de diminuer le sentiment d'une misere actuelle qu'elle ne pouvoit nous faire éviter ? Ce point de vûe, vers lequel il avoit sù tourner mes desirs, ne me paroïssoit donc qu'un objet chimérique, & je revenois à croire comme je l'avois déjà pensé, qu'il ne se réalisoit dans son esprit, que par la force de son imagination.

Dans ces idées j'attendis impatiemment ce qu'il m'avoit promis pour un second entretien. L'air de confiance avec lequel il s'y présenta m'auroit disposé à l'écouter avec quelque espérance, si je n'eusse été rempli de mille réflexions, qui me tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raison. Quel

fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur, & que me serviroit-il, disois-je, de devoir peut-être quelques momens de repos à mon illusion? C'est ici que je regrette la loi que je me suis imposée de ne faire entrer aucune de ces discussions dans mon Histoire. Ceux qui cherchant de bonne foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclaire, & ne demandent que de solides raisons pour se rendre, trouveroient ici dans le discours du Comte une source d'instructions & de lumières. Il fit une juste impression sur mon esprit. Si je ne prétens point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes sortes d'objections, c'est toujours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténèbres, il y a du moins une gloire extrême pour le Comte à me l'avoir présentée dans ce jour qui porte la lumière jusqu'au fond du cœur, & qui ne laisse plus d'accès au moindre doute.

Je pèse avec raison sur cette époque du changement de mes principes, ou plutôt sur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre insensiblement toutes la vigueur qu'elle avoit perdue dans un si long

oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au degré de connoissance & de force où le ciel l'appelloit par tant d'épreuves. A l'esprit juste & sincere qui s'est persuadé une fois de la nécessité de la Religion, par sa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin est court jusqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auxquelles le parfait repos du cœur est attaché. La créance des mysteres, celle des points historiques, la soumission aux regles de mœurs & de discipline, ne sont plus que des conséquences qui sortent d'elles-mêmes du principe. Cependant après m'avoir proposé la Religion comme le bien le plus desirable, & me l'avoir fait regarder comme la nécessité la plus juste, le Comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle la mieux & établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode, car je me souviens de les avoir reconnues depuis, dans tous les ouvrages que je me suis procurés sur cette importante matiere. Mais il avoit remarqué que l'incrédulité n'oppose point d'armes plus



plus fortes à la Religion, que la foiblesse qu'elle prétend trouver dans chacun des argumens sur lesquels on la fonde; & n'osant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pû s'il eût consulté mes sentimens, sur l'impression que j'avois conservée de notre second entretien, il prit avec moi la méthode, qu'il souhaitoit, m'a-t-il dit mille fois dans la suite, qu'on prit toujours avec les incrédules. Au lieu de me prévenir sur le dessein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée pour me faire recevoir son discours sur le pied d'une discussion historique dont il se reservoit à m'apprendre l'utilité. Il m'en faisoit examiner avec soin toutes les circonstances; & sans pénétrer ses vues, j'observois que s'il ne laissoit rien échapper de la force des témoignages, il ne me déguisoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait passer sous mes yeux tous ce qui appartient à la Religion par quelque rapport, il me demanda ce que je pensois d'une vérité soutenue de tant de preuves? Je ne pus refuser une soumission qui m'étoit comme arrachée. On éteint du moindre souffle la lumière d'un flambeau. Mais cent flambeaux

réunis jettent une clarté victorieuse, que tous les vents ensemble ne sauroient affoiblir.

Je tremble néanmoins que ce ne soit faire tort à la Religion que d'en resserrer les éléments dans des bornes si étroites. Mon respect qui croît tous les jours pour elle avec ma reconnoissance, m'oblige de prévenir par cette reflexion le reproche auquel je pourrois m'attendre d'avoir donné moins d'étendue à mes éclaircissemens qu'à mes doutes. Mais au fond n'est-ce pas rendre un temoignage glorieux à la vérité que de reconnoître avec quel empire elle nous a soumis? & lorsque par d'autres raisons l'on est forcé de supprimer une partie de ses progrès, peut-on mieux dissiper les nuages dont on a eû le malheur de l'obscurcir, qu'en se faisant honneur de l'avoir embrassée sans intérêt & sans contrainte? D'ailleurs la principale objection qui m'avoit refroidi si long-tems, & que j'avois même renouvelée au Comte, se trouvoit fort heureusement détruite par quelques-uns de ses principes. Si la diversité des Religions est un obstacle qui arrête la raison dans le choix, c'est à la raison fiere & orgueilleuse à le craindre. Celle qui cherche à s'éclaircir, avec cette humble défiance que sa foi-

blesse naturelle est capable de lui inspirer, n'a point à redouter d'obstacles, puisque dans les principes de la doctrine que j'adoptois, elle est dirigée par un secours intérieur qui supplée à ses lumières. Mon expérience même suffisoit donc pour ruiner un malheureux sophisme. J'ajoute que n'étant encore qu'à l'entrée de la foi, je ne pouvois être arrêté par la concurrence de quelques Religions monstrueuses qui sont l'opprobre de la raison; & quand mon objection auroit eû quelque force, ce ne pouvoit être qu'à l'égard des différentes sectes qui partagent le Christianisme.

Quelle idée donnerai-je de la satisfaction de mon cœur, lorsqu'étant seul à méditer sur mes nouvelles connoissances, je trouvai dans mes réflexions un secours presque aussi puissant que les instances & les instructions du Comte? Le prix du service qu'il m'avoit rendu, consistoit à m'avoir montré la carrière. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déjà d'y courir. En un moment je vis tomber le charme que ma raison seule n'avoit jamais eû la force de pénétrer. Les attachemens du monde, ses biens, leur durée, tout prit à mes yeux sa valeur réel-

le. Je n'estimai plus rien que par le rapport de chaque chose avec les nouveaux objets de mon estime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les vérités saintes dont j'étois pénétré, & rien d'important que ce qui dure toujours. Fanny s'aperçut bien-tôt de ce changement ; mais loin d'en prendre quelque sujet d'alarme, elle marqua de l'empressement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis longtemps l'objet de tous ses vœux. Sa modestie seule & le respect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoit empêchée de me faire honte de mes égaremens, & de me proposer ses lumières. Avec quelle joie me vit-elle prendre volontairement le chemin qu'elle n'avoit osé me montrer ! Je reçus ses félicitations comme un surcroît de bonheur. Vous êtes donc aussi heureuse que moi, lui dis-je, puisque vous sentez le prix des biens dont je commence à jouir. Quoi ! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos momens de solitude, ce que vous nommiez vos exercices de piété, & que je regardois comme un amusement pardonnable à la foiblesse de votre sexe, étoit peut-être la méditation des profondes vérités que j'ignorois ? Le



ciel vous avoit favorisé de cette connoissance, tandis que je languissois près de vous dans les ténèbres, ou que par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur ! Hélas , ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos ? Elle s'excusa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner son zèle , & par l'idée même que je lui avois marquée plusieurs fois de ses occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t-elle, puisque j'en venois de faire l'aveu. Mais combien avoit-elle adressé de soupirs au ciel pour obtenir de sa bonté qu'il me défillât les yeux !

Une autre question que je me hâtai de faire à Fanny , & qui formoit pour moi une difficulté considérable dans ma première ferveur, regardoit l'abattement où je l'avois vue pour ses anciennes disgrâces, & particulièrement pour la mort de sa fille. Avec la force dont je me sentoisi rempli par la considération des grandes vérités de la Religion, j'avois peine à comprendre qu'ayant depuis long-tems les mêmes secours, elle eût pû s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été té-

moins, & paroître si sensible à des malheurs ou à des pertes qui ne me paroissent plus capables de troubler la tranquillité d'un Chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du Recteur, lorsqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cécile comme une séparation de courte durée, & à ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour sa fille, me devenoit si clair & si sensible que je ne concevois plus qu'elle eût pû penser autrement avec les mêmes principes. Je la pressai de satisfaire à cette question. Elle me répondit qu'il étoit sans doute humiliant pour elle d'avoir marqué si peu de patience & de soumission dans cette épreuve, & qu'elle étoit persuadée que l'assistance du ciel n'ayant pû lui manquer, c'étoit sur elle-même que devoit retomber tout le blâme de sa foiblesse. Mais je suis mere, ajouta-t-elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de la nature ne sont point détruits par les secours de la grace. J'ai appris de la Religion même, reprit-elle, que notre malheureuse vie est une scène perpétuelle de miseres, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à soutenir

contre nos propres sentimens. Tout ce qui se passe hors de nous, comme la perte des biens, & l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les seules forces de la raison; & vous même, si vous en rappelez la mémoire, vous n'avez pas eû besoin jusques-là d'autres secours que votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui sont les véritables épreuves d'un Chrétien? C'est dans ces sortes de disgraces dont le sentiment est si intime que tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre ni l'écarter. Le trait nous suit malgré nous; & la patience qui ne vient que de la nature, est bientôt épuisée. La grace est alors une ressource qui ne manque point à celui qui la demande; mais en la recevant même, dans la juste mesure de nos besoins, il arrive encore que la foiblesse de la nature se fait sentir. Elle joignit à cette réflexion quantité d'excellentes maximes, qui me parurent le fruit d'une vertu consommée, & qui m'enflammerent d'une espece d'émulation. Une femme, disois-je avec admiration, une créature foible & délicate a dé-

couvert un trésor inconnu aux hommes les plus éclairés ! Elle s'est assuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement ; & dans la simplicité de son cœur elle se trouve capable de communiquer ses lumières à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.

L'ardeur que je sentis croître de jour en jour par ses entretiens & par ceux du Comte, auroit peut-être emporté trop loin un cœur aussi facile à émouvoir que le mien, si l'habitude que j'avois de raisonner, ne m'eût fait découvrir dans leurs principes mêmes, autant de règles de modération, que de motifs de zèle. L'éloignement du monde & le goût de la solitude, qui avoient été les premières conclusions de ma nouvelle Philosophie, me parurent bientôt des excès, quand je considérai suivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne sont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la connoissance des vrais principes, la Religion en demande la pratique, qui consiste dans l'exercice de toutes les vertus. Ainsi, loin de m'arrêter au sentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir  
que



que d'une coupable indolence, qui fait fuir la peine de se rendre utile aux autres par la force des leçons & des exemples; ou d'une défiance outrée de soi-même, qui fait renoncer au mérite du combat pour se mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-dessus des biens du monde, & en apprenant enfin à quels plaisirs le nom de bonheur appartient, je démêlai au travers d'une infinité d'idées fausses & de raisonnemens sans justesse dont je voyois la plûpart des Livres de piété remplis, que l'Evangile ne peut accorder l'usage des biens sensibles sans en permettre le goût, & par conséquent que tout systême de morale où l'on fait un crime d'un attachement raisonnable aux créatures, est un fanatisme qui blesse autant la Religion que la nature. Après biens des méditations sur cet important article, je me persuadai que l'une & l'autre n'en condamne que l'excès, c'est-à-dire, cette sorte d'emportement qui suppose la préférence du plaisir au devoir. Par-là se trouvent justifiés tous les penchans & les goûts d'un honnête-homme, qui fait non-seulement renfermer ses desirs dans les bornes de la loi, mais qui les ennoblit

même par le rapport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formois, sur ce principe, un nouveau plan de conduite, tout différent, peut-être, de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels liens la nature & la Religion tiennent l'une à l'autre, auront peine sans doute à m'approuver: mais fondé sur les règles mêmes de la vérité que j'embrassois, & dont je me flattois de pénétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de Dieu & le desir des biens célestes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre suivant dans les inclinations de mon cœur, & dans le cours de mes actions. 1°. Les devoirs de la Religion: ils devenoient la source de mon bonheur, comme l'unique voie qui devoit me conduire à ma dernière fin. 2°. Ma tendresse pour mon épouse: c'étoit un sentiment si juste; qu'il ne pouvoit être en opposition avec aucune loi. 3°. Les devoirs de la société, dans lesquels je comprenois ceux de l'amitié. 4°. L'étude assidue des saintes Lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes;

mais sans abandonner l'étude de la nature, dont je n'avois guères moins de fruit à tirer pour les mêmes vûes, puisqu'à des yeux bien éclairés par la Religion, l'ordre naturel se rapporte à Dieu comme celui de la grace. 5°. L'usage modéré des plaisirs; par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne consiste pas plus à se priver, qu'à jouir avec sagesse. Ainsi la bonne chère, la musique, & les autres douceurs qui flattent les sens, ne furent point exclues de mon systême. Le goût même des femmes, qui passe pour un écueil si terrible, me parut sans danger avec les sentimens qui me servoient de préservatifs. Ma tendresse inalterable pour Fanny, donnoit assez d'exercice à mon cœur pour ne jamais craindre qu'il fût capable de me trahir; & lorsque je n'avois à douter que la revolte grossière de mes sens, je me promettois des grands motifs de la Religion plus de force qu'il n'en falloit, dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laissé vaincre dans d'autres tems, n'avoit prouvé que mon extrême foiblesse. Pourquoi ne pourroit-on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature? La

beauté & les graces feroient des avantages bien funestes pour une femme. Il faudroit donc la fuir, parce qu'elle mérite qu'on la cherche, & la traiter, parce qu'elle est aimable, avec toutes les marques de la haine? Quelle étrange contradiction! Sur cette courte idée de mon nouveau systême, on me demandera peut-être comment la Religion pouvoit me faire revenir à quelques-uns des amusemens que la raison m'avoit fait abandonner. Celui qui ne prévoit pas ma réponse, ignore les deux principaux avantages du Christianisme: l'un, qui est de sanctifier par l'innocence des desirs & par le soin de les rapporter au dernier terme, tout ce qui n'est pas, ou mauvais en soi-même, ou particulièrement défendu par la Loi; l'autre, qui consiste dans la force qu'il communique à ceux qui se prêtent de bonne foi à ses impressions, de se garantir d'un attachement immodéré aux biens sensibles, & de prendre occasion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui suivent toujours leur possession, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre sans cesse à celle d'un bonheur plus solide, En un mot, le Chrétien trouve dans les plai-



sirs qu'il se procure par l'usage des biens passagers du monde, une raison d'en désirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte sur un dédommagement certain. Il les regarde comme un essai de ceux qui l'attendent dans un état moins sujet à changer; & cette disposition, dans laquelle il est soutenu par les secours intérieurs de la Religion, lui fait conserver cette paix & cette égalité d'ame dont la seule Philosophie ne donne que l'ombre, & qui est déjà comme une anticipation du bonheur auquel il aspire. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la Religion, & qui prouve invinciblement la force divine de son secours, c'est qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raison & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout d'un coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ses maximes, que si l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute sa vie. Nous eûmes, Fanny & moi, l'occasion de faire bientôt cette heureuse expérience.

Nous n'avions rien appris de Madame Lallin depuis son évasion. Drink m'avoit confié l'ordre que mon épouse lui avoit

donné secrettement de s'informer du chemin qu'elle avoit pris , & d'employer tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite. Je connoissois trop bien Fanny pour l'avoir soupçonnée de quelque autre vue que celle d'une généreuse compassion ; mais je ne me ferois pas imaginé non plus qu'après avoir fait plusieurs démarches inutiles pour suivre un sentiment si noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée sans cesse, elle eût pû trouver place pour un souvenir que rien ne l'obligeoit de conserver. Cependant elle vint un jour à moi , avec une lettre de Drink , qu'elle avoit reçue de Saint Cloud , & me prévenant par un discours fort tendre , elle me pria , pour conclusion , de lui accorder la liberté de rendre quelque service à une malheureuse femme qui s'étoit punie trop rigoureusement des injustices de la fortune. J'avois peine à comprendre son dessein , lorsque m'ayant expliqué la triste situation où Madame Lallin s'étoit réduite, elle me proposa de la rappeler auprès de nous , & de lui rendre notre confiance avec une estime qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le hazard avoit fait découvrir à

Drink ce qu'il avoit cherché long-tems sans succès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos dernieres aventures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la cour de Madame, il étoit passé jusqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu sans surprise. C'étoit John Will, le Persécuteur du Vicomte d'Axminster & le Tyran de Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où le remords commence à expier les déreglemens d'une longue vie. Un simple repentir suffisoit peut-être pour l'acquitter envers le ciel des chagrins qu'il avoit causés à Mylord Axminster & à sa famille ; mais il devoit d'autres réparations à Madame Lallin, qu'il avoit trompée cruellement sous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit resté entre ses mains lorsqu'elle avoit pris le parti de se délivrer de sa tyrannie par la fuite. Il ne douta point qu'elle n'eût trouvé le moyens de me rejoindre, ou qu'en passant en France il n'apprît de moi ce qu'elle étoit devenue. Son espérance étoit de gagner son cœur par des soumissions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ses malheurs. Il se ren-

dit à Saint Cloud. J'en étois parti. Mais Drink, que j'y avois laissé après moi, lui donna les informations qu'il desiroit, jusqu'au moment du moins où les obscurités de notre propre sort l'avoient portée à s'éloigner volontairement de ma maison. S'il ne put lui procurer d'autres éclaircissements, il lui fit entendre qu'étant partie avec peu de commodités pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette recherche devint l'unique occupation de Will, & lui réussit plus heureusement qu'à Drink, qui n'avoit pû s'y livrer entièrement. Une Angloise, à qui l'habitude que Madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des femmes de notre nation, faisoit comme une nécessité de donner sa confiance, se trouva heureusement liée avec quelques amis de John Will. Il apprit d'eux que notre malheureuse fugitive avoit passé quelques jours chez cette fidelle amie, & que s'étant retirée dans le couvent d'Hautebruyeres, qui est à quelques lieues de Paris, elle n'avoit pas cessé d'entretenir un commerce intime avec elle. Mais avec peu de ressource du côté de la fortune, elle se



voit forcée , pour subsister dans une maison où sa dépense auroit bientôt surpassé ses richesses , de se réduire au rang de cette espece de domestiques, à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de *Sœurs Converses*. Will avoit demandé à la voir sous un nom moins capable de l'effrayer que le sien. Elle l'avoit reçue avec horreur , & dans la confusion qu'il avoit ressentie de ses reproches, il étoit revenu à Saint Cloud sans avoir eu la force d'y répondre.

Drink nous marquoit tout à la fois & la demeure de Madame Lallin , & les propositions de Will. Mon épouse , pour qui la perfidie avoit toujours été le plus affreux de tous les crimes , trouvoit Madame Lallin aussi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à esperer que les offres de Will, qu'elle étoit par la triste situation de sa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes , & la Religion même donne-t-elle des motifs de sécurité contre les artifices d'un Traître ? Cette considération toucha si puissamment Fanny , que venant à s'attendrir encore par la misere d'un femme à qui elle re-

connoissoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de générosité qu'elle me pressa de suivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à se faire, puisque loin de nourrir le moindre ressentiment contre Madame Lallin, j'avois toujours rendu justice à ses intentions, & je lui pardonnais de bonne foi tous nos malheurs. Mais en applaudissant aux généreuses inclinations de Fanny, je craignois de blesser la prudence par une facilité trop prompte à les suivre. Il falloit d'autres témoignages que celui de Will & qu'une lettre de Drink, pour justifier une démarche dont je croyois sentir toute l'importance. En considérant même le véritable intérêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût marquer tant de repugnance à recevoir les soumissions d'un homme qui revenoit à elle par la voye du repentir. Et quelque opinion qu'il en fallût prendre, je me croyois obligé du moins de ne m'en rapporter qu'à mes propres yeux. Ainsi, sans rejeter absolument les instances de mon épouse, je lui fis approuver la résolution

que je pris d'engager Will & Madame Lallin à se rendre à Rouen, pour examiner de concert ce que leur intérêt & le mien pouvoient nous permettre. Madame Riding, que j'attendois incessamment, fut chargée par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre Madame Lallin à Hautebruyere. Malgré tous ses projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne ne la disposât sur le champ à se mettre en chemin. J'avois écrit, d'un autre côté, au Recteur du collège, pour le prier de faire partir mes enfans sous la conduite de ce Gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zèle & la sagesse. Tout s'arrangeoit ainsi pour mon passage en Angleterre, & j'avois déjà fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes équipages.

J'étois dans l'attente des seules personnes dont l'absence retardoit mon départ, & Mylord Clarendon étendant les bon offices de l'amitié à tous mes besoins, s'occupoit à me donner des lumières sur le caractère & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la Cour de Londres, lorsqu'on nous annonça un jour la

visite du Duc de Montmouth. Il étoit sans éclat & presque sans suite, mais il fut reconnu des domestiques du Comte qui l'avoient vû si souvent chez leur maître. Nulle raison ne devoit plus me donner d'éloignement pour sa personne, & dans le dessein où j'étois de quitter la France, il sembloit au contraire que son amitié pouvoit me devenir utile. Je-m'imaginai qu'après avoir employé quelque tems à pleurer la perte de ma fille, il venoit rendre à Fanny les devoirs communs de la politesse. Cette conjecture étoit juste, mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs, ni même tous ses prétextes.

Après avoir satisfait à l'usage par un compliment qui parut renouveler sa douleur, il me prit à l'écart, & me vantant beaucoup son amitié, il m'annonça une disgrâce qui m'alloit mettre dans la nécessité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes sortes d'évenemens comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde sans émotion, & je lui répondis que j'étois heureusement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponse, & je crus re-



marquer du moins qu'elle étoit contraire à son attente. Cependant après en avoir affecté une satisfaction qu'il ne ressentoit pas, il m'apprit que Monsieur & Madame de L\*\*\*, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient adressés à lui par une lettre où ils se plaignoient amèrement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en possession de l'héritage de Mylord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner de ce vol que la malheureuse Cortona, pour laquelle ils avoient eu long-tems une confiance aveugle, & dont ils n'avoient pas ignoré la juste punition. Mais dans quelques mains que fût tombée cette pièce, le plus grand mal, ajoûtoient-ils, venoit des héritiers de Mylord Tervill, qui ayant trouvé apparemment le moyen de la retirer, commençoient à s'en prévaloir pour leur disputer des biens dont leur pere avoit été en possession l'espace de trente ans. En effet, quelque injustice qu'il y eût à porter leurs prétentions sur l'héritage d'autrui, il sembloit que dans l'absence de l'Héritier légitime, ils eussent plus de droit que deux étrangers sur un bien qui avoit été conservé si long-tems dans leur famille. Je pris la

chose aussi-tôt dans ce sens, & malgré l'air d'importance que le Duc de Mouthmouth avoit donné à son récit, je me figurai que la présence de Fanny & de mes enfans suffiroit pour dissiper toutes les difficultés.

Ce n'étoit pas la pensée du Duc, qui avoit formé sur cet incident deux espérances dignes de sa légèreté & de sa présomption. Le portrait de Fanny, joint dans un même tableau à celui de ma fille, avoit servi non-seulement à le guérir de sa douleur, mais encore à lui inspirer une nouvelle tendresse, qui étoit devenue, en peu de jours, la passion dominante de son cœur; ou plutôt ayant été prévenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur presque égale pour la mere & pour la fille, ses desirs qui s'étoient réunis sur Cécile reprirent impétueusement leur cours vers Fanny. Il avoit vu peu d'apparence de les satisfaire, & peut-être avoit-il passé quelque tems à les combattre. Mais la prière qu'il avoit reçue de Monsieur de L\*\*\* étoit une ouverture si favorable, que dans les principes de galanterie qui régnoient alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne la pas négliger. Il se promettoit donc que

la disgrâce qu'il m'avoit communiquée m'engageroit non-seulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais, par le besoin que j'aurois de sa protection, & que la liberté que mon épouse ne pourroit lui refuser de la voir familièrement pendant mon absence, lui donneroit mille occasions de satisfaire son amour.

Quoique l'approche de notre départ, & la froideur avec laquelle je reçus ses offres de services dans une affaire où je les croyois inutiles, eût rabattu tout d'un coup une partie de ses espérances, il ne perdit pas celle de faire du moins connoître ses sentimens à Fanny. L'habitude qu'il avoit eue de vivre chez Mylord Clarendon, pendant le séjour qu'il avoit fait à Rouen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un asyle. Sa passion y prit de nouvelles forces, par la présence continuelle de ce qu'il aimoit. Bientôt elle n'eut plus le pouvoir de se déguiser. Le Comte & toute sa maison s'en apperçurent à mille marques. Fanny & moi, nous fûmes les seuls à qui cette idée ne se présenta point. J'étois livré sans cesse à des méditations si sérieuses, qu'elles me laissoient peu d'attention pour la

conduite d'autrui, & Fanny dans le mélange de tristesse & d'affaires où elle étoit à la veille de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux sur une folie qu'elle auroit méprisée quand elle s'en seroit apperçûe.

Mylord Clarendon, à qui notre repos étoit aussi précieux qu'à nous-mêmes s' alarma sérieusement d'un excès de sécurité dont il craignit les conséquences. L'ancienne connoissance qu'il avoit du caractère du Duc, étoit pour lui une aussi forte raison de défiance que tout ce que je lui avois raconté de nos dernières aventures. Il prit un moment où j'étois seul avec Fanny pour nous découvrir ses inquiétudes. A des amis moins fidèles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut-être difficulté de donner un avis dont le succès seroit plus incertain. Mais vous connoissant si bien, continua-t-il, en s'adressant à mon épouse, je ne risque que de m'attirer trop de reconnoissance pour une foible marque de mon zèle. Et nous expliquant toutes les observations qu'il avoit faites sur la passion du Duc, il nous fit craindre que cette extravagance ne devint funeste en effet pour  
notre



notre tranquillité. Les exemples n'en étoient pas éloignés. C'est une fureur, reprit le Comte, & votre expérience a déjà dû vous persuader que toutes ses passions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois passer des nuits entières, ajoûta-t-il, à se promener sous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelque fois fait trembler des entreprises qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je ne me suis rassuré que par la précaution que j'ai prise de faire veiller autour de vous quelque gens de confiance. Je suis informé, reprit encore le Comte, qu'il a votre portrait sur une espee d'autel, dans le cabinet le plus secret de son appartement, & qu'il y passe tout le tems qu'il ne peut passer auprès de vous. Je ne fais où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, si je n'étois sûr qu'il l'a fait sans votre participation.

Nous remerciâmes vivement ce cher ami d'un témoignage de zèle si pur & si constant. Je lui appris dans quelles circonstances le Duc s'étoit saisi du portrait. Il étoit plus facile de le retirer adroitement des ses mains, lorsque nous savions-

dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunités dont nous étions menacés par sa passion. L'ordre fut donné sur le champ à quelques domestiques, de lui enlever son idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ses sentimens, il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire, & si la bienséance l'obligeoit même à feindre de les ignorer aussi long-tems qu'ils ne le feroient point sortir des bornes du respect, nous pensâmes comme elle qu'à la moindre déclaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir sa témérité par une réponse qui le couvrit de confusion. Mylord Clarendon avoit d'abord été d'avis que sans attendre de sa bouche des explications qui la mettroient dans quelque embarras, elle pouvoit prendre droit de diverses extravagances qui avoient éclaté à la vue des domestiques pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit espérer de mon épouse plus de hardiesse qu'elle n'en étoit capable; & la plaignant même de la violence qu'elle auroit à se faire pour s'armer d'une juste fierté dans l'occasion, je fis convenir Mylord qu'elle souhaitoit avec

DE MR. CLEVELAND. 355  
raison d'attendre qu'elle se vît forcée de  
parler.

Cependant la voie que prit le Duc pour  
lui faire l'ouverture de ses sentimens fut si  
adroite & si respectueuse, que ç'eût été  
pour elle un autre sujet d'embarras, si le  
ciel n'eût pris soin lui même de conduire  
cette aventure au plus heureux dénoue-  
ment. On saisit un moment si favorable  
pour enlever le portrait, que les soup-  
çons du Duc n'ayant pû tomber sur per-  
sonne, sa présomption lui fit croire qu'il  
n'y avoit que Fanny qui eût osé lui causer  
une mortification si cruelle; ou peut-être  
ne feignit'il d'en être persuadé que pour  
se procurer l'occasion de lui faire l'ouver-  
ture qu'il méditoit depuis long-tems. Il  
prit le parti de lui adresser ses plaintes  
dans une lettre. Le tour en étoit si natu-  
rel, qu'on l'auroit crû sincèrement affligé  
de la nécessité où il étoit de s'exposer à son  
ressentiment: mais lorsqu'il se faisoit assez  
de violence pour étouffer au fond de son  
cœur une passion funeste, & qu'il vouloit  
être toute sa vie la victime d'un respect sans  
exemple, n'avoit'il pas droit de l'accuser  
de cruauté, elle qui le privoit de l'unique  
consolation à laquelle il bornoit tous ses

Gg ij

desirs? Etoit-ce de sa main qu'il tenoit ce cher portrait? Hélas! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais osé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il né devoit qu'au hasard; L'accusoit-on de l'avoir profané par quelque indiscretion, ou de ne l'avoir pas assez religieusement adoré? Enfin sous prétexte de vouloir se réduire éternellement au silence, & de ne rien desirer au-delà du bien dont il demandoit la restitution, il faisoit une peinture plus vive de sa passion, que s'il n'eût point affecté de la déguiser sous ce voile. Sa lettre fut remise à Fanny, par un inconnu, qui feignit de l'avoir apportée de Rouen. La lecture qu'elle en fit au Comte avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquillité. Ils me l'apportèrent ensemble. Nous étions à raisonner sur cet incident, lorsqu'on nous avertit que mes enfans arrivoient de Paris avec leur Gouverneur, & leur empressement étant aussi vif que le nôtre, ils se présentèrent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur mere les recevoit de mes bras où je les avois tenus serrés fort longtems, je jettai les yeux sur leur Gouverneur, qui étoit demeuré modestement



quelques tems derriere eux. L'opinion qu'on m'avoit donnée de son mérite & la reconnoissance que je devois à ses importants services me faisoient déjà chercher dans moi-même par quelle récompense je devois payer son zèle, ou par quelles offres je pouvois parvenir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans sa lenteur à s'approcher, ce désintéressement & cette modestie, dont le pere Recteur du collège m'avoit fait tant d'éloges. Sa physionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel ; il ne voyoit que d'un œil ; & l'autre, trop foible m'avoit-on dit bien des fois, pour soutenir la lumiere, étoit perpetuellement couvert d'une large emplâtre qui lui cachoit presque la moitié du visage. Mais cette légère disgrâce étoit réparée par une contenance fort noble & par d'autres avantages qui faisoient trouver sa figure interessante au premier coup d'œil. Mille personnes, que j'avois vûes dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque ressemblance ; ainsi quoique j'eusse crû démêler d'abord quelques-uns de ses traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y rester d'une impression si vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche tendre de sa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je, insensible à tout ce que je vous dois; ou vous imaginez-vous que vos soins généreux ayant pû me demeurer aussi inconnus que votre personne? Vous avez rendu service, ajoutai-je en l'embrassant, à des cœurs capables de reconnaissance, & je commencerois pour la première fois à me plaindre de vous, si vous ne faisiez pas fond sur mon estime & mon amitié. Il reçut mes embrassemens en se courbant de la moitié du corps, & lorsque je le pris par la main pour le présenter à Mylord Clarendon & à mon épouse, il me dit d'une voix basse & embarrassée quelques mots dont je n'entendis que les derniers: c'étoient des instances pour m'engager à sortir un moment avec lui.

Quoique je ne comprisse rien à ce mystère, je ne balançai point à le satisfaire. Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque faveur pressante à me demander, je lui dis en marchant que je m'estimois fort heureux s'il pouvoit me donner l'occasion de commencer notre connoissance

par quelques services qui répondît à mes desirs. A peine fûmes-nous sans témoins, qu'il me pria d'arrêter, & levant le masque qui lui changeoit le visage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, si je reconnoissois le misérable Gelin.

Il profita de la surprise, qui m'ôta la voix pendant quelques momens, pour me protester en peu de mots, qu'il s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon service, c'est qu'il avoit ignoré à quel usage ses force & sa vie même pouvoient être employées. Et quant à la reconnoissance dont il venoit d'être assez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature d'un des plus grands miracles de la grace. Après la pésanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la visite que j'avois reçûe de Gelin à Saint Cloud, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort insigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ses remords, je n'attribuerai jamais le changement que j'éprouvai tout d'un coup à une autre puissance que celle qui gouverne les cœurs.

La grandeur d'ame ira jusqu'à faire mépriser la vengeance ; mais elle ne fera jamais accorder de la tendresse à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gelin humilié devant moi, attendri même & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en rester aucun doute après une si longue & si constante expiation de ses fautes, je ne pensai qu'à l'embrasser, avec toutes les marques d'affection que je crûs capables de relever son courage. Que le passé, lui dis-je dans le mouvement de mon cœur, sorte pour jamais de votre mémoire & de la mienne. Je n'en veux plus rappeler que les premières raisons que j'ai eues de vous estimer. Et lui promettant mon amitié aussi long-tems qu'il conserveroit lui-même du goût pour la vertu, j'ajoutai, dans l'impression qui me restoit de ses services, qu'une manière si noble de réparer ses offenses, m'inspiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais causé de haine. Il paroissoit pénétré de joie ; son silence, & l'ardeur avec laquelle il serroit mes mains, m'apprenoient mieux ce qui se passoit dans son cœur, que toutes ses expressions.

Je voulus savoir ce qui l'avoit empêché



ché de se faire connoître à mon Epouse, & s'il doutoit qu'elle ne fût aussi sensible que moi, au plaisir de le revoir vertueux. Il me confessa que ne s'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de son arrivée, il avoit été déconcerté de sa présence. Venez, venez, lui dis-je, en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi de distinguer les sentimens d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'Appartement. Il détournoit encore le visage, tandis que je l'annonçois à mon Epouse sous le titre de tous les services qu'il nous avoit rendus. C'est votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que Milord a partagé avec vous, & dont il m'a répété mille fois que vous ne seriez point sortie sans son secours; c'est le fidèle gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé sa vie ni pour vous, ni pour eux. Et ne m'appervant point que dans la situation où il étoit, déguisé d'ailleurs par une grande Perruque, elle commençât encore à le reconnoître, c'est Gelin, si vous l'ignorez, ajoutai-je, en levant plus haut la voix: c'est un Ami généreux & fidèle, à qui

nous devons tous deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

Un mouvement mêlé de surprise & de frayeur que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueil qu'il devoit attendre d'elle. Mais se tournant vers moi, & paroissant consulter mes yeux : S'il est tel que vous le représentez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentimens dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots, prononcés avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chere Epouse, rendirent la vie & l'assurance à Gelin. Il mit un genouil à terre pour lui exprimer le transport de sa joie. Son compliment fut court, & parlant de la reconnoissance éternelle qu'il alloit emporter, il paroissoit disposé à nous quitter sur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un simple oubli de ses fautes en fût une marque suffisante. Si le pardon étoit dû à son repentir, je devois une juste récompense à ses services. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je; je ne consentirai jamais à vous perdre lorsque je vous retrouve aimable & vertueux. Ma fortune me

met en état de faire quelque chose pour la vôtre. Le desir de lui assurer une vie douce & heureuse m'avoit déjà fait penser à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes Terres. Il se fit presser pour se rendre à mes offres. Mais les instances du Comte de Clarendon & de Fanny acheverent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ses sentimens, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre aussi-tôt qu'il nous crut persuadés de la sincérité de son repentir. Ma curiosité me fit souhaiter d'apprendre comment il avoit pû s'introduire au Collège, & mériter les témoignages que le Pere Recteur m'avoit rendus de son caractère. Il ne nous déguisa rien. Dans les secours, me dit-il, que la seule compassion lui avoit fait rendre au Malheureux qui étoit mort à Ruel de ses blessures, il avoit été frappé des sentimens de piété qu'il lui avoit vus aux derniers momens de sa vie. Ce spectacle & les autres circonstances de sa mort avoient fait tant d'impression sur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort longtems, elle l'avoit

enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler sa conduite par les maximes de la Religion. Quoique Protestant, les dispositions d'un homme qu'il avoit vu mourir dans des principes opposés aux siens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque tems à l'étude, & ses difficultés ne faisant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumières dans un Corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le Malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit adressé au Recteur du Collège, qui avoit dissipé heureusement tous ses doutes. Mais ne s'étant pas borné à lui éclairer l'esprit, il avoit porté la lumière jusques dans le fond de son cœur, en lui faisant sentir la nécessité de remplir les devoirs dont le Ciel lui accordoit la connoissance. C'étoit ce vertueux Jésuite, qui, sur l'exposition de ses remords, lui avoit conseillé de se faire un mérite aux yeux du Ciel, des services qu'il pouvoit me rendre. Il avoua que l'état de sa fortune lui avoit fait regarder aussi cette proposition comme un avantage, mais que si



j'en jugeois néanmoins par ses vrais sentimens, sa principale vue avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit causé & de mériter l'oubli de ses fautes, sans s'être jamais flatté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon estime.

Cette noble franchise alloit me faire redoubler des caresses auxquelles je le voyois si sensible. Mais l'ouverture d'une scène beaucoup plus intéressante m'appella dans la Cour du Comte, où l'on vint m'avertir que Madame Riding arrivoit avec le Cercueil de Cécile. Je défendis à mes Gens, qui m'avoient donné secrètement cet avis, de le faire éclater avant mon retour : mon espérance étoit de ménager les larmes de Fanny, qu'un spectacle si triste alloit infailliblement renouveler. Je sortis seul. Madame Riding, qui étoit déjà descendue de sa voiture, vint tristement à ma rencontre. Quoiqu'accoutumée, par un usage de plusieurs semaines, à la vue du précieux dépôt qu'elle m'apportoit, elle ne put me recevoir sans un serrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois Madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main,

& que je reconnus aisément pour le Capitaine Will. Ce titre échappe à ma plume, parce que c'est le seul sous lequel je le connoissois encore. Mais ayant fait sa paix avec la Maison Royale, les services qu'il avoit continué de rendre à l'Etat l'avoient élevé au rang de Vice-Amiral, & je fus surpris de le voir revêtu de l'Ordre de Bath que le Roi avoit joint à cette récompense.

Il m'aborda timidement. Son discours fut un humble aveu de l'horrible trahison par laquelle il s'étoit deshonoré. Mais les plus justes ressentimens, me dit-il, devant céder au repentir, il se flattoit que le sien feroit impression sur mon cœur, & que sa honte me tiendrait lieu de réparation. Je lui épargnai la suite d'une confession si humiliante, & lui tendant les bras, vous devez être tranquille, lui dis-je, si la paix de votre cœur dépend de moi. Je vous pardonne. Cette assurance ne me coûta point d'effort. Une supériorité d'ame, qui étoit l'effet sensible de mes nouvelles lumières, me faisoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des désordres qui leur avoient nui plus qu'à moi; & lorsque je les ver-

rois revenir à eux-mêmes par le repentir de leurs offenses & par le goût de la vertu, j'étois disposé à m'en réjouir pour leur intérêt beaucoup plus que pour le mien. Je louai le Vice-Amiral de l'intention où j'avois appris qu'il étoit de faire une juste réparation à l'honneur de Madame Lallin, & je demandai à Madame Riding pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils m'apprirent que toutes les instances par lesquelles ils s'étoient efforcés de lui faire quitter son Couvent, n'avoient pu l'ébranler. Elle avoit rejeté constamment les offres de Will, & lorsqu'il avoit fait valoir les engagemens qu'il avoit pris avec elle, sa réponse avoit été que s'il faisoit son devoir en s'offrant à les exécuter, elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à ses desirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreuse tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaisance de l'aller solliciter elle-même à Hautebruiere. La situation où elle l'avoit trouvée, l'avoit attendrie ; triste, pauvre, & comme abandonnée. Elle n'avoit pu tirer d'elle que des regrets touchans d'avoir servi d'instrument à la malignité de mon sort pour me causer les plus cruels chagrins

qu'il m'eût jamais fait effuyer. Elle ne se pardonnoit pas d'avoir percé le cœur à son ami , & d'avoir accablé de maux son Bienfaiteur. Enfin , dans la résolution invariable où elle étoit des'en punir volontairement tout le reste de sa vie , elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'osoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même langage à mon Epouse , & de lui rendre une Lettre de sa main , qui n'étoit qu'une répétition de ses excuses & de ses regrets. Will plus touché que jamais de ce récit, me supplia les larmes aux yeux d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné sur elle , pour la faire entrer dans d'autres sentimens. Je ne connoissois rien de plus pressant que les efforts qui m'avoient déjà mal réussi , & commençant à craindre que Fanny ne se défiât du sujet de mon absence avant que j'eusse pris certaines mesures , je le priai de suspendre un moment son impatience.

A l'aide de quelques Domestiques fidelles , que je fis appeller sans bruit , j'écartai ceux dont je craignois l'indiscrétion, & faisant approcher la Voiture d'une



porte dérobée, je donnai ordre que le Cercueil de ma fille fût déchargé secrètement, & transporté dans une Salle que je croyois peu fréquentée par mon Epouse. Je commençois à me repentir de la résolution que j'avois prise de le faire transporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoissance à Fanny. Ce qui m'avoit paru nécessaire pour modérer les premiers transports de sa douleur ne me paroissoit plus propre qu'à les renouveler. Cependant je me flattois qu'en voyant arriver Madame Riding sans le triste monument qu'elle nous avoit apporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la satisfaction de revoir son amie, & perdre tout-à-fait de vue ce qui ne pouvoit servir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui dérober la vue du Cercueil dans le Vaisseau, & de le faire transporter sans sa participation dans nos Terres de Devonshire.

Mais je rendois peu de justice à la vertu de Fanny, lorsque je la croyois capable de perdre en un moment la constance & la résignation qu'elle s'étoit efforcée d'acquérir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient pas celles d'une mere

foible & passionnée , qui cède aux premiers mouvemens de la nature , & qui n'a point d'autre raison de pleurer que le sentiment d'une aveugle douleur. C'étoit le fruit des réflexions dont elle se nourrissoit continuellement , sur la misere de la condition humaine , & sur l'éloignement d'un meilleur sort , qui devoit nous réunir quelque jour avec sa fille dans le sein même du bonheur. Elle fit un accueil tendre à son Ami. Elle lut la Lettre de Madame Lallin , & marquant de l'admiration pour ses sentimens , elle conseilla , d'un air tranquille , au Vice-Amiral , de laisser à cette femme infortunée le repos qu'elle paroissoit desirer. Ensuite me proposant de lui assurer avant notre départ une pension qui pût la faire honnêtement subsister , elle ne rompit cet entretien qu'après avoir réglé avec moi la somme & les moyens de la lui faire payer régulièrement. Je m'imaginois déjà que l'idée du Cercueil étoit effacée de sa mémoire ; mais au moment que je la croyois occupée d'une autre réflexion , elle me pria , d'un ton si ferme & si pressant , de lui faire voir les restes de sa fille , que je ne pus résister à ses desirs. Toute l'assem-

blée s'empressa de l'accompagner dans cette triste visite, & le Duc Montmouth qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes Enfans, ne fut pas le plus lent à la suivre. C'étoit à lui qu'elle rapportoit ses vues sans les avoir expliquées. Après avoir arrosé quelques momens le Cercueil de ses larmes, elle se tourna vers lui, & lui montrant de la main ce lugubre spectacle, elle en prit occasion de lui adresser un discours si touchant sur l'indécence de ses sentimens, & sur la vanité de ses espérances, que si elle n'éteignit point sa passion dans son cœur, elle se délivra du chagrin d'en essuyer plus longtems les marques. La confusion qu'il en eut lui fit quitter sur le champ l'assemblée & la maison du Comte. Tout le reste s'étant arrangé au gré de nos desirs, nous n'eûmes plus d'autre soin que de nous préparer à notre départ.

## F I N.

*Le Manuscrit de Monsieur Cleveland ne contient que ce qui se trouve renfermé dans les six Volumes, dont celui-ci fait*

la conclusion. C'est dans cet état que je l'ai  
 reçu de son Fils. Mais les événemens de sa  
 vie Chrétienne ont été écrits par ses En-  
 fans & seront donnés quelque jour au Pu-  
 blic.

